

La conquête du bonheur

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 2.25% accurate

•* .. * •»»

. ' . BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE
LA CONQUÊTE DU BONHEUR PAR JULES PAYOT Recteur de
l'Université d'Aix-Marseille. TROISIÈME MILLE PARIS LIBRAIRIE
FÉLIX ALCAN 108, BOULEVARD SAINT -OERUAIN, VI*

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

■| u I ,1

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

> LA CONOUÊTE DU BONHEUR

OUVRAGES DE M. JULES PAYOT LIBRAIRIE FÉLIX

ALCAN L'Éducation de la Volonté (Ouvrage traduit en treize langues). 41* mille. Un volume in-8. La Croyance. 2^e édition. Un volume in-8. Le Travail intellectuel et la Volonté. Traduit en anglais et en espagnol 7^e mille. Un volume in-8. LIBRAIRIE ARMAND COLIN La Morale & l'École (Livre de l'élève). In-12, illus. Cours de Morale. In-18. Les Idées de M. Bourru. In-18. Aux Instituteurs et aux Institutrices (Avant d'entrer dans la vie. Conseils et directions pratiques). In-18. L'Éducation de la Démocratie. Une brochure in*16 (Questions du Temps présent) . L'Apprentissage de l'Art d'écrire, In-18.

The text on this page is estimated to be only 21.03% accurate

LA DU BONHEUR PAR JULES PÂYOT Recteur de
l'Université d'Aix-Marseille. TROISIEME MILLE PARIS LIBRAIRIE
FÉLIX ALCAN 108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108 1 1921 Tunn
droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

The text on this page is estimated to be only 2.28% accurate

• • f u m » « • * • • - • - • • . • ♦ • * * . • - • • • t 9 « - _ rrf » » ♦ • • f •
^ . I / - ; ' r p

The text on this page is estimated to be only 20.58% accurate

A ma Femme Et à mes Enfants bien aimés. J. Payot. ^rS9Sô8

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

LA CONQUETE DU BONHEUR • • « " r • » • '^* ■ » « • • < ■ « *

4 « ^ 9 Manuel de la Sagesse im \im Mai nwi j ■! ji ' « fous les hommes recherchent d'itre heureux \ cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but... la volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre ». Pascal, Pensées, Article VIII. Ed, Havet. « Il y a cela de commun entre la vie ordinaire des hommes et celle des saints, qu'ils aspirant tous à la félicité ; et ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent ». Pascal, XXIY. Tôv ixàv ^tov 'fi (pùctç I80KÊ t(5 lï Écrire un livre sur le bonheur pendant que se déchaîne la plus sanglante des guerres, semble para-* doxall Mais accomplir sa tâche de tout son cœur n'est-ce pas Tunique moyen de maintenir Téquilibre mental au milieu de chagrins, d'inquiétudes terribles? Plusieurs fois, la veille de la bataille de la Marne, lors de la bataille de l'Yser et plus récemment lors de Toffensive allemande sur Château-Thierry, nous avons éprouvé des angoisses mortelles. Nous nous demandions si notre 1. Sentence d'un papyrus d^Herculanum. Pàtot. — Bonheur, 1

« • . » • r • m . » ~ /••.: :* :/: '.-â* • •»' - •"- •-' la coivQuâTE du bonheur Pairie, si généreuse, si humaine, d'esprit si clair, allait sombrer sous Tabjecte tyrannie prussienne. Ceux qui n'ont pas passé par ces alternatives de désespoir et d'espoir ne sauront jamais de quelle puissance est l'amour de la Patrie, et quelles espérances représente pour ses enfants la France ! Au moment où nous étions en danger de perdre son âme, nous sentions d'une expérience profonde, immédiate, que nos biens, notre vie, celle de nos enfants, n'étaient rien et qu'elle était tout. La pensée que nos ôls pouvaient être tués ou mutilés nous torturait, mais ce supplice était tiégligeable comparé à l'angoisse qui nous serrait le cœur à l'idée que tout l'héritage français pouvait être annihilé. C'eût été pour nous l'obscurité glaciale remplaçant la chaleur et la lumière du soleil. Une grande leçon nous fut donnée dès le jour de la mobilisation. Nous savions, d'une connaissance théorique, que la vie individuelle était Une pauvre chose, mais au début d'Août 1914 cette certitude saisit l'âme de la Nation entière. Les deuils innombrables frappant la famille et les familles amies, l'exode de millions de femmes, d'enfants, de vieillards fuyant devant les Barbares, l'esclavage rétabli en Belgique et dans le Nord de la France, les souffrances des prisonniers, la misère grandissante; les incendies de nos villes et de nos villages ; le pillage et le vol érigés en système : ces atrocités on les accepta stoïquement. N'étaient-elles pas dans la logique des choses ? La claire raison française de Montaigne, de Pascal, de Voltaire, d'Anatole France; le sentiment de Thonneur de Bayard, de Jeanne d'Arc, de Corneille; la tendresse humaine de Racine; le sens de là dignité, de rittdépendance, de la liberté, si profond datis nos cœurs, tels étalent les trésors spirituels pouf lesquels nous luttons. Contre nous se dressait un peuple servile, grossier, dépourvu de tendresse, un peuple avil

The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate

LE DEVOIR d'être. HEUREUX 3 par l'oppression d'une caste brutale dont Bismark fut U plus bel exemplaire ^ Les chefs allemands sont des Slaves qui ont gardé l'esprit asiatique : aucun sentiment de Thonneur. Depuis Arminius jusqu'à Bismark et a Guillaume II, depuis " l'embûche tendue à Varus, jusqu a la dépêche d'Ems et à la fable des avions sur Nuremberg, aucun des chefs allemands n a compris la laideur et la bassesse de la ruse et du mensonge. Nul sens du droit ai de la droi* ture. Quelle humanité inférieure ! Chacun, en France, comprit la vérité. Chacun sut que la lutte contre de tels adversaires serait horrible. Aussi chacun, le jour de la mobilisation, accepte-t-il les suprêmes sacrifices et décide4-il la totale abnégation de soi-même. Élan admirable, communion de la Nation entière, intuition de lasubordination de la viepersonnelle. LE DEVOIR D ÊTRE HEUREUX Toutefois résistons à notre penchant à une logique abstraite; n'allons pas jusqu'au bout de notre affirmation, et regardons la réalité. Mathématiquement chacun de nous n'est qu'un fragment, un quarante millionnème de h Fr^mce, fragment périssable, fragile, éphémère. Mais la France, à chaque moment, n'est que la totalî-sation de ces existences infinitésimales. La Patrie, son intelligence, sa valeur morale, son rayonnement sont en fonction de l'intelligence et de la moralité des individus. La façon efficace de travailler à la grandeur du Pays c'est de faire en sorte que chacun des individus i|ui le composent acquière la valeur la plus haute pos1. La correspondance des prisonniers, des femmes d'officiers, des sœurs, des jeunes iiUés ont été typiques. Jamais un essai de taire les misères et les souffrances pour éviter aux siens une douleur inutile. Aucune tendresse.

o 4 U GON

LE DEVOIR d'être HEUREUX l'^ voyons-nous pas en éducation des méthodes déraisonnables se transmettre de générations en générations sans nul effort pour y porter remède? Comment en serait-il autrement pour nos habitudes de vie? Prises dès Tenfance, avant Téveil de Tintelligence, chez la plupart des gens qui vivent par routine, elles sont devenues irrésistibles dès Tâge mûr. Toutefois la vie dans les tranchées a appris à nos jeunes gens deux vérités importantes pour l'éducation de soi. La première c'est qu'une vie matérielle très dure est compatible avec une vie spirituelle intense. Cette vérité, enfermée jusqu'ici dans les laboratoires et les cloîtres, a chance de se répandre et de rendre le faux luxe intolérable. Leur seconde découverte c'est qu'une attaque, pour réussir, doit être préparée dans le plus grand détail. La victoire est une récompense du courage, mais aussi de l'application de l'intelligence au problème à résoudre. Il y faut une étude patiente des effets de toute initiative car beaucoup sont différents de ceux qu'on attendait : seule l'expérience nous renseigne sur eux. Notre vie sera transformée le jour où nous appliquerons la même prévision intelligente aux problèmes de la vie. Mais cela ne deviendra ordinaire qu'à la suite d'une révolution profonde des méthodes d'éducation qui devront développer l'esprit d'observation et la puissance de la réflexion. Si personne ne lutte contre les routines régnantes, elles s'éterniseront : osons donc combattre contre elles t On dit que nul ne s'instruit par l'expérience des autres* Parole absurde, car tout métier s'apprend : celui de bien vivre doit aussi s'apprendre. Il est exact qu'en fait de science de l'âme, on n'apprend que ce que Ton sait déjà. Mais nul n'ignore, au moins à l'état indistinct, ce que discernent les plus pénétranti^

<6 LA CONQUÊTE DU BONHEUR des psychologues : ne sont-ils pas semblables à nous? Rien d'humain ne nous est étranger. LE ROLE DU MORALISTE Le rôle du moraliste n'est donc pas d'enseigner de l'inconnu, mais d'amener le lecteur à faire attention à ce qui se passe dans le fond brumeux de la conscience. Des motifs et des mobiles existent en nous qui ne se fussent point présentés avec force si on ne nous eût aidés à les discerner et à projeter la lumière vive de l'attention sur leurs contours perdus dans la pénombre. Les savants de Laputa, plongés dans leurs méditations n'apercevaient ni n'entendaient ceux qui les interro^geaient. Des domestiques, armés de vessies remplies de pois secs, en frappaient les oreilles et la bouche de ces distraits, afin de les rendre attentifs. Nous sommes Laputiens plus que nous ne le pensons et il est nécessaire que les sages frappent de leur vessie sonore nos yeux et nos oreilles pour nous rendre attentifs aux vérités importantes de la vie morale. Nous ne sommes pas comme les savants de Laputa hypnotisés par l'angoisse des dérangements qui peuvent survenir dans le mécanisme compliqué des sphères célestes : notre distraction a des origines plus terre à terre. En nous passe le flot mouvant des passions, des désirs. Mille courants passagers traversent la conscience : craintes, espoirs, découragements, enthousiasmes. C'est un flux et un reflux de sentiments, d'impressions, d'idées, de vellétés, d'instincts, de tendances obscures héritées d'ancêtres qui continuent à vivre dans notre cerveau. Chacun de nous est une foule. Quand nous disons : « moi », c'est par figure, car tant que nous ne nous sommes pas construit[^] nous n[^] sommes qu'incohérence.

LE ROLE DU MORALISTE 7 Avant d'avoir pu, dans ce désordre, discerner à la flamme de l'expérience, les linéaments encore flous de sa personnalité, un jeune homme est jeté dans le monde, avec la fougue de ses dix-huit ans et avec son inflexion. Il est étourdi par le bruit des polémiques violentes, religieuses, morales, politiques, littéraires, artistiques. Comment n'achèverait-il pas de perdre pied? L'éducation qu'il a reçue aurait dû le prémunir et l'aguerrir par la méditation des réalités morales. Mais, elle-même, l'éducation est torrentielle. Ce torrent roule surtout des mots. L'enseignement de la philosophie qui pourrait être le salut, s'il amenait les jeunes gens à se confronter avec la parole des sages, se perd dans des discussions insolubles, échos des stériles disputes scolastiques. Un bachelier connaît les arguments pour ou contre le libre arbitre — mais il n'a aucune pratique de l'éducation de la volonté, question vitale pour lui. Comment en serait-il autrement? Songeons que Laënnec a découvert l'auscultation il y a à peine cent ans. Le premier il sut observer : jusqu'alors aucun médecin n'avait fait une observation clinique précise. Nous ne pouvons aujourd'hui diagnostiquer les maladies qu'ils ont décrites! L'Antiquité délaissa entièrement l'observation pour les disputes stériles. Il en fut ainsi en psychologie jusqu'à Ribot. Détournés des réalités morales et psychologiques par une formation rhétoricienne, nos jeunes gens entrent dans le monde au milieu de l'étourdissante cacophonie que font les gens de parade. Ils voient la faveur publique accaparée par ceux qui parlent et ne font rien. Sont rejetés dans l'ombre ceux qui accomplissent le travail de l'humanité. Au premier rang se pavanent les politiciens intarissables, les journalistes, les littérateurs obligés d'écrire pour vivre, donc d'écrire au delà de leur expérience, ce qui est la définition du bavardage. Notre

.8 U CONQUÊTE DD BONHEUR jeune homme, sans boussole, est ballotté sur leâ flots tumultueux de cet océan de parlerie. Est-il étonnant qu'il se perde? Étourdi par l'incohérence du bouillonnement intérieur et par le tohu-bohu extérieur, comment discernerait-il les forces silencieuses et agissantes qui vont travailler contre son bonheur? Dissipé par ce qui est bruyant, éphémère, accidentel, il ne prend pas garde qu'au réduit central de sa volonté des forces sournoises, mais persévérantes, s'organisent, qui demain se mutinerontDes hommes qui ont fait de belles carrières dans l'armée, dans la magistrature, dans l'université, m'ont avoué avoir vécu au hasard, uniquement disciplinés par la nécessité du travail professionnel et par l'opinion de leur milieu. Ils n'ont été avertis ni de l'importance du temps dans la vie morale, ni de l'efficacité énorme de l'accumulation incessante des minutes, des menus actes et pensées. Le jour de la retraite, ils cessent d'être soutenus par la régularité des occupations obligatoires et ils s'effondrent. ' l'importance des infiniment petits La grande découverte de la géologie c'est celle du rôle des infiniment petits : ce sont eux qui ont modelé notre globe. C'est la goutte d'eau qui a sculpté les Alpes. De même, par leur fourmillement, les minutes innombrables sculptent notre personnalité. Sous les turbulentes agitations de la vie quotidienne, les infiniment petits de la vie psychologique travaillent silencieusement. Sans hâte, mais sans interruption, le milliard de secondes trotte-menus dont est faite la vie depuis la naissance jusqu'à l'âge auquel probablement le cerveau cesse de se développer, ajoutent l'une après l'autre leur apport aux tendances, aux habitudes préférées

l'importance des infiniment petits 9 rées. Les distraits, absorbés par le spectacle des remous qui se jouent à la surface, ne soupçonnent pas le formidable travail qui se fait dans les régions profondes de rame, où, lentement, se déposent les assises indestructibles de la destinée individuelle. Architectes de notre destinée, nous pouvons Têtre dans une large mesure, en dirigeant le travail de ces myriades de secondes laborieuses. En elles-mêmes, elles sont indifférentes : elles renforcent Tattention, la liberté d'esprit, les sentiments supérieurs ou, au contraire, elles consolident la lâcheté, Torgueil, Tirascibilité, Tenvie, la sensualité. Elles déposent où les attirent les courants et si nous les abandonnons à elles-mêmes, elles obéissent à la loi de la pesanteur et c'est dans les régions basses de n'être nature qu'elles accumulent leurs apports. Malheur à ceux qui laissent se consolider en eux et contre eux les mauvais penchants! Ils se préparent une vie de tourments, de violence ou de déraison. Ils sèment autour d'eux la souffrance. En eux plus d'harmonie, d'équilibre ; une passion absorbe l'énergie : c'est Harpagon ou le père Grandet, c'est monsieur Jourdain, c'est Armande, c'est Tartuffe et si l'énergie est forte, c'est Macbeth, Othello, flermione, Phèdre. Il serait ingénu d'espérer qu'en veillant sur nous, nous arriverons à un bonheur paradisiaque. Hélas! la nature humaine est défectueuse et le milieu social est imparfait ! Mais faute de la claire intelligence de leurs ressources, l'immense majorité des gens vit misérablement, dans l'inquiétude, le ressentiment, l'irritation, la mauvais^ humeur, l'agacement, l'aigreur, la convoitise. Nombreux sont les incapables qui, par paresse ou par dissipation, manquent leur vie, mais plus grande encore et plus lamentable est la foule des ratés de la vie morale. Nos pères, en moyenne, étaient plus heureux que nous : ils étaient « encadrés », soutenus fermement par

10 LA CONQUÊTE DU BONHEUR la religion, par une opinion publique puissante. Aujourd'hui, c'est le doute, la concurrence, le besoin de luxe, d'excitants, l'inquiétude. Si, par une éducation prévoyante de nous-mêmes nous ne remplaçons les états extérieurs vermoulus, il n'est pas sûr que notre civilisation ne s'effondre dans la misère et le crime comme en Russie. Soyons donc attentifs à renseignement des sages. Les événements de notre âme seront ce que nous voulons qu'ils soient. Ce n'est pas parce qu'une chose est bonne que nous la désirons. Agissons donc sur nos désirs. Un homme qui a en son pouvoir les éléments d'une vie heureuse arrive pour peu qu'il s'en donne la peine à se rendre très malheureux. Il peut faire sa vie pitoyable, laide, misérable. Inversement il peut tirer parti d'une vie dont les chances paraissaient défavorables. LE SENS DE LA CAUSALITÉ Mais pour « faire notre destinée » nous devons cesser de vivre dans le présent et prévoir dans le détail la préparation de l'avenir, d'autant plus qu'à proprement parler, le présent n'existe pas : « Le moment où je parle est déjà loin de moi ». La vie n'est faite que du passé et de l'avenir, étroitement solidaires, car l'avenir enfonce ses racines dans le passé : sa substance lui vient du passé. ' Malheureusement, clairsemés sont les écrivains, les éducateurs qui ont conscience du formidable déterminisme que sottement nous laissons jouer dans les profondeurs de notre cerveau. Ni la France ni l'Angleterre ne connaissaient réellement, avant 1914, l'organisation meurtrière de l'Allemagne, de sorte que brusquement mises en présence de l'invasion, elles ont été à deux doigts de l'esclavage. De même nos jeunes gens ne

LE SENS DE LA CAUSALITÉ 11 veulent pas voir la sournoise organisation qui s'effectue en eux. Ils l'apprennent trop tard, le jour où, en pleine retraite, il leur faut livrer leur bataille de la Marne, avec ses aléas, s'ils ne veulent laisser leur bonheur, leur dignité, leur liberté s'effondrer sous les coups de Tennemi intérieur. Même si nous sortons victorieux de la lutte, notre liberté n'est qu'une liberté conquise, précaire, fragile s'il nous ne nous hâtons de la consolider par l'organisation d'un déterminisme intelligent. Aucune réalité n'est plus désagréable aux esprits débiles que la vérité fondamentale de notre vie psychologique, à savoir : que la loi de causalité y est inflexible comme elle l'est dans le monde physique. Tout conspire contre l'éducation du sens de la causalité : la vie des villes où il est impossible à l'observateur d'être renseigné sur la lente croissance des familles ni sur les causes de leur déclin : le succès et l'insuccès y paraissent une question de chance. D'autre part on enseigne, depuis Victor Cousin, une théorie scolastique du libre arbitre, au lieu de montrer comment on conquiert la liberté. L'enseignement historique, au lieu de jeter par dessus bord ce qui n'est pas causal, se comptait dans l'anecdote et donne l'impression que la politique et l'histoire sont le règne du hasard. Les théories mal comprises du pardon nous inclinent à croire que la vitalité indestructible de nos fautes peut être détruite par un acte de contrition. Ces raisons expliquent pourquoi rare est le sens de la causalité dans la vie de l'âme. En outre un homme qui déchoit ou qui a manqué sa vie repousse avec irritation l'idée que le hasard n'est pour rien dans sa détresse. Qu'un haut fonctionnaire, qui devrait donner le bon exemple, quitte sa femme pour une aventurière^ voilà une expérience publique qui permet de constater que les gens cultivés eux-mêmes croient que la vie morale est

12 U CONQOÊTE DU BONHEUR faite de hasard, de créations e nihilo, par conséquent de miracles. « Coup de folie! ». « Aberration sénile! ». A personne ne vient l'idée d'un effet naturel, de Taffleu-^ rement à ciel ouvert de couches psychologiques profondes. On admet qu'une vie d'honnêteté, de maîtrise de soi peut faire faillite. La vérité est autre. Dans tous les cas analogues, un œil pénétrant découvrirait que depuis longtemps l'intelligence avait tourné court par défaut de sympathie et de générosité. La lente désagrégation des sentiments supérieurs et la chute dans Taigreur et la malveillance, qu'est-ce, sinon l'affleurement, enfin visible, d'une volonté qui se débat vainement dans les serres de la fatalité intérieure? Au contraire, une mère de famille qui toute sa vie a créé du bonheur autour d'elle par sa vaillance enjouée, par sa rectitude, par une bonté jamais lasse, arrive avec l'âge à une beauté rayonnante. La force morale, sûre d'elle-même, apparaît dans les gestes, dans le sourire, dans les yeux surtout, qu'elle éclaire. Le plus grand des peintres, Rembrandt, qui toute sa vie avait étudié sur les visages la lente sculpture des traits par l'âme, ne s'y est pas trompé. C'est chez les vieillards qu'il a découvert la plus grande beauté. Il a su marquer la noblesse et la grandeur modelées sut le visage par une âme simple, sage et vaillante. Que Ton compare le portrait de sa mère, peint par Rembrandt, avec les vieilles femmes fardées, répugnantes comme des cadavres, qui peuplent les tables de jeu de Monte-Carlo. Contraste saisissant, qui rend visible la loi de causalité, maîtresse dans la vie morale : inflexible est la rigueur avec laquelle les causes y produisent leurs effets! Ils ne soupçonnent pas, les inaltentifs, foule trépidante d'agités et de violents, le relevé de comptes qui s'inscrit heure par heure dans leur cerveau. L'impitoyable destin des anciens, y; £i[jiap[ji4vY3, c'est la fornie mystique prise

Le sens de l'AGALITÉ {^ par cette comptabilité redoutable. Comment les marionnettes en soupçonneraient-elles le danger? Fébriles, elles gaspillent l'argent à des frivolités, l'intelligence à des lectures voraces, l'énergie à des jouissances rabaissantes... Le trésor des sentiments, elles le dilapident dans de petites colères, dans des rancunes, dans de puériles satisfactions de vanité ! Le sage, lui, sait la valeur du temps et de son bon emploi. C'est grâce au temps que la vigne donne son raisin et le verger ses fruits : de même dans la vie morale la récolte doit germer et pousser ses racines pendant de longs mois dans les profondeurs de la mémoire. Pas de personnalité sans le travail du temps. Si nous sommes soucieux de notre dignité et de notre bonheur 9 ne laissons pas cette force du temps, incluse dans les millions de menues minutes, consolider les puissances mauvaises de Tame. Ayons présente « la constante et ferme résolution de faire exactement les choses que Ton jugera être les meilleures et d'employer toutes les forces de son esprit à les bien connaître ». Nous ne pouvons corrompre le comptable qui inscrit nos pensées, nos sentiments, nos actes dans la mémoire et qui les totalise. Â nous de faire en sorte que cet incorruptible comptable n'ait à totaliser les sommes qu'à notre actif. Il y a donc une science de la vie et une méthode pour arriver à la vie heureuse. Je pourrais dire, à la façon de Descartes î « pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun... Mais je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations et des maximes, dont j'ai formé une méthode... » Gomine lui, j'en ai recueilli déjà de tels fruits que « si entre les occupations des hommes... il y en a quelqu'une qui soit

14 LA CONQUÊTE DU BONHEUR solidement bonne et importante, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisie ». J'ai eu le bonheur des longs loisirs studieux. Non' seulement par goût, mais par profession, j'ai dû vivre dans l'intimité des hommes les plus sages de tous les temps et de tous les pays. J'ai pu puiser à même dans le trésor de leur expérience. Durant un tiers de siècle j'ai occupé des postes d'observation, d'où Ton voyait les acteurs se farder et se grimer pour les lumières de la rampe. Prestiges du pouvoir, de la fortune ^ de la célébrité, j'en ai vu Tenvers. Quand les années s'accumulent, le voisinage de la mort libère l'esprit des préjugés, des chimères et des mirages de la passion. C'est le moment des paisibles regards d'ensemble sur la vie. On découvre alors ce qui est permanent, essentiel, et ce qui, au contraire, est éphémère, accidentel, fortuit. Une longue expérience des hommes de toutes les conditions, l'habitude d'observer, rend manifestes et comme tangibles les causes qui agissent et qui créent. La plupart des écrivains ont comparables aux géologues du temps de Cuvier, qui croyaient aux cataclysmes : la vie leur paraît faite d'accidents, de révolutions. Us ne savent pas qu'elle est construite par des causes ordinaires, qui agissent lentement, sûrement, persévéramment, et dont il faut découvrir la présence opérante. Nous rappelions que faute d'une étude scientifique du travail, le gaspillage des forces humaines dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Partout, c'est le maximum de fatigue pour le minimum de rendement. Il en va de même pour la vie : de son organisation)) 1. Il est à remarquer que dans le mot prestige se trouve le radical «rd^eiv qui a donné le mot instinct. G'est que l'asservissement de l'esprit inculte aux » prestiges » fallacieux des grandeurs non naturelles a la force et l'aveuglement d'un instinct.

LE SEWS DE LA CAUSALITÉ ' i5 scientifique personne ne s'est occupé. On trouve bon nombre d'observations de détail chez les anciens, Platon, Xénophon, Sénèque, etc. Les grands directeurs de conscience catholiques ont accumulé les observations profondes sur la culture des sentiments, mais ils l'ont fait non pour cette vie terrestre, mais pour le gain de la vie éternelle. Par ignorance d'une méthode fondée sur les découvertes de la psychologie répétons que nous gaspillons nos possibilités de bonheur : nous ne tirons de la vie qu'un rendement misérable. Les plus favorisés, eux-mêmes, n'ont pas le quart du bonheur qu'ils pourraient réaliser. Quant à la foule des distraits, des ignorants, elle perd la partie avec beaucoup d'atouts dans le jeu, car « ne pas prévoir, c'est déjà gémir * ». C'est pour éviter ce gaspillage que nous avons écrit ces Principes (V organisation scientifique de la vie. Il faut que chacun élève sa conduite à la hauteur de son savoir, et son savoir à la hauteur de ses forces. 1. Léomard de Vimci.

La Question préalable Faute d'une étude scientifique des conditions d'une vie supérieure, la plupart n'ont qu'une existence indigente. Constatant cette pauvreté générale de la vie de l'âme, les philosophes pessimistes triomphent. Le problème essentiel[^] disent-ils, n'est pas celui du bien, mais celui du mal. Nous ne pouvons oublier, surtout après cette guerre sanglante, que dans l'Univers sévit l'horrible loi du plus fort. D'espèce à espèce, la lutte pour la vie, le triomphe de la ruse et de la violence, sont la règle : les dieux eux-mêmes furent longtemps des despotes sanguinaires. Mais cette horrible loi de sang est contrebalancée par l'entr'aide au sein de chaque espèce. L[^] développement de la vie sur le globe ne fut possible que par l'association et par l'entr'aide *. 1. Sur les rocs laissés à découvert par les glaciers, la vie végétale ne devint possible que par l'association d'une mousse chargée de garder l'eau et d'un lichen qui assimilait l'azote de l'air. Donc, au commencement fut l'entr'aide. Patot. — Bonheur. 2

r I 48 LA QUESTION PRÉALABLE C'est l'honneur de Télite humaine d'avoir résolument entrepris de substituer à la loi bestiale de la lutte pour la vie, la loi de justice. Si certains peuples n'ont pu s'élever encore à cette conception humaine, n'est-ce pas un progrès immense que l'entrée dans la Grande guerre des Anglais et des Américains pour établir un régime humain entre les Nations ? Jamais notre espoir en une humanité fraternelle et équitable n'a été plus grand. Au sens le plus pur du mot, la guerre de 1914 a été une guerre religieuse contre les conceptions bestiales de la vie internationale. Par conséquent, la vérité n'est pas dans le pessimisme absolu, sinon, la vie ne vaudrait pas d'être vécue. L'aboutissement logique du pessimisme serait le suicide. La vérité est daqsun pessimisme modéré: n'oubliong pas que le mal sur le globe est terrible, mais c'est folie que de refuser de voir que grande est la part de la raison et du bien. Soyons .théoriquement pessimistes, mais dans notre action soyons résolument optimistes, car il dépend de nos efforts que la somme de justice et d'entr'aide augmente dans la Société dont nous sommes membres. Nous ne sommes en rien responsables du fait atroco que l'Univers soit livré à la loi de sang. Il est inutile da CQUcentrer l'attention sur les misères et sur les horreur» qui nous entourent, si cela n'émeut en nou\$ qu'une sympathie théorique. Bien plus, cela est nuisible, paralysant. La s^ula attitude virile, en présence du mal, c'est de le corn-' battre. Se complaire dans cette contemplation, c'est de la délectation morose, c'est un cas pathologique. Méditons pendant quelques semaines sur les problèmes insolubles de la métaphysique ; lisons les philosophes amers, puisqu'il est de notre dignité de chercher

LA QUESTION PRÉALABLE 19 la vérité, mais sachons que les penseurs atrabilaires ne voient qu'une partie de la vérité et justement celle à laquelle, par hygiène mentale, nous devons résolument refuser de penser. C'est le résultat d'une espèce de folie que de s'inter-* dire d'écouter les douces harmonies de la vie de tous les jours : sympathisons avec le sourire des enfants, avec la joie des travailleurs qui réussissent leur tâche, avec les bonnes volontés qui se présentent en foule et goû- ' tons la beauté répandue à flots autour de nous. Les grands artistes n'ont jamais nié les tristesses de la vie, mais ils n'ont pas cherché un succès facile dans l'exploitation des sentiments de pitié et de terreur provoqués par des scènes de massacres, par les incendies de villes, par les horreurs d'une famine ou d'une épidémie. Us ont gardé une sereine et paisible vision des choses et, avec raison, ils ont préféré peindre de beaux enfants, des héros pleins de force et de courage, des femmes belles et bonnes. L'art le plus élevé est celui du sage. Le sage sait que le mal existe, il voit des êtres humains dégradés, des maladies repoussantes, mais il connaît le danger qu'il y a, surtout pour les enfants, à vivre dans la laideur et dans la tristesse et d'un coup d'aile il s'élève dans les régions de la beauté, ' Un pessimiste qui déclame sur la misère humaine, mais qui vit confortablement n'est qu'un rhéteur. Un saint FrançoisM'Assise distribue ses biens aux pauvres et vit'dans le dénûment; une petite sœur des pauvres quitte sa famille opulente pour une salle de malades : en voilà qui ont le droit de s'appesantir sur le problème du mal, et encore l'ont-ils résolu par une confiance totale dans la bonté de Dieu : c'est dans sa beauté éblouissante qu'est leur refuge au sortir du ohevet des mourants. Quand les pessimistes interdisent de parler du bon>r

20 LA QUESTION PRÉALABLE

heur parce que « c'est le grognement d'un animal gras, bien nourri et bien au chaud devant son auge », nous leur demanderons, pour preuve de leur sincérité, de nous montrer les sacrifices qu'ils ont faits pour refuser toute complicité dans le mal social, sinon, nous les taxerons d'hypocrisie. Le devoir est de lutter de tout son pouvoir contre le mal^ mais la lutte n'est possible que si Ton fuit l'état de dépression que cause le chagrin et si on se réfugie dans la région des sentiments générateurs de courage. S'enfermer dans la contemplation du mal, c'est être candidat à la névrose, à l'hypocondrie, à la folie. Or, le premier devoir d'un homme, c'est d'éviter les chemins qui conduisent à la perte du contrôle de soi.

LE PESSIMISME PRATIQUE

Mais il n'y a pas qu'un pessimisme théorique : il en est un pratique. Un penseur arabe dit que le bonheur est une mosaïque composée de très petites pierres. Quoique la vie arabe au grand air soit physiquement supérieure à la nôtre, l'oisiveté la fait monotone et sans saveur. Péguy déclare qu'à quarante ans on découvre la terrible vérité que personne n'est heureux. Péguy né l'était pas : il était tourmenté, écrasé de travail et les luttes sans merci qu'il menait ne lui eussent permis que plus tard d'arriver à la sérénité d'âme, condition du bonheur. En outre, il était opprimé par l'insécurité, du lendemain. « Nous travaillons jusqu'à épuisement, me disait-il, et à la fin de l'année nous sommes plus misérables qu'au commencement! » Il a été tué à la bataille de la Marne et n'a pas connu les joies de la gloire incontestée qu'il a conquise par un travail acharné. Sa parole amère provenait d'une existence bousculée à l'excès, mais aussi d'un manque

LE PESSIMISME PRATIQUE 21 de sagesse. La vie est un tout et il faut la considérer dans son ensemble. Les parties ne doivent pas être considérées séparément. La vie du sage n'est pas faite d'épisodes sans lien : elle se compose, elle forme par lente croissance un tout organique. Parce qu'il sait faire servir à son développement moral les forces accumulées du déterminisme et qu'il ne les laisse pas jouer contre son dessein, il échappe peu à peu à la morsure des sentiments acides, à l'irritation, au ressentiment, à la susceptibilité. Je citais à Péguy mon propre exemple: par hygiène mentale, je n'ai jamais répondu aux attaques personnelles les plus haineuses. A quoi bon? On y perd inutilement son calme. La réponse la plus cruelle que Ton puisse faire aux jaloux, aux méchants, aux impuissants exaspérés, c'est de créer une œuvre nouvelle. Contre les ennemis que toute œuvre qui a du succès exaspère, la plus douloureuse des ripostes, c'est d'aller de l'avant. Chaque fois que les cloches sonnent, les belles notes sonores font hurler les chiens : ainsi la mélodie de toute œuvre, qu'il s'agisse d'un tableau, d'une statue, d'un livre, fait hurler les impuissants. Péguy avait la faiblesse d'en être troublé. Par hygiène, il faut demeurer calme, opposer aux malveillants une inébranlable douceur. Quand on a conscience d'avoir fait une œuvre bonne, les attaques, les méchancetés, les hurlements des chiens ne prouvent qu'une chose, c'est que le chant de la cloche s'entend au loin. Si l'on veille soigneusement, pour les réprimer, sur les sentiments capables d'infecter l'âme, on conquiert peu à peu le calme, la quiétude, la sérénité: les circonstances ne peuvent plus vous troubler. Nul homme fort n'est entravé par autrui. Les méchancetés, par une espèce de justice immanente, finissent par se tourner en aides.

â LA QUESTION PRÉALABLE D'autre part, la consolidation des sentiments supérieurs fait de la dernière partie de la vie une période d'apaisement et de bonheur. Rien qui en vaille la peine ïe nous est donné sans peine : il faut gagner le pain de Fâme à la sueur de son front. Mais ici se pose une question préliminaire* Admets tons que la vie puisse être heureuse dans son ensemble, quand on s'en donne la peine. Ce bonheur vaut-il qu'on le conquière ? Dirons^ nous avec le Bouddha : c< Qui a cent sortes d'amour, a cent sortes de douleurs. Qui a quatre-vingt dix sortes d'amour a quatre-vingt dix sortes de douleurs. .. Qui a un amour, a une douleur. . . » ? On sait que le Bouddha ayant rencontré un malade, un vieillard décrépît^ puis un mort que Ton menait aux vautours, fut bouleversé. Il quitta sa jeune femme, son palais, afin d'arriver à la souveraine paix de l'âme, qui récompensa, en effets le « Saint des Saints ». Imiterons-nous son exemple? Anéantirons-nous le désir, les passions, l'amour? Peut-^être, si nous étions des Orientaux, si notre vie^ vouée aux mornes plaisirs non conquis, ignorait le travail, la lutte pour une vie plus juste* Les joies du bouddhiste sont nobles. A la pénible con-* quête de la maîtrise de soi» Tascète éprouve une orgueil leuse satisfaction, — mais combien stérile son ataraxie chèrement payée! La récompense qu'offre le Bouddha à ses millions de sectateurs, c'est peut-être l'anéantissement de l'âme ou son évanouissement dans le tout impersonnel ? ^ 1. Voir : Oldenberg, Le Bouddha, Chapitre sur le NirvâHâ. Pages 263 et s.

U MORt 23 LA MORT Les autres religions considèrent la mort comme le passage à une autre vie. Si la vie présente n'est qu'une préparation à la vie éternelle nous devons subordonner notre conduite à la possibilité d'un risque terrifiant. « L'immortalité de l'âme, dit Pascal S est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point ». Si un croyant peut accomplir les futilités de la vie terrestre, c'est par illogisme, par incapacité de réaliser dans son horreur menaçante l'idée d'une vie éternelle malheureuse. En réalité, il croit qu'il croit, mais il ne croit pas : « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère? » Seuls croient réellement les religieuses, les moines dévorés par les scrupules. Les autres vivent dans une croyance somnolente, dans une pseudo-croyance. Pour ceux qui ont une foi effective dans la survivance de la personnalité après la mort, la vie a une perspective infinie, mais la présence si limitée sur cette terre n'a qu'une valeur de préparation. Nous sommes comme les marionnettes de la chanson^ qui font trois petits tours et s'en vont. Si on la compare à la durée éternelle de la vie future, notre pauvre existence de soixante-dix ans est mathématiquement égale à zéro. C'est ainsi que rapportée aux distances sidérales, la parallaxe de la terre est nulle. 1. îx.

24 LA QUESTION PRÉALABLE Un prolongement aussi démesuré de la vie individuelle a quelque chose de paradoxal quand on pense combien indigente et incohérente est la personnalité de la plupart des gens. La première condition pour survivre, c'est d'abord d'exister : or en nombre considérable les êtres humains n'ont pas d'existence propre. On ne voit pas ce qui survivrait en eux. Ils sont faits d'épisodes sans liens, d'une cohue d'idées, de sentiments contradictoires. Toute personnalité est une conquête, une œuvre d'art et de longue patience. Peu à peu nous devons dégager de la foule qui grouille en nous, ce qui est vraiment nous-même. Ceux qui n'ont jamais tenté cette œuvre, n'ont qu'une apparence d'unité, à savoir que ce grouillement de sensations, de pensées et de sentiments s'opère dans un corps clos, entouré d'une peau humaine et on ne voit pas ce qui pourrait demeurer de caractéristique, cette peau-limite dissoute dans la mort. D'autre part, ce sont nos émotions qui font vraiment notre personnalité. Or elles ne sont que la traduction de ce que nous appelons les effets de l'émotion. Si notre cœur ne battait, si nos intestins ne notifiaient à la conscience leurs troubles, nous ignorerions l'émotion de la peur. Si nous n'étions délicieusement troublés par la vue de notre fiancée, nous ignorerions le sentiment de l'amour, car c'est sur ces périssables émotions que nous édifions les sentiments les plus nobles. De même que la fleur exquise enfonce ses racines dans la terre et qu'elle y puise les sucs qui la nourrissent, de même notre vie sentimentale la plus pure enfonce ses racines dans nos viscères. Quand la mort les détruit, la vie sentimentale cesse. L'Église Catholique l'a compris puisqu'elle n'admet la vie post mortem qu'accompagnée de la résurrection des corps. Quant à dire que l'âme est une substance simple, nous ne l'osons plus parce que nous ignorons ce qu'est une substance. Depuis que l'atome est conçu comme un

LA MORT 25 véritable univers infiniment petit mais infiniment complexe^ nous n'osons plus parler de substance simple. En outre, les effrayantes révolutions introduites par la science dans la connaissance de l'Univers, a mortifié l'orgueilleuse croyance à une vie personnelle éternelle. Disparue la tiède croyance que la Terre était le centre du monde et que l'Homme y a été jeté il y a quelques milliers d'années par un Dieu paternel. A jamais brisée, la voûte de cristal qui, pour Aristote, enveloppait la Terre. Les limites de l'Univers se sont élargies jusqu'à l'infini. Des étoiles mettent des milliers d'années à nous envoyer leur lumière à raison de trois cent mille kilomètres par seconde! La Terre n'est qu'un point dans un Univers d'une puissance formidable. Une autre révolution aussi grave par ses conséquences a bouleversé nos connaissances concernant le temps. L'antiquité de l'homme nous est apparue et on la compte par centaines de milliers d'années. Combien modestes les débuts de la race humaine ! Avec quelle lenteur et quelle peine est-elle sortie de l'animalité ! Notre orgueil est blessé par la connaissance de la place que nous occupons dans l'évolution des espèces! Peut-être l'homme n'est-il pas la fin de l'Univers? Peut-être n'est-il qu'une étape vers un être plus parfait que lui? Aussi, à la lumière de la science, la croyance que notre pauvre existence individuelle peut avoir un prolongement éternel semble-t-elle quelque peu présomptueuse. Il n'est pas sûr d'ailleurs que dans les âmes religieuses supérieures, cette croyance fasse corps avec la religion. Le motif essentiel de bien agir, c'est l'amour de Dieu. Le dévouement est rétribué totalement par l'acte lui-même et quand on lit dans Bourget qu'un acte d'héroïsme,

26 LA QUESTION PRÉALABLE s'il n'a pas Dieu pour témoin, est comme s'il n'existait pas, on est choqué parce qu'alors l'héroïsme devient un calcul, un placement à énormes intérêts, un concours pour prix de vertu. La conscience de l'immortalité, c'est la conscience d'un moment d'enthousiasme moral si intense que toute idée de récompense, de durée paraît méprisante. De tels moments se suffisent à eux-mêmes et la mort paraît sans importance. De nombreuses lettres de soldats au front parlent de ces moments sacrés où l'idée de durée est abolie. On a atteint un état si haut d'énergie morale qu'on a gagné la récompense suprême. D'autre part nous sommes inclinés à penser que la puissance formidable qui meut l'Univers ne s'est jamais préoccupée de nos chétives personnes ni de notre sensibilité. Le règne animal est soumis à une loi abominable de cruauté : partout le faible est mangé par le fort. La loi « gladiatorale » régit le monde et semble exclure l'idée d'une Providence. L'Humanité elle-même, pendant des millions d'années, a été soumise à la même loi infernale. La croyance que l'univers est régi par les lois universelles ôte évidemment à l'homme une infinité de consolations. Elle ne sera jamais populaire. La vue de la pauvre place occupée par l'individu écrasé par la double infinité du temps et de l'espace inflige à l'orgueil une insupportable humiliation. Par comparaison avec les hommes du xiii^e siècle si confiants d'une telle sécurité de foi, nous sommes des orphelins. Le Père n'est plus : nous sommes isolés abandonnés dans le monde. Toutefois, à nous sentir isolés dans un univers sourd et aveugle, nous n'avons pas tout perdu, car nous ne croyons plus à des puissances hostiles, malfaisantes. Nous ne découvrons dans l'Univers aucune trace de malveillance à notre égard. Ses lois nous broient quand

LA MORT 27 BOUS leur faisons opposition, mais elles nous sont frater^ nelles quand nous savons leur obéir. Nous pouvons les diriger. Non; nous n'avons pas tout perdu, en devenant orphelins dans un Univers indiffé-
* rent. Nous y avons gagné de nous libérer des superstitions qui ont torturé tant d'hommes. Nous nous sommes débarrassés de la peur. Nous n'avons plus à fléchir des puissances hostiles mais à apprendre les lois de la vie^ et à chercher la vérité. Nous sommes seuls^ c'est entendu, mais nous avons le regard clair^ sans terreur : aucune part de notre énergie ne sera désormais enlevée à notre tâche de conquérants ardents de la vérité. Quant à la mort, elle doit être mise en facteur commun à toutes les destinées : elle doit donc être éliminée de l'appréciation que nous faisons d'une destinée particulière. C'est de la vie que nous devons estimer la valeur : « elle doit être à elle-même, à soi, sa visée, son des» sein y>, La mort est « le bout^ non pourtant le but de la vie; c'est sa fin, son extrémité» non pourtant son objet ». La valeur de la vie n'est pas absolue : il y a des valeurs supérieures, par exetnple, l'indépendance et la dignité nationales. Peut'-être que si la vie ne valait pas la peine d'être vécue pour elle-même, elle aurait cependant une valeur immense comme condition de quelque chose de très noble. C'est ainsi que les fondations enfouies sous terre sont la condition nécessaire de la nef de NotreDame. Autre caractère de la mort : elle est inévitable* Soles occidere et redire possunt Nobis curn semel occidit brevis lux Nox est perpétua una dormienda^. Nous devons refuser de nous résigner aux maux
1. Catulle.

28 LA QUESTION PRÉALABLE évitables, mais de même que seul un dément peut se lamenter d'être soumis aux lois de la pesanteur, de même, s'attrister de l'inéluctable et y penser sans utilité est signe de débilité d'esprit. C'est le propre de l'hypocondrie et de la neurasthénie de laisser l'idée d'un mal inévitable s'implanter dans la conscience, l'envahir, paralyser la volonté et détruire la santé, car la tristesse et les idées noires sont une forme lente de suicide. Que dirions-nous d'un homme qui assistant à un spectacle splendide ne penserait qu'à l'heure où il devra s'en aller ? Il est d'ailleurs Inutile de penser à la mort pour s'y préparer. « Si vous ne savez pas mourir, ne vous en chaille, la nature fera exactement cette besogne pour vous ». Il y faut penser, puisqu'elle est un fait, mais uniquement pour y adapter la conduite. Si, comptant sur ma jeunesse et sur mon énergie, je fonde une famille, intolérable est la pensée que ma mort prématurée peut exposer à la misère les êtres bien aimés dont j'ai assumé la charge. Cette anxiété nous stimule, elle redouble notre courage au travail; elle nous engage à ne commettre aucune témérité contre notre santé et à assurer dans la mesure de nos moyens l'avenir des nôtres par une prévoyance intelligente. Quand nous aurons fait tout notre devoir, ne pensons au risque de mort que pour préparer les jiôtres à cette éventualité. Il faut y réfléchir à loisir pour eux et leur donner dans son testament les conseils les plus précis : car le désarroi en présence de la catastrophe livre la famille aux conseils incompetents ou intéressés. La mort cause de cruelles douleurs quand elle nous prend nos enfants, un mari, une femme tendrement aimée — mais elle torture non ceux qu'elle prend, mais ceux qui restent. Après une perte qui laisse le cœur brisé, l'idée de la mort personnelle devient une conso

LA MORT 29 lation. « Je suis partie, bien-aimé, travaille encore un peu, si tu en es capable, sinon, viens M » Quand la vie est accomplie, qu'on a fait courageusement sa journée, la mort apparaît comme un repos mérité. « Je pense de plus en plus à la mort et toujours avec un nouveau plaisir : tout s'apaise ^ ». De la même façon que Ton sent le besoin de dormir, on peut sentir le besoin « de recevoir le doux, le désiré, le dernier embrassement de l'âme et grande mère la terre, lequel nous appelons sépulture' ». Mozart, le génial musicien, écrivait à son père le 4 avril 1787 : « Comme la mort est le but final de la vie, je me suis, depuis quelques années, tellement familiarisé avec cette vraie, cette meilleure amie de l'homme, que son image, non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais est même au contraire très calmante et très consolante., et pourtant aucun de ceux qui me connaissent ne pourra dire que je sois chagrin ou triste ». En effet, si nous isolons l'idée de la mort des imaginations terrifiantes dont nous l'enveloppons, elle est apaisante. Mais, rares sont les imaginations qui se modèlent sur le réel : la plupart éprouvent l'horreur de la mort parce qu'elles ne peuvent réaliser en pensée la cessation de toute sensibilité. Elles ne se représentent pas la mort comme la disparition dans un profond sommeil sans rêves, mais, affolées, elles entendent planter les clous dans leur propre cercueil, elles y conservent une sensibilité obscure et douloureuse, tant est devenue instinctive la croyance cent fois millénaire des ancêtres qui interprétaient la mort par le sommeil ; tant est fondue dans la vie sentimentale la croyance au 1. Carlyle. 2. Tolstoï, Lettres inédites. Grande Revue., Numéro du 10 novembre 1911,. 3. Rabelais, Ch. XL VIII, III.

30 LA QUESTION PRÉALABLE double qui quille le corps pendant la mort et qui conti-* nue à souffrir. Le besoin du repos au déclin de la vie ne peut venir qu'aux laborieux, qui ont lutté pour conquérir leur part de vérité et qui ont mené une vie saine. Une existence vaine et superficielle n'y conduit pas : « Allez mainte** nant, dit Hamlet, tenant le crâne d'Yorick, dans le boudoir d'une belle dame et dites-lui que, même si elle se mettait un pouce de fard sur le visage, il faudra qu'elle en vienne à faire cette figurera. Faites-la rire avec cette idée ». On peut rire avec cette idée quand on s'est évadé de la vie égoïste, qu'on a trouvé sa raison de vivre dans une grande tâche qui nous dépasse. « La vie bien remplie est longue. De même qu'une journée bien employée donne un bon sommeil, une vie bien employée procure une mort tranquille *• » Platon interdisait de faire lire aux enfants les peintures des poètes sur l'enfer car, dit-il, il est impossible d'avoir du courage si l'on craint la mort et impossible de ne pas la craindre si on la dépeint comme terrikle et les enfers comme des lieux pleins d'horreur. On n'est cependant u» homme libre que si l'on est capable de préférer la mort à la servitude. Lorsque le sage vieillit, sa vue intérieure s'édaireit : la vie sensible n a plus qu'une valeur d'éléments pour construire une vie plus haute. La bataille des intérêts apparaît assez mesquine : la vie de parade, de vanité prend un aspect puéril. La chasse à l'or, au delà de la sécurité des siens, semble enfantine. La vie est très courte, aussi ne faut-il pas en gaspiller les moments. Si elle est courte, elle prend par là même un prix considérable, A nous d'en profiter pour insérer dans les choses et dans la vie sociale notre part de volonté, d'intelligence. A nous d'organiser un petit espace du chaos, d'être énergi1, Léonard de Vinci,

LA MORT 31 quement un coopérateur dans l'œuvre divine et de mettre au service du bien ce que nous avons de ressources. Nous ne possédons vraiment que ce que nous avons donné ou ce que nous avons créé. La paresse et le découragement c'est déjà une mort sournoise et anti-»cipée. * Le seul effort qui compte est de coopérer avec les grandes forces spirituelles qui donnent à l'Univers sa signification et quand on s'élève à cette conception de la vie, on sent qu'on ne peut pas plus cesser d'être que n'ont cessé d'être Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, et tous les grands esprits qui continuent à vivre dans toute intelligence qui s'ouvre à la vérité. Pythagore est penché sur tout enfant qui cherche combien il y a de décimètres cubes dans un mètre cube. La seule mort éternelle c'est de n'avoir pas fait sa tâche. « Pourquoi réapparaîtrais-tu? Tu as eu ta chance, tu n'en auras jamais d'autre* ». Cette idée est stimulante : ne perdons pas le temps qui nous est dévolu : nous n'aurons que celui-là ! Cela vaut mieux ainsi. « Si la mort n'était pas, il n'y aurait au monde rien de plus misérable que l'homme ^ », Swift nous a fait le tableau de l'affreuse misère que serait Timmorlalité sur terre. Dans l'île de Luggnagg, les Struldbruggs ne pouvaient se consoler que leur fût refusée « la douceur de mourir et d'entrer dans un repos éternel ». Swift fait des sentiments de la plupart des vieillards avancés en âge une peinture peu favorable. C'est qu'en effet, sans la mort, tout progrès s'arrêterait : le monde serait immobilisé par une a gérontocratie tout^ puissante » . Un savant, un artiste, un inventeur génial fait ses découvertes vers la trentième année, pen^ dant que le cerveau achève son développement et atteint 1. Carlyle, Cathéd, 363. 2, Le Tasse.

32 LA QUESTION PRÉALABLE sa puissance. Le reste de la vie se passe à organiser le système de pensées issu de la découverte originelle. Or il arrive vite que le penseur s'enveloppe en quelque sorte dans ses habitudes de pensée, comme le ver à soie dans son cocon. Il devient vite inapte à faire à nouveau jaillir Féclair du génie, par le contact direct, à travers préjugés, formules apprises, habitudes de pensée, avec les réalités profondes. Dès qu'il perd ce contact, Tesprit voit sa force créatrice s'émousser. Qu'on se souvienne de l'hostilité de Cuvier contre les théories de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire, de la résistance des naturalistes à la découverte de Darwin, de l'opposition de la Sorbonne contre la théorie atomique, de l'opposition récente d'une partie du haut clergé contre les découvertes de la critique des textes sacrés. Pas un médecin, avant Laennec n'avait vraiment accepté la théorie de la circulation du sang, puisqu'aucun n'avait songé à étudier les irrégularités des battements d'un cœur malade pour établir un diagnostic. Les hommes ainsi pétrifiés par l'âge finissent par investir les hautes situations de direction administrative, politique et scientifique. A part une petite élite d'esprits qui demeurent souples et vivants, dès la cinquantième année, le siège est fait! Dès lors, le souci de l'autorité, l'irritation contre les novateurs transforme les vieillards en adversaires sournois et dangereux du progrès. « Il n'y a rien à changer à ce que nous avons fait ». Ils sont seuls à ne pas voir les défauts manifestes et les malfaçons de leur œuvre. Seule la mort bienfaisante peut débarrasser le chemin et rendre la voie libre aux jeunes intelligences opprimées par ces têtes blanches au cerveau durci comme du plâtre. En outre il y a dans la mort une justice triomphante. Elle remet les gens à leur place. Elle fait éclater la supériorité véritable dont l'action s'exerce en silence. Il

l'univers est raison 33 y a plaisir à penser que les gens de bruyante parade, que tels arrivistes, tels ministres malfaisants disparaissent dans l'oubli comme une pierre dans un gouffre. Carlyle éprouvait quelque consolation à déshabiller les gens de parade et à rire de la sotte figure qu'ils font dans leur nudité- La revanche est plus complète de les imaginer cloués dans leur cercueil, de rire en pensant que tel sot, qui a subordonné sa vie à l'argent, aura durant son agonie la vision de la profonde stupidité d'une vie rabaissée à cette besogne inutile! Il est consolant de penser que tout le monde ignore les noms des maîtres de l'heure au temps d'Epictète et qu'il faut un effort pour retrouver sous quel roi vivait Montaigne. La mort a donc quelque chose de sainement ironique pour le philosophe qui assiste à la parade politique et mondaine. Elle ne détruit rien de ce qui a une valeur réelle. Le sage ne tient nullement à la survivance individuelle. Il sait trop comment cette idée a pris naissance et que la justice n'a été pour rien dans son élaboration. Ce fut d'abord une hypothèse inducive, une élaboration scientifique reposant sur des faits mal observés. Ainsi s'élaborèrent aussi l'Astrologie et la Magie *. Bien plus tard, quand la conscience s'affina, la croyance se pénétra des idées de justice. Confrontée avec la mort, la vie égoïste prend un caractère d'incontestable absurdité. l'univers est raison Les progrès de l'analyse ont introduit au plus profond de la pensée contemporaine l'explication psychologique du monde matériel. Nous ne connaissons que les données 1, Marinier, La survivance de l'Âme et de l'Idée de justice chez les peuples non civilisés. 1894, pATOT. — Bonheur»

84 LA OUpSTION PRÉALABLE de DOS sens et leurs rapports.

Ces données des sens sont relatives à la constitution de notre corps : il faudrait peu de modifications dans nos organes pour que le monde des couleurs, des sons, des résistances fût détruit et remplacé par des sensations dont nous n'avons aucune idée. Que de changements si notre oreille au lieu d'admettre les vibrations de 18 à 38.000 à la seconde ne recevait que les vibrations supérieures à 38.000! De même notre monde des couleurs, des odeurs serait anéanti et remplacé par un monde absolument nouveau si nous étions uniquement sensibles aux rayons ultraviolets, aux courants magnétiques et à un certain nombre de ces innombrables variétés inconnues des ondulations de Téther. Même si l'univers devenait totalement différent de notre univers actuel, nous savons que l'ordre y régnerait, que la loi de contradiction et de causalité, en un mot, que la raison y régirait le monde nouveau des sensations. Il nous est tout à fait impossible d'imaginer, comme l'a écrit légèrement Stuart Mill, un monde où les lois de la raison ne fonctionneraient pas, car il est impossible d'imaginer le chaos, le désordre : ce serait la ruine de toute pensée. C'est donc que la pensée, la raison est le fond solide de l'Univers : vérité qui a le même caractère de nécessité que les vérités inductives les mieux assises. C'est la vérité expérimentale la plus large, la plus universelle, car depuis des millions d'années le monde existe, ordonné, intelligible, conforme en son fond aux lois de la raison et nos sciences du passé en font quotidiennement la démonstration. Qu'on appelle cette formidable puissance la raison séminale, comme les Stoïciens, Dieu comme les philosophes chrétiens, la Pensée comme Aristote et Ravaillon, l'Univers intelligible, la Raison, c'est tout un. A priori aussi bien qu'expérimentalement nous savons que l'Univers est soumis, comme l'est la pensée humaine, au 3c

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

l'univers est raison 35 lois de la Aaîson ; qu'à l'analyse tout est relatif à nous dans cet Univers, sauf les lois de la Raison. Si } a place d'tin phénomène dans l'espace et dans le temps est néoessairement déterminée par ceux qui le précèdent ou qui raccompagnent, cette détermination néeessaire, qui constitue la loi de causalité s'impose k nous comme quelque chose dinfiniment supérieur b nous. Mais cet Univers rationnel est une puissance impassible qui ignore la justice. C'est dans un cerveau humain que pour la première fois, comme une lumière au milieu des ténèbres de la force triomphante, jaillit l'idée que la force n'a de valeur que comme support et comme préparation de la vie spirituelle : « Quand TUni* vers récraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ». C'est là la grande tradition des plus purs génies fran«çaia, de Montaigne à Descartes, à Malebranche, à Pascal, à Voltaire, à Maine de fiiran. L'élite française est arrivée à comprendre que « toute notre dignité consiste en la pensée ». Cette vérité est Tunique fondement de la morale. Si elle paraît encore obscure à beaucoup c'est qu'une notable partie de Thu** manité est encore proche de ranimalité d'où elle émerge à peine. A chaque instant les meilleurs d'entre nous sont a agis)» par des tendances consolidées dans le cer» veau par des millions d'années de luttes sauvages I Trouble est la condition d'homme I A travers la couche encore fragile des constructions de la raison et de la vie spirituelle, incessantes sont les brutales éruptions de la barbarie « gladiatoriale » de la Nature. C^est contre cette tyrannie des puissances infernales que s'est dressé le Christianisme. Malgré les abus de la violence qui faisaient le monde antique inhabitable, le chrétien, héroïquement, dénie toute valeur au règne universel de la force. Il la méprise et la condamne. Il en affirme la caducité. Il proclame que, malgré les apparences con

36 LA QUESTION PRÉALABLE traies, la seule réalité c'est la vie spirituelle et la loi de justice qui la rend possible. Une des plus belles scènes de Thistoire, c'est l'altitude humiliée de l'empereur des barbares attendant à Ganossa, pieds nus dans la neige, le pardon du pouvoir spirituel : c'est un des plus émouvants symboles de l'avenir de l'humanité. La visite des ruines de couvents célèbres du Moyen âge suscite des sentiments de reconnaissance : la continua à s'alimenter dans le calme la pure flamme de la vie spirituelle. Pendant ce temps les lourds barons féodaux remplissaient le monde du bruit de leurs brigandages. La plus humble église de village émeut parce qu'en face des bassesses inévitables de la vie matérielle, elle symbolise la valeur infinie de la vie spirituelle. Contre l'exploitation des faibles par les autorités de brigandage, l'humble église affirmait que le règne final de la justice était la vérité définitive. Il nous est difficile aujourd'hui de nous abstraire du milieu d'iniquités dans lequel nous plongeons et d'imaginer quelle sera la douceur de vivre dans une humanité composée de justes. Le nombre de ceux qui font le mal est encore considérable. Les inutiles, les malfaisants, les paresseux décidés à vivre n'importe comment au détriment des laborieux, pullulent. Partout un état de guerre sourde, des souffrances injustes, des compétitions, des haines ! Dans cette atmosphère de misère morale, la vie spirituelle s'étiole, même chez les âmes d'élite, car dans un milieu malsain elle ne peut acquérir toute sa vigueur. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ». Une société fondée sur le travail, où nul n'exploiterait personne, ferait s'épanouir, pour la joie des yeux, des oreilles et de l'âme, une floraison d'artistes, de musiciens, d'écrivains, de poètes. Par une espèce de rayonnement, les élans d'enthousiasme que procure à une élite

L'o«ÎVERS est kAÎSON 37 la vie spirituelle la plus élevée, se communiqueraient de proche en proche. On ne sait pas assez quelle est la puissante efficacité de Tentr'aide dans la vie morale. On n'en éprouve le réconfort que dans quelques couvents, dans quelques sociétés d'amis et dans les familles unies. Quitter ces foyers de paix, d'amour, d'entr'aide, c'est passer de la tiédeur d'un refuge de montagne à la bise glaciale et à la tempête de neige. C'est que l'humanité est encore dans l'enfance, car, vieille sans doute d'un million d'années, elle n'a guère entendu que depuis Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis hier, les enseignements de bonté et de charité. Elle n'est donc qu'à l'aurore de son plein développement. Toutefois nous pouvons avoir confiance dans l'avenir. Nous venons de traverser une période de cinquante ans pendant laquelle la littérature et la philosophie européennes ont été intoxiquées par les théories de la lutte pour la vie : tous les écrivains fougueux, violents, se sont jetés sur la doctrine darwinienne, mal comprise, déformée, absurdement généralisée et ils ont contribué à donner à l'Europe une éducation de coqs de combat qui a produit ses fruits en Allemagne et qui a mis le monde à feu et à sang. Cette doctrine de fanatiques brutaux nous a empêchés d'apercevoir l'importance capitale de la coopération dans le développement de l'humanité*. De cette nécessité de la coopération dès l'aurore des sociétés humaines, il résulte heureusement que le sens de l'entr'aide est aussi ancien, aussi essentiel que celui de la lutte : au fond même du cœur des hommes, il y a un bloc de sentiments très forts sur lesquels il est possible de fonder le royaume de la justice. 1, Voir notre Cours de Morale^ Importance capitale de la coopération. Les grandes conquêtes de la coopération § 14 à 30.

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

38 LA tUeSTION PRÉALABLE Quâud, dâûs un milieu de sympathie el de loyauté, chacun pourra cultiver son intelligence et sa sensibilité, on vivra si pleiaemeat de la vie uoiverselle que la mort sera acceptée comme l'acceptent les martyrs ou les soldats d'une aûble cause, comme une éventualité indifférente. Quand on atteint à une plé&itude de vie et d'enthousiasme) rieu n'y peut être ajouté» La durée n'ajoute rien à l'éclat d'uoë telle flamme intérieure* La véritable immortalité pour un Français consiste à avoir présente à l'esprit l'ascension de l'humanité vers une vie spirituelle très pure et très noble et d'y travailler de toute son énergie. La France est une nation martyre : la souffrance lui a révélé avec une clarté limpide l'infinie valeur de la vie spirituelle, de la vie juste et charitable. Aussi le devoir est-il plus simple et plus aimable pour nous que pour tous les autres : notre moyen de travailler pour rhumanité, c'est de travailler pour notre propre pays. Se donner de toute son intelligence et de toute son énergie à la tâche splendide de faire la France plus juste, de coopérer à faire sa vie spirituelle plus rayonnante, n'est-ce pas être l'ouvrier d'une tâche immortelle? N'est-ce pas une façon d'échapper à la mori et d'entrer tout vivant dans quelque chose d'éternel ?

The text on this page is estimated to be only 23.67% accurate

LES NEUF CONDITIONS DU BONHEUR CHAPITRE

PREMIER La Santé Se bien porter ou se mal porter est la question la plus grave de la vie« Nous n'en soupçonnons l'importance que depuis peu car de même que jusqu'à Laënnec les médecins n'ont pas observé, mais seulement pris parti pour quelque théorie hasardeuse , de même les psychologues, oublieux des réalités de l'âme, se sont battus pour des hypothèses métaphysiques. Cet état d'esprit les a empêchés d'étudier les rapports serrés de l'âme et du corps. Il y a peu de temps que nous savons que la tristesse, que la joie, que les tendances, que les émotions ont toujours pour antécédents nécessaires des états du corps. Non seulement l'état de la respiration, de la circulation ; non seulement la digestion, mais les sécrétions, les combustions organiques profondes, en un mot les fonctions vitales envoient à la conscience centrale des sensations confuses qui se traduisent ou par un sentiment d'impuissance, de dépression, de mauvaise humeur, de découragement ou, au contraire» par un

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

40 . IK SABtÉ sentiment de bien-être, d'énergie, de joie, d'aisance et de liberté plus grande. Quand on passe en revue la multiplicité des pièces qui composent un automobile et dont chacune peut amener l'arrêt du fonctionnement, on est saisi d'inquiétude : on a le sentiment que « cela » ne pourra jamais marcher. Pourtant la confiance vient, puis une quiétude exagérée, si bien qu'une « panne » apparaît comme une injustice \ Quel ne serait pas notre affaiblissement si, de même qu'on achète une machine, nous devions à un moment donné changer notre corps et en acheter un oeuf ? Quel effroi en présence d'un mécanisme aussi fragile et d'une complication aussi inouïe ! Le cerveau est composé d'un demi-milliard de cellules et d'un réseau de communications s'élevant à plus de trois milliards. Le corps est soutenu et mû par 160 os et 368 muscles. Il y a deux millions de glandes sudoripares, qui règlent la température du corps et qui se déversent à la surface de la peau par des canalisations qui, mises bout à bout, i raient peut-être à quinze kilomètres. Le cœur pousse, par heure, quatre cents litres de sang dans des artères qui se terminent par des canaux plus fins que des cheveux. Chacun de ces canaux fragiles et dont la rupture entraîne la mort, supporte trente-six millions de propulsions par an, plus de cent mille par jour ! Toute cette machinerie effroyablement compliquée est enfermée dans une peau qu'une balle, un coup de couteau, moins encore, un choc, une piqûre de mouche, condamne à la pourriture. Malgré tout, par un miracle permanent, cette machine lohnante marche. Un automobile, mené sans intelligence ne tarde pas protester à sa façon contre la violence qui lui est infligée : le corps humain plus souple et plus résistant, semble mieux tolérer les infractions à l'hygiène. Mais ^wi-.

Là santé h ce n'est qu'une apparence car une foule d'enfants meixént prématurément, victimes de Tignorance des mères. Upe visite à un hôpital d'enfants montre, parmi ceux qui vivent, un déchet terrifiant qui provient d'une alimentation absurde, de l'ignorance, de la paresse, du vice. Parmi les enfants qui grandissent dans leur famille, que de nerveux, que d'agités, de violents, que d'irritables ou de vicieux ! Ensuite l'éducation publique si irrationalke, et qui paraîtra invraisemblable à nos successeurs, impose une vie sédentaire, confinée, à des enfants en voie de croissance : beaucoup, minés par l'ennui, devieanent vicieux, comme des prisonniers. Cent cinquante mille tuberculeux meurent chaque année : ajoutons à ce tribut formidable prélevé par la mort, les jeunes gens qui succombent à des maladies microbiennes, fièvre typhoïde, etc. Qui pourra dans ce charnier dénombrer les rangs pressés de ceux chez qui la paresse et le vice avaient ruiné la résistance de l'organisme ? Innombrables sont les suicidés par « nolonté », car on ne peut appeler volontaires ces malheureux- qui sont la proie d'habitudes qui délabrent le système nerveux. Combien nombreux ceux que l'ignorance, la paresse, l'accumulation des péchés, n'ont pas conduit jusqu'à la mort, mais qui demeurent souffreteux, mal portants : or être ou ne pas être est une question de moins de gravité que d'être bien ou mal portant. Les découvertes faites depuis un quart de siècleparles psychologues permettent de substituer des faits aux affirmations vagues sur l'importance de la santé. Les éléments organiques du corps les plus ténus et les plus déliés envoient constamment à la conscience comme un état de situation : si nos organes jouent bien, si le sang circule dansde bonnes conditions, si les combinaisons chimiques qui s effectuent dans la profondeur de l'organisme sont

42 LA SANTÉ normales^ les sensations d'énergie, de bien-être, de joie affluent. Les associations d'idées sont riches et aisées. Nous avons confiance en nous-mêmes : le besoin d'agir naît et nous faisons tout avec décision. Un sentiment de puissance et de liberté emplit la conscience. Nous avons tous l'expérience de ces moments où l'âme est servie par des muscles parfaits « Nous n'étions que sauts, élans, mouvement ». Nous avons alors un courage physique capable d'affronter allègrement la pluie, la neige ou le danger. Ô^e dis-je? L'idée même du danger nous semble absurde. Nos yeux, nos oreilles ne nous donnent que des nouvelles précises du monde extérieur. Le travail est facile et nous pouvons créer, comme le dieu de Leibniz « par fulgurations ». Au contraire, les fonctions vitales baissent-elles? Apparaissent la lassitude, le découragement. Les sensations pénibles envahissent la conscience, surtout cette affreuse sensation d'impuissance qui torture les neurasthéniques. Nous sommes apathiques, irrésolus. « Rien ne nous dit ». La pensée est enrayée, inerte, la volonté est paralysée : nous ne sommes accessibles qu'à des sentiments de crainte, de découragement : « A quoi bon? Nous ne savons plus éviter « le péché du chagrin »*. Tel le rat de la Fontaine, retiré dans son fromage, incapable de s'intéresser au monde extérieur : pitoyable égoïste par vie ralentie* Aussi la santé est-elle le plus beau et le plus riche présent que la nature nous puisse faire : « Santé est notre vie. Sans santé n'est la vie vie, n'est la vie viable. Sans santé la vie n'est que langueur : la vie n'est que simulacre de mort » ^.

Voltaire disait du président Hénault, qui était comblé 1« Zoroastre. 2.

IXahelaAs, Nouv. Proh

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

U SANTÉ 43 de tous les biens, mais qui n'avait pas de sauté. « U u'a rieu s'il ue digère ». £d effet, o'est la santé qui donue de la valeur à tout le reste. Les événements extérieurs, en eux-mêmes^ ue sont ni gais ni tristes, de même qu'en rabseuced'uu œil qui les perçoit les objets ue sont ni verts ni rouges» Us ue se colorent de joie ou de peine qu'en nous* La preuve c'est que des objets répugnants sont convoités par des fous, dont les tendances sont morbides. Gela va plus loiu que ue l'admettaient les psychologues prévenus par la préoccupation d'élargir le fossé entre l'âme et le corps. Nos émotions les plus délicates sont produites par le retentissement dans la conscience des états du corps. Ce que nous appelons l'e2:pre8sion des émotions f est la cause des émotions. Nous avons dit déjà que nous n'éprouverions pas le sentiment de la peur si notre cœur ue battait violemment, si nos intestins n'étaient bouleversés et si nous ne tremblions. Chacun peut examiner sur lui-même l'espèce d'ivresse et d'activité mentale désordonnée et souvent déraisonnable que produit l'accumulation du fluide séminal et la brusque dépression qui suit son élimination. De mémOi nous avons du chagrin parce que la ruine d'un projet longtemps caressé arrête brutalement nos tendances, brise nos habitudes. Mais nous souffrons parce que les sécrétions et les combustions organiques sont ralenties, que la respiration et le coeur, par baisse de l'énergie nerveuse, n'ont plus leur vigueur habituelle. Notre organisation est prodigieusement impression-' nable et des expériences de laboratoire prouvent que les impressions les plus fugitives, celles mêmes dont le sujet n'a pas conscience, produisent instantanément un afflux du sang au cerveau, une accélération des mouvements du cœur et de la respiration. De& profondeurs des organes, des sensations incessamment modifiées entrent dans la conscience. Assez grossière, celle-ci ne

44 La santé perçoit que des totalisations ; elle traduit sous forme de lassitude, d'apathie, de douleur, de chagrin la dépression nerveuse et la mauvaise chimie organique. Le pessimisme des vieillards a probablement pour origine le sentiment confus d'une mauvaise chimie et des efforts excessifs du cœur dus à l'artériosclérose. Au contraire, quand tout va bien, quand le système nerveux est robuste, que la chimie intime fonctionne sainement, il y a sentiment d'aisance, de puissance, de joie. Aussi comprend-on mieux maintenant l'importance de la bonne santé. Si notre conscience est déprimée par quelque douleur sourde provenant ou de l'estomac, ou d'un cœur lourd et embarrassé, ou de maux de tête, l'harmonie fonctionnelle se trouble, la mauvaise humeur et l'irritabilité empoisonnent la vie. « Le saut n'est pas si lourd du mal-être au non-être comme il est d'un être doux et fleurissant à un être pénible et douloureux * ». LA SANTÉ, CRÉATION CONTINUÉE Si nous mettons à part les hérédités qui accablent l'enfance de maladies incurables, provenant de la solidarité affreusement injuste de la famille, qui fait payer à des innocents l'alcoolisme, l'avarie, les vices des parents, on peut dire que la plupart des grandes personnes qui souffrent ne l'ont pas volé. La plupart reçoivent à la naissance un fonds de santé qu'il dépend de la volonté d'améliorer ou de ruiner. Comme tout ce qui en vaut la peine, la santé est en grande partie le résultat d'une création volontaire, i>on d'une création immédiate mais d'une création continuée. Ici, comme dans la formation de notre âme, nous retrouvons l'importance, toujours méconnue, des infiniment petits. 1. Essais I, XIX.

LA SANTÉ, CRÉATION CONTINUÉE 43 A chaque moment de la journée nous travaillons pour ou contre notre santé. Combien pourraient dire : « Sans moi, je me porterais à merveille! » Acte par acte, nous consolidons les habitudes de lâche capitulation devant la gourmandise, le vice. La paresse physique devient tyraonique : elle nous condamne à la vie recluse, à la lourdeur croissante, à Tempâtement. C'est peu à peu que grandit, chez les faibles de volonté, le besoin d'excitants et de sensations stimulantes qui détraquent. Une nourriture trop forte, un sommeil excessif, Toisiveté, nous alourdissent et créent Tappétence pour le tabac, Falcool, les plaisirs violents. Puis, pour ainsi dire minute par minute, heure par heure, le temps fait son oeuvre patiente et sournoise : il accumule dans le système nerveux, dans Forganisme, les tares qui feront de l'âge mûr et de la vieillesse un enfer. Quand le mal est fait, que les désorâres sont devenus une seconde nature, les crédules appellent au secours médecins ou remèdes de charlatans. Ils croient que par une intervention miraculeuse, en quelques jours, le médecin empêchera les causes accumulées de produire leurs effets, devenus accablants. Au moyen de quelques rites, disparaîtront des fautes menues accumulées pendant des millions de minutes qu'il eût mieux valu contraindre de travailler pour nous ! La fatalité inexorable se trouve être dans les choses du corps comme dans celles de l'âme, une conséquence d'une volonté, qui fil par fil, s'est emprisonnée dans un épais cocon de mauvaises habitudes. La contre-épreuve qui fait la preuve, est fournie par la guerre. Jamais l'état sanitaire du pays n'a été meilleur, malgré qu'on n'ait pas eu le courage de supprimer l'alcool meurtrier. Les calfeutrés, les stagnants, les engourdis respirent le grand air du front : les neu

The text on this page is estimated to be only 25.70% accurate

46 LA SANTÉ rastbêâiques, left veulea sont dégourdis par fDree. Une fould de gens qui penchaient vers la déobéanea sont sauvés par la vie énérgique al régénérâs *. Puisque la santé est créatriee de joie et de puissance sentimentale et intelleetuelle, puisque d'autre part, la santé dépend pour une large part de iiotire volonté^ sachons prévoir et agir non seulement de sorte que le corbillard ne vienne pas nous eniporter dix ou quinEc ans avant notre heure, mais de sorte que le corps, au lieu de ^e tratner languissamment, et d'être une cause de tristesse, de découragement et d'échees, soit comme un instrument harmonieux et bien ficcordé. Faisons en sorte que des profondeurs des organes n'arrivent à la con»' science que des sensfations d'aisance, de libre jeu, de vigueur. Nous pouvons beaucoup pour refuser que le temps ne travaille contre nous à annihiler peu à peu notre esprit par la lente désorganisation de la santé. Veillons sur notre nourriture, sur l'air que nous respirons. Evitons Foisiveté et le surmenage. Ne demandons aucun remède à la pharmacie : que nos médecins soient le grand air, ' le soleil, le travail stimulant, le repos, le sommeil répa^* râleur, sans lequel on est sûr de ce rater » sa vie. Nous apprendrons aussi la valeur considérable pour la santé des idées justes, des sentiments honnêtes, de l'emploi fructueux deTénergie. S'il est vrai, comme le prétendait Lebègue de Presle, le médecin de Rousseau, que 827 accidents nous menacent chaque jour, nous pourrons, sinon les éviter absolument, du moins ne rien faire pour aller au devant d'eux. Nous n'augmen** terons pas les pourcentages des statistiques officielles d'après lesquelles sur cent personnes de vingt-cinq à soixante ans un quart sont malades de vingt à vingtinq jours par an. 1. Presse médicale^ 24 juin 1915. Britisk médical journal^ 14 août 1915.

LA SANTÉ, CRÉATION CONTINUE

4t Quand la conscience ne reçoit des profondeurs de l'organisme que de bonnes nouvelles, une espèce d'allégresse permanente s'établit, favorable à un haut développement spirituel. Si le proverbe mens sana in corpore sano est vrai, la réciproque ne l'est pas moins. Corpus sanum in mente sana. Un esprit sain sait que les habitudes nuisibles pour la santé débutent sournoisement et qu'elles gagnent rapidement de la force. Toute tendance, toute habitude mauvaise : paresse physique, alcoolisme, sensualité, qui parvient à prendre pied dans la conscience, s'y cramponne, s'y fortifie, appelle comme réserves les idées, les souvenirs, les tendances de même nature : malheur à nous si la volonté leur laisse le secours du temps qui, indifférent au bien et au mal, apporte une aide généreuse à tout ce qui s'aide soi-même. Par conséquent, par une saine éducation de la volonté, nous pouvons garantir notre santé des affaiblissements dus à l'inertie et aux vices. Il est vrai en un autre sens encore qu'un corps sain dépend d'un esprit sain. L'union du corps et de la conscience est si intime que lorsque quelque chose ne va pas dans la machine, nous éprouvons une gêne, une lourdeur, un malaise ou une douleur. Si nous dirigeons notre attention sur cette gêne, sur cette douleur, celle-ci se renforce. C'est le cas pour les neurasthéniques qui, incapables de refuser leur attention aux troubles qu'ils sentent, ne tardent à s'y asservir. Leur attention s'y concentre jusqu'à l'idée fixe : c'est alors l'hypocondrie et la gamme des délires. Il est nécessaire de refuser l'attention aux malaises, aux « bobos ». Soyons bien portants imaginaires (Talleyrand), faisons exactement le contraire de ce que fait le Malade imaginaire. Sans admettre les exagérations de la Christian Science, cachons qu'une âme énergique « est maître du corps qu'elle anime ». C'est ainsi que les Quakers appren-

48 tA SANTÉ nent à régler le pouls et à prêcher la raison au sang. Fortifions donc en nous ce sentiment de confiance, et admettons audacieusement que nous sommes « incas-* sables ». Concluons : Le fonctionnement harmonieux du corps est la condition fondamentale du bonheur : la mauvaise humeur^ l'aigreur, la susceptibilité, l'irritabilité, la bouderie, qui empoisonnent tant d'existences, ont pour cause des troubles fonctionnels profonds aggravés et la plupart du temps engendrés par la faiblesse du vouloir. Quand ces troubles s'amplifient, on entre dans la folie. Un irritable, une boudeuse, sont des demi-fous, ou des quarts de fou... Le fait que la conscience dépend des états du corps qu'elle exprime, permet d'expliquer la nature du plaisir et de la douleur. Toute impression qui frappe nos sens provoque une réaction du corps. Si cette réaction est dépressive, il y a douleur. Au contraire, le plaisir est la conscience d'une surabondance de forces, il est comme le chant de triomphe de l'organisme * . C'est pourquoi les épuisés, les étiolés et les vieillards n'éprouvent aucun plaisir à agir. Pour eux le travail est une peine. Mais pour les individus normaux, les plaisirs intenses sont toujours liés à l'action. Dans une ascension, le réveil et la mise en marche dans l'air glacial de la nuit sont pénibles, mais dès que le cœur s'est adapté, un sentiment d'allégresse commence malgré la rude montée. De même quand on a imposé silence aux sensations désagréables de la mise en train, le travail est un énergique stimulant qui met en belle humeur. Cette joie d'agir, les grands classiques, Descartes, Spinoza, Malebranche, Leibniz, l'appellent le sentiment d'une perfection. C'est ainsi que l'homme bien portant prend plaisir à affronter 1 . J. Payot, Sensation, plaisir et douleur. Revue philosophique 0 Mai 1890. Pages 498 et 9.

t>RÉJUGÉS CONGERNÂIST LE PLAISIR 49 i iè vent, la pluie,
 la neige. Mais la misérable littérature que notis font les citadins anémiés,
 littérature de malades i qui vivent d'une vie artificielle et fausse, cache ces
 vérités, évidentes pour ceux qui mènent au grand air une vie salubre. Il
 fallait la vie malsaine d'un Kant dans un cabinet surchauffé, qu'il n'aérât
 jamais, pour en arriver à cette absurdité inouïe que la joie prise à faire une
 action est une objection contré sa valeiu: morale ! PRÉJUGÉS
 GOJHGERr^ANT LE PLAISIR Il n'est pas de vérités plus mêlées d'idées
 fausses et ' de préjugés que celles qui concernent le plaisir. Rares sont ceux
 qui discernent^ ce qui se passe réellement en eux. La plupart sont comme
 fascinés par la suggestion des formules toutes faites : tels ces imbéciles qui
 appellent « faire la noce » et « s'amuser » une succession d'actes stupides,
 grossiers, vulgaires, qui les abrutissent et les épuisent. S'ils analysaient ce
 qui se passe réelle^ ment en eux-mêmes, ils constateraient que pas un
 instant ils n'éprouvent d'autres impressions que celles d'un vide lugubre. De
 plus, si nous analysions nos plaisirs avec un esprit critique impartial, nous
 considérerions chacun d'eux d'ensemble. Nous ne les séparerions pas de
 leurs conséquences. Nous n'imiterions pas les mouches qui séduites par
 l'odeur du miel viennent s'engluer sur le piège. Ne méprisons pas les
 plaisirs, mais ne les isolons pas de ce qui les suit. Le plaisir de boire de l'eau
 pure quand on a soif, de manger quand on a faim, le plaisir de l'exefcice au
 grand air, sont des plaisirs qui ne lais* sent après eux qu'un sentiment de
 vigueur accrue. Mais le plaisir de manger avec excès ne peut pas être séparé
 de l'engourdissement consécutif, de la fatigue, si réelle Patot, — Bonheur^

The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate

SO U SAMTÉ que tout glouton éprouve le besoin des stimulants les plus dangereux. Un y a qu'à aller à Brides-les-Bains», où accourent d'Amérique et d'ailleurs les victimes de la bonne chère, pour comprendre qu'un paysan provençal qui mange son pain et son ail est plus heureux que les milliardaires trop bien nourris en proie à l'obésité, à la goutte à la gravele à toutes les tares de l'arthritisme. Font corps avec les plaisirs de l'amour l'affaiblissement intellectuel «t la tristesse qui les suit. Parmi les plaisirs du corps, il en est d'excellents et ce sont les plus simples : le plaisir d' se désaltérer quand on a soif, de manger quand l'appétit est venu, de savourer un bon feu quand on rentre mouillé par la neige» de se reposer quand on a peiné. * « Je hais cette inhumaine sagesse qui nous veut rendre des ennemis de la culture du corps : j'estime pareille injustice, {rendre à contrecoeur les voluptés naturelles, que de les prendre trop à cœur » U Mais c'est aussi grande sottise de dissocier du plaisir ses suites que de vouloir supprimer notre ombre quand nous nous promenons au soleil. Se reposer est bon se trop reposer donne mal à la tête : c'est que dans les plaisirs du corps, tout est question de mesure, de juste milieu* A chacun de s'étudier et de déterminer ce juste milieu. Quoiqu'un homme intelligent ne fasse fi d'aucune des petites joies physiques il s'aperçoit vite que les instincts les plus tentants « paraissent à l'imagination plus grands qu'ils ne sont, principales causes de mal. Dit qu'on les possède ce qui est la source de tous les maux et de toutes les erreurs»*. . Les plaisirs se transforment vite en Migue endouie. Us ont vite fait de s'assouvir : ils exigent des excitations de

PRÉJUGÉS COISCERNANT LE PLAISIR Bi, plus être plus violentes. Dans un tableau chargé de aenêutis le bleu devient gris et le pourpre brun; c'est pourquoi jamais Sardanapala n'a éprouvé un plaisir. Au contraire, la modération fait les plaisirs intenses, comme dans un tableau « une seule touche met toute la toile en flammes ». De quelle importance serait pour les jeunes gens rhabîlude de Texamen d'eux-mêmes ! Un des offices de la raison n'est-il pas de peser la juste valeur des biens ? Ils appêndraient le danger de la mystification qui travestit en plaisir l'ivrognerie, le jeu, la prostitution. Ils verraient que « qui quitte la partie la gagne ». Ils observeraient la misère des vicieux à la recherche de sensations. Ils découvriraient quels égarements, quels déboires, quelles déchéances sans espoir produit la surestimation des plaisirs. Quand ils auraient expérimenté la tristesse des plaisirs défendus, ils seraient sauvés. Car seule la vérité qu'on découvre par expérience personnelle donne le salut. La misère des plaisirs corporels, même sains » c'est qu'ils ne durent pas : le temps, qui seul crée le bonheur, ne peut ni les féconder, ni leur donner richesse et puissance. Au contraire, le temps donne aux sentiments, aux affections légitimes une fermeté vigoureuse qui emplit la pensée et le cœur. Quant à la culture prolongée, elle affine l'esprit, le trempe et l'aiguise : elle le met à même de trouver dans l'observation de la nature et de^ hommes, dans la lecture, dans les grandes œuvres musicales, dans le dessin, la peinture, la sculpture des maîtres de génie des joies intarissables. Des joies profondes et durables que crée dans une vie calme et recueillie une volonté qui sait la puissance du temps et l'utilise, l'agitation^ l'excitation ne donnent qu'une caricature.

K LA SANTÉ La sagesse est de soigner sa sève, de ne pas fuir le plaisir, mais d'en évaluer correctement la valeur et de se tenir dans cet état de grâce qui permet de mettre sa vie « au cran de la joie ». Les volontés droites, patientes et énergiques peuvent conquérir avec le temps une santé physique rayonnante, fruit de l'observation et de la sagesse. Jour après jour, elles peuvent rectifier la sensibilité et mettre de l'harmonie dans les puissances mauvaises, à demi-sauvages, de la sensualité, de la jalousie, de la colère, de l'avidité. Elles peuvent obtenir d'elles ce que le musicien antique de la fable faisait des lions qui, subjugués, formaient le cercle autour de lui, oubliant de le dévorer.

CHAPITRE II Le Travail* L'attitude vis-à-vis du travail
différencie profondément deux races d'hommes. Pour la race inférieure, le travail est une tâche, une corvée pénible dont on se débarrasse le plus vite possible et avec le moins d'efforts possibles. L'idée du travail, pour cette race inférieure, est connexe avec l'idée de sabotage. Pour elle, la semaine comprend six jours de souffrances, six jouissances, qui ne sont pas la vie, mais au moyen desquels il faut acheter chèrement le plaisir. Le plaisir, pour eux est le contraire du travail : c'est en premier lieu l'oisiveté, le farniente; c'est l'excitation du cabaret, du music-hall, des lectures romanesques, la « noce » crapuleuse. Pour cette race se sont levés les prophètes, d'ailleurs oisifs, d'un idéal de vieillards : la machine, ils la conçoivent comme une esclave inventée par l'homme pour remplacer le travail humain : l'homme, dans l'avenir, verra son temps de travail tomber à deux heures par jour, même à une heure vingt, peut-être même à quelques minutes*. — Ils 1. Jules Gruesde, Temps, 19 mai 1906,

54 LE TRAVAIL ignorent que la machine ne remplace pas l'homme, qu'elle est un outil délicat, qui exige plus d'attention et plus de soins. La crise, de désaffection du travail, qui est la pire de toutes les crises morales, date peut-être des environs de 1880. Une crise aussi générale a des raisons profondes. La première est que la littérature ouvrière a eu pour tâche de capter les suffrages des ouvriers d'usines qui souffrent d'un asservissement pénible à la machine, d'une perte complète et des joies du travail libre et de la création individuelle. Leur travail est souvent un travail d'esclaves, accompli dans la laideur et dans le vacarme. D'autre part les « Intellectuels » ont remplacé les anciens courtisans du roi : ils flattent les ouvriers pour en tirer argent et honneurs. Ils sont sincères dans leur horreur du travail, car l'idée de travailler de leurs muscles leur semble la forme actuelle de l'enfer et ils ont magnifié la joie du repos sans s'apercevoir que quiconque ne travaille pas devient sans force, sans intelligence et vicieux. D'autre part le travail intensif, à l'américaine est la ruine de la santé et de l'intelligence : il est atroce. Enfin, les parents et les éducateurs, indifférents aux aptitudes des enfants, engagent soixante-dix pour cent des jeunes gens dans des métiers et des carrières qui violentent ou gauchissent leurs tendances profondes. Trop de travailleurs ont le sentiment légitime qu'un prélèvement excessif est fait sur leur travail par le patronat. Enfin,, considérable est le nombre des commis, des comptables qui travaillent sans joie dans des conditions hygiéniques qui diminuent la vie. De plus un héritage puissant de préjugés se crée. Voir dans l'Amérique au Travail, de Frazer, et dans les romans d'Upton Sinclair, la vision d'enfer des usines qui ont pour fin unique la chasse effrénée de l'argent.

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

HEUREUX QUI A TROUVÉ SA TACHE 55 oant^r le travail manuel. L'oisiveté est une preuve d'indépendance. Ne rien faire prouve qu'on appartient à la classe des maîtres : ce sont des idées de propriétaires d'esclaves mais très fortes, car elles intéressent la passion qui agit avec le plus d'énergie sur les esprits faillies : la vanité. Pour tous ces motifs le nombre des fuyards du travail maBuel, qui comptent vivre en parasites sur les travail^l leurs est formidable et augmentera sans cesse si le monde du travail n'y met ordre. On se rue vers le travail des bureaux, vers le journalisme, vers la politique nourricière, vers le commerce parasitaire, vers l'exploitation malfaisante de Talcool, voici les pseudo-métiers de paresse et souvent d'infamie 1 S'évade hors du travail» la foule des faibles, des ratés, des sans-ouvrage. Pour cette humanité qui manque de emur, le plaisir c'est la griserie et la débâche c'est-à-dire les plaisirs qu'on peut avoir sans peine, qui sont plaisirs du moment et dont la caractéristique est de laisser après eux un arrière[^] goût amer qui empoisonne la vie. Quand on considère cette humanité malheureuse et souvent abjecte, on est tenté de se laisser séduire par l'idée du retour à la vie primitive dans l'égalité des vies ignorantes toutes semblables, mais qui se passent au grand soleil, dans l'indolence et la recherche des plaisirs élémentaires. HEUREUX QUI A TROUVÉ SA TACHE • \ Heureusement, il est une humanité supérieure à celles[^] là et qui sauvera l'avenir de la race., C'est celle qui, clairvoyante, sait que le travail librement choisi est une condition essentielle du bonheur. « Bienheureux qui a trouvé sa tâche : qu'il ne demande pas d'autre bénédiction ». Us considèrent le travail, le métier,

56 LE TRAVAIL comme la réalité organique de la vie qui sans lui, - s'écoulerait comme un rêve vain. Les joies les plus profondes, les plus intenses, les plus durables, c'est le travail créateur qui en donne la saveur. Mais une condition est nécessaire pour que naissent ces sentiments. Il faut que le métier n'aille pas contre le courant profond des tendances dominantes. Il faut qu'il soit de même direction que les aptitudes, et que lorsqu'on se met au travail, on n'y aille pas divisé contre soi-même, une partie de soi-même résistant à l'autre. Il faut qu'on y soit entier, avec ses affections, ses tendances et son caractère. Le type de ce travail est celui de l'artiste de génie qui crée son œuvre dans l'enthousiasme et qui est comme soulevé par les difficultés : dans la lutte ardente contre elles, la volonté et l'intelligence, servies par des muscles disciplinés par vingt ans de labeur patient, atteignent au plus haut sentiment de puissance. L'écrivain qui lutte pour donner à sa pensée la clarté et l'ordre, suprême difficulté, éprouve le même enthousiasme, comme tout travailleur qui se donne entier à sa création. Un ouvrier, qui, malgré la résistance de la matière, réussit son œuvre; une ménagère qui impose à son intérieur la propreté éclatante et l'ordre, éprouvent à quelque degré le stimulant et le sentiment de puissance de l'artiste. Partout où il y a lutte contre l'incohérence, le désordre, la rébellion, partout où l'intelligence impose à la matière l'ordre, partout où la pensée transforme le chaos en cosmos, l'incohérence en logique, naît cette joie pure et profonde qui est la preuve que la destinée de l'homme est dans le triomphe du spirituel sur le mal, sur le désordre, sur le déraisonnable. Si on ne l'a éprouvé soi-même, on ne peut savoir la profondeur du contentement de l'agriculteur qui gagne une terre sur les broussailles ou sur le marais, qui crée une route, qui capte une source, et qui par sa volonté contient les

HEUREUX QUI A TROUVÉ SA TACHE 87 forces naturelles anarchiques, si naturellement ennemies de l'ordre qu'elles recommencent l'invasion sournoise dès qu'on cesse de lutter. Le travail trouve donc en lui-même sa récompense et jamais il ne déçoit : il paie par la joie de découvrir ou de créer. Le plus humble peut créer et ce qui fait notre chagrin et notre indignation contre les barbares qui ont détruit la cathédrale de Reims^ c'est que dans chaque sculpture, dans chacune des statues de nos cathédrales on reconnaissait l'invention, la création parfois naïve des admirables ouvriers du Moyen âge. Ces modestes n'ont même pas songé à signer leur œuvre tant ils sentaient que la récompense du travail consciencieux c'est de l'avoir fait, c'est la force qu'il donne. Cette joie pure du travail désintéressé disparaît si on le subordonne : dès qu'on fait effort en vue de l'argent, ou de l'amour-propre, le travail se dégrade en tâche : on vend son énergie pour quelque chose d'inférieur : le travail mercenaire ne donne jamais la paix, par la raison qu'un mendiant n'est jamais satisfait de ce qu'on lui donne. Au lieu de la fierté de dépendre de soi, on s'abaisse à attendre des autres l'argent ou l'éloge qu'ils ne donnent que contraints. Qu'on oppose à ce servage à autrui le désintéressement de Puvis de Chavannes, de Rodin, travaillant, malgré la pauvreté, les moqueries et les injures, sans rien sacrifier aux goûts des puissants du jour. Seul le travail que tu accomplis* avec toute ton âme peut te sauver de la demi-folie où vivent les oisifs. Dès que tu cesses de réfléchir, de faire de l'ordre en toi et autour de toi, ton cerveau, que tu ne diriges plus, est envahi par les impressions anarchiques, incohérentes : les idées fausses, les préjugés : les mots félons^ font irruption et la déraison commence. La sagesse ne se 1. Jules Payot, L'apprentissage de l'art d'écrire^

The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate

58 LE TRAVAIL gagne qn^ pa? le eommeree îneessant avec les loîe dee eboses, que seule le travail révèle. De même, tu ne pourras pacifier ton âme et gUgner la plus haute récompense du sage, qui est la sérénité» que si tu entreprends la lutte contre les mauvaises herbes et les ronces : la vanité et ses cuisantes déceptions, les rancunes, Tenvie, la susceptibilité, les sentiments bas et lâches envahissent les champs de Tâme dès que la sagesse cesse de les tenir en état. C'est pourquoi les aliénistes proclament Poisiveté si dangereuse pour les. dégénérés. L'activité précise et canalisée qu'est le tra* vail, introduit Tordre dans la sensibilité. Elle est la réalisation concrète de notre nature toute entière. De même qu'un chef militaire habile sait utiliser les violents et même les âmes cruelles dans des missions périlleuses, de même, dans le travail, nous pouvons utiliser même Fenvie en la transformant en émulation, même la haine et la vanité en en faisant un désir ardent de mieux valoir. Tout peut servir : le fond d'inquiétude dont on tait le désir de perfection dans raccomplissement de la tichef même le chagrin, par le désir de le fuir. N'a-t-on pas dit que Tassaut est pour les timides une espèce de fuite en avant? Dans la puissante unification de Tâme qu'est la con^ centration de rattention sur le travail, il n^ a place pour aucun parasitisme. Les oisifs souffrent cruellement des brouillards de Londres : le travailleur, occupé de choses intéressantes, n'a pas de forces à gaspiller en spleen. Sa personnalité s'épanouit : il découvre en lui** même des nappes profondes d'énergie qu'il ignorait : son intelligence se trempe. En contact quotidien avec les difficultés qu'il doit vaincre, il redouble d'ingéniosité et d'entrain. Nulle place pour la recherche d'émotions, de sursaut, d'imprévu, d'alcool, de plaisirs faisandés : dans le contact quotidien avec les lois de l'Univers, rame prend quelque chose de leur stabilité, de leur

The text on this page is estimated to be only 26.31% accurate

LE SENS RELIGIEUX DU TRAVAIL 59

oulme, de teur patience. Il n'y a pas de place pour la folie dans la vie du travailleur parce que c'est une vie expérimentale : elle plonge l'intelligence dans, une atmosphère de réalisme, et rien n'est plus pacifiant parce que, de même qu'une tranchée ouverte dans un terrain révèle les lois qui durant des millions d'années ont formé les couches géologiques, ainsi tout travail nous met en présence des lois éternelles de l'univers : aussi, nos pauvres vanités et nos agitations tombent à ce contact comme du lait gonflé quand on jette sur lui de la peau froide. La sérénité c'est de se replacer dans le temps et dans l'espace et de ne pas s'en faire accroire. Le travail étant l'expérience et la vérité, y aide. Aussi, dès que le travail cesse d'être une lutte avec les réalités, il devient artificiel, sans sève, comme Test le travail des artistes et des écrivains qui cherchent le succès, non la vérité : il y a beaucoup de pseudo-travail. Le SENS RELIGIEUX DU TRAVAIL Nous avons sur les anciens un grand avantage. Ils n'avaient pas découvert le sens religieux du travail qui leur était caché par l'esclavage. C'est au travail que nous devons ce que nous sommes : notre admirable France est faite du travail des paysans qui ont défriché les forêts vierges de la Gaule, asséché les marais. Notre doux parler si clair, si lumineux, suppose des milliers d'écrivains, de penseurs qui se sont emparés des mots créés par l'imagination populaire, qui les ont assouplis, précisés, définis, et qui, à force de méditations, les ont décantés des éléments sensibles qui en troublaient la limpidité. Notre hymne nationale, si éprise de justice et de raison, a été élaborée dans la souffrance, dans l'oppression par les plus fervents, par les plus nobles et les plus courageux d'entre les Français. C'est grâce à cet héritage

60 LE TRAVAIL

tage de travail que, dans la grande guerre de libération, nous avons pu nous dresser contre le despotisme de l'Allemagne. Quand nous cherchons la vérité, nous sommes soutenus par les génies nationaux qui, au péril de leur vie ou par le sacrifice de leur bien-être et de leur sécurité nous ont rendu plus facile un effort autrefois dangereux. Il n'est pas un outil, pas une commodité, pas une aide qui ne soit le produit d'une accumulation de travail, d'intelligence, d'invention, de courage. Le travail, nous l'avons vu, est peut-être la seule forme concevable de l'immortalité individuelle, car c'est la seule façon pour nous de collaborer au grand œuvre qui s'élabore dans la Nation, et par elle pour l'humanité. Si l'Univers, dans sa réalité dernière, est raison, nous ne pouvons aider à son évolution que par notre travail : c'est par notre travail que, comme les humbles constructeurs de cathédrales, nous apportons notre part à l'œuvre dont nous ne verrons pas la fin. L'œuvre qui consiste à construire l'Univers raisonnable est incluse dans l'œuvre plus proche et plus tangible, celle de construire la France de demain. La paix rétablie, nous ne pourrions nous montrer dignes des sacrifices des morts de la grande guerre qu'en travaillant courageusement. Il n'y a, du point de vue français, qu'un seul verdict possible sur ta vaillance, sur ton énergie, sur ta persévérance, ta patience : c'est celui de ton travail. Ton œuvre ou ton refus d'œuvrer, cela seul importe, car travailler de toute son âme, cela suppose les plus hautes vertus, et pour l'avenir de la Patrie, rien d'autre n'importe. Quelle France rayonnante nous ferons quand, ayant pour elle un amour fervent, nous saurons suspendre notre vie modeste à sa vie éternelle ; quand tous auront la claire et réconfortante intuition qu'elle est faite de nos travaux consciencieux, de nos efforts. Tous sans peut-être le savoir, travaillent

tNE toi NOUVELLE 61 pour sa grandeur. Tous, depuis le paysan qui défriche et fait mûrir ses épis d'or sur un ancien marécage, jusqu'au sculpteur qui voit, dans le bois ou la glaise, se lever de belles formes; depuis le médecin passionné pour l'observation de ses malades, jusqu'au musicien qui tire des sons divins de son violon; depuis la mère de famille qui découvre le sens profond de son travail monotone, jusqu'à l'instituteur et au professeur qui identifient leur vie avec leur travail et qui savent substituer à la forme conventionnelle et morte de leur profession une éducation qui découvre et qui suscite les véritables énergies de l'enfant. . . Les seuls ennemis et de la grandeur de la France et de la tâche religieuse de collaborer avec l'Univers raisonnable, ce sont les paresseux et les lâches : ceux qui ne font rien, qui ne collaborent pas. Ce sont les oisifs, les parasites. UNE FOI NOUVELLE Les profondeurs du monde du travail monte une foi nouvelle qui mettra d'accord les mystiques, les nationalistes, les individualistes et les utilitaires. Dans leur travail, les mystiques se sentiront les véritables enfants de Dieu, ses collaborateurs dans l'évolution de l'Univers et de l'humanité vers une spiritualité plus haute; les nationalistes sentiront que la seule façon de travailler au développement de la Patrie, c'est de devenir plus énergiques, plus intelligents, plus justes, qualités qui ne s'acquièrent que dans le travail et par le travail. Les individualistes comprendront qu'ils ne peuvent atteindre à une valeur personnelle élevée que par la sévère discipline du travail. Quant aux utilitaires, ils savent déjà quels avantages sociaux il y a à être un excellent ouvrier, un médecin expérimenté, un homme utile, au

The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate

62 iE TtAVAIL 8e0â plein du mot : mais» ce que leurs
théorieDS lais^ Sftot dans l'ombre, c'est l'impossibilité d'être un maître
ouvrier dans quelque profession que ce soit, sans être au plus haut point
utile en même temps qu'à soi-même aux siens, à son pays^ et sans être, du
même coup, un bon citoyen de l'Univers raisonnable. Cette foi dans la
valeur souveraine du travail a une efficacité capable de «c soulever des
montagnes j». Quelle peut être en effet la force capable de maintenir la
volonté tendue durant 4es années à méditer le plan d'un livre, à lire, à
prendre des notes^ à observer, à méditer, puis à écrire, à raturer, à
recommencer un chapitre jusqu'à ce que la pensée se tienne et que le style
rende exactement la pensée? Quelle est la force capable et de vaincre la
pesanteur de la paresse et de pacifier la hâte à agir? Cette ^ce, c'est la foi
ferme, que par mon travail je puis insérer mon action dans la trame des
choses, que je puis coopérer avec les énergies bienfaisantes de l'Univers,
entrer comme ouvrier dans l'organisation d'une humanité meilleure. Les
religions supérieures considèrent la vie sainte comme une imitation de
Dieu. Nous ne pouvons concevoir Dieu autrement que comme actif et
luttant contre le mal et le désordre. Or la seule façon qui me permette de
limiter, c'est de coopérer avec lui^ . Comment? Par le travail. Le sentiment
que mon travail s'insère dans l'immense œuvre éternelle imprime à l'âme un élan
d'une efficacité si féconde que celui que peuvent donner les croyances
religieuses et c'est dans cette croyance supérieure que fondront les
diverses croyances dont le fonds ^ub»^ tftâtiel est identique, dès qu'elles
passent à l'action. C'est ainsi que le travail désintéressé, fait de tout cœur^
présente un caractère de haute majesté, parce qu'il entre dans le grand cœur^nt
éternel du bien. Il participe à l'éternité.

The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate

eNE roi «OUVKLLE 63 Hélas ! Celle vérité est voilée par uu état social déplorable. Si nombreux soat les parasites, que ceuK qui réellement travaillent^ sont opprimés par la double nécessité de gagner leur pain et en outre d'entretenir les fuyards du travail manuel» qui sont légion et qui vivent dtt labeur à^ ceux qui Gcé^ni, Aussi seule une élite s'est élevée à la conception du travail conçu comme la suprême réalisation de res^rit. Cette vérité donne une valeur infinie à la vie individuelle^ suspendue à quelque chose d'éternel. Qiette élite finira bien par imposer la plus haute des vérités morales modernes. Elle serait plus nombreuse si les éducateurs ne s'enfermaient dans la forma oonven" ttonnelle et routinière de leur professiou. L'éducation yaniteuse» favorltble aux gens de parade, éveille bn^p de désirs extérieurs. Elle nous jégare sur des chemins qui ne août point nôtres. Elle ne part pas du besoin d action si ffiiantfeste chez l'enfant sain,, qui dépense dans ses jeux une énergie prodigieuse mais dispersée, éparpillée* Elle n'éveille pas l'attention de l'enfant sur le plaisir profond de l'énergie qui se déploie. Elle ne rechercha pas les prédilections, les tendances durables^ afin d'y suspendre les occupations et le travail. Que d'erreurs d'orientation elle éviterait si à une nature artiste, elle donnait Texpérience sentie que le dessin, l'exactitude rigoureuse de l'observation, sont des moyens nécessaires sans lesquels jamais le besoin artistique ne pourra s'exprimer. Darwin eût été stérilisé si on avait combattu en lui le goût des collections où il reconnut plus tard l'origine de son génie. Les goûts permanents découverts, reste à les stabiliser et à les organiser par l'action répétée. Le jour où l'éducation prendra le pas sur les systèmes de gavage qui en usurpçnt le nom, il y aura moins de choix absurdes du métier ou de la carrière, par conséquent moins de souffrances.

64 LE TRAVAIL Plus nombreuse sera Féline qui fera du métier le centre de la vie, qui organisera autour de ce noyau solide intelligence, muscles, désirs, énergies, échappant ainsi à la dispersion qui annihile, à la déraison qui guette quiconque ne plonge pas dans la réalité. Nous sommes une race de fougueux et d'impulsifs et de même que l'action va au hasard si elle n'est soumise à la pensée, la pensée devient la folle du logis dès qu'elle cesse d'être contrôlée par l'action. La pensée ne se subordonne au réel que par un travail précis. Mais ce travail doit être ^épanouissement de nos goûts, stables, de nos tendances profondes. Seulement ainsi nous donnons à notre œuvre notre attention totale. \ Ce n'est que par l'application de toutes nos énergies qu'à travers les alluvions sablonneuses des préjugés, des erreurs, nous percerons jusqu'à la nappe profonde des eaux de la vérité. Les débiles s'arrêtent aux quelques eaux d'infiltration qu'ils prennent pour la nappe elle-même. De plus aux énergiques seuls est révélée la grande vérité morale concernant le travail, à savoir qu'il constitue l'acte divin par excellence> l'acte de création. ^ \ iJM*.

CHAPITRE m La Troisième Condition du Bonheur CONQUÊTE
DH LA LIBERTÉ MORALE PAR l'utilisation INTELLIGENTE DE LA
LOI DE CAUSALITÉ ET DE LA TOUTE PUISSANCE DU TEMPS. « J'ai
cru trouver bien des compagnons dans l'étude de l'homme, et que c'est la
vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a : encore moins qui
Tétudient que la géométrie ». Pascal. Pensées VI, 23. Éd. Havet. Bien vivre,
disions-nous, est un métier à apprendre : mais on ne l'apprend pas ! Nous
avons fait des efforts admirables pour développer la civilisation matérielle,
et nous avons oublié de travailler à augmenter les richesses de Tesprit. Nous
ne savons plus « jouir loyalement de notre âme », en avoir une possession
profonde et pleine. Nous vivons dans la hâte et la trépidation : i^ita eorum
fuga ! Nous sommes des hommes passionnés et « turbatifs »S qui
emplissent « par noises et débats, le ciel de bruits et la terre de pas » *.
Nous n'avons pas le temps d'attendre que les fruits mûrissent : dans notre
hâte 1. Le Livre de Vinterneîle consolation L, III. 2. Rabelais. Payot. — .
Bonheur t ^

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

66 U TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR nous les mangeons verts. Nous ne savons plus savourer la vie, ni la cultiver. Aussi ne rencontrons-nous que gens mécontents de tout et de tous. Grave imperfection que d'ignorer qu'il y a une science de la vie, et que l'avenir sort du présent avec l'infaillibilité des lois de la nature, et qu'il dépend de nous que demain soit ce que nous voulons qu'il soit. Mais pour le préparer, il ne faut pas livrer sa vie au hasard : autant vaudrait en confier la réalisation à nos pires ennemis. Il faut connaître les dangers de la route » étudier la carte du pays afin de ne pas aboutir à des marécages, ou à des contrées inhospitalières. Comment, au milieu du vacarme et de la bousculade de la vie moderne, découvri-t-on que l'avenir n'est qu'une conclusion logique tirée du passé par un déterminisme inflexible ? Où nos agités feraient-ils la découverte qu'il y a des successions nécessaires entre les événements de la vie ? Les hannetons ont-ils jamais découvert une loi naturelle ? Nos hannetons humains ne peuvent s'élèver à l'idée de lois stables puisqu'à proprement parler, ils n'existent pas. Ils ne sont pas une personne : pas de personnalité, rien qui leur donne une existence éternelle, f

. Conquête de la LifeERTÊ morale 67 Nul ne peut pronostiquer l'avenir extérieur. Mais dans l'obscurité et l'indétermination de la destinée, l'âme de notre âme nous appartient. Nous pouvons le préméditer et faire en sorte par avance qu'il soit tel que nous le voulons. Nous pouvons modeler notre âme, en prenant résolument la direction de nos pensées et de nos sentiments de façon que, quoiqu'il advienne, nous ne soyons jamais des marionnettes à la merci des événements. Les drames, les scènes de violence sont engendrés par la faiblesse, par le manque de possession de soi-même : Phèdre, Macbeth, Othello sont les jouets du hasard. La possession de soi-même, qui constitue la sagesse, nous pouvons la conquérir. Là patience des hommes a tiré d'une ronce épineuse la rose éclatante; elle a transformé des fruits acides et amers en cerises, en pommes, en raisins succulents. D'une graminée indigente, elle a tiré le froment et le pain. Notre puissance peut aussi changer, par la culture de nous-mêmes, une âme sauvage et désordonnée en une âme raisonnable. Mais pour opérer cette métamorphose, nous ne devons pas être pressés : nous devons nous adresser au déterminisme de la vie mentale, traiter avec la loi de la cause et de l'effet et contracter une alliance avec le temps, ce grand maître des infiniment petits, qui avec des impondérables sait faire des choses immenses. Étudions-nous : découvrons quelles sont nos mauvaises et quelles sont nos bonnes tendances : cette connaissance va nous permettre de livrer les unes à la puissance de dissolution du temps, les autres à sa puissance de construction. Les sages et les saints ne nous sont en général supérieurs ni par la richesse ni par la ténacité de leur mémoire, ni par leur intelligence, ni par la force de leurs sentiments : ils ne nous sont supérieurs que parce qu'ils ont compris clairement la pullu

68 LA TROISIÈME CONDITION DI) BONfiEUK lation des infiniment petits, la prodigieuse puissan^ce cumulative du temps qui, avec des fossiles, a su créer la moitié du sol de la France. Ils ont éprouvé une espèce d'effroi des effets malfaisants du temps, mais ils ont repris confiance en voyant la générosité, mieux, la magnificence avec laquelle, royalement, il récompense ceux qui le prennent comme collaborateur. Nous pouvons, avec le temps, « changer le goût de l'âme » *. Nous pouvons refuser audience aux pensées et aux sentiments déprimants, refuser audience à la mauvaise humeur, aux inévitables contrariétés, à Tenvie, à la haine, à tout ce qui tend à nous troubler. Nous pouvons conserver une inébranlable fermeté dans nos jugements. Nous pouvons par une critique malveillante de nos passions les ridiculiser à nos propres yeux. Nous pouvons déclencher la force de groupement que possède toute idée dès que nous lui accordons notre attention. EN QUOI CONSISTE NOTRE LIBERTÉ Penser à quelque idée, à quelque sentiment, refuser d'y penser, c'est peu de chose... Oui, mais c'est en ce peu de chose que consiste notre liberté. C'est peu de chose que de lever ou de baisser une vanne — mais ce geste insignifiant en lui-même est grand par ses conséquences. Je puis ainsi condamner quelques hectares de terre à la sécheresse et à la stérilité ou au contraire les couvrir de moissons. C'est peu de chose que d'accorder l'attention ou de la refuser, mais en l'accordant, je permets aux forces fécondantes de l'association des idées de se déverser dans le champ des idées salubres, ou, au contraire, je 1, Leibniz, Nouveaux essais II, § 69,

EN QUOI CONSISTE NOTRE LIBERTÉ 69 condamne à la sécheresse les régions de l'âme où se sont déposés les germes malfaisants et je les empêche de venir à maturité. C'est peu de chose qu'un petit acte de paresse ou de courage, mais, avec le temps, ces petits actes renouvelés forment des habitudes d'une force invincible et ces habitudes nous libèrent ou nous asservissent. Avec le temps, nous pouvons rendre très fermes les sentiments sains, fondement d'un avenir heureux. Il suffit pour cela de cultiver chaque jour son intelligence, de réaliser chaque jour une petite augmentation de conscience. Ce que nous ferons pour vivre aujourd'hui sans révolte, sans aigreur, nous le retrouverons comme un soutien dans l'avenir. C'est être prévoyant que d'accomplir souvent quelque petit acte de courage, de quitter le jeu ou le travail instantanément quand on nous appelle, de faire une commission gaîment quand elle nous dérange, d'obéir à un ordre ou à une prière même déraisonnable, surtout déraisonnable, venant d'une maman ou d'une sœur. Nulla dies sine linea! Si nous savions vivifier nos minutes par de petits actes de volonté, par des élans de bonté, nous amasserions dans l'âme des réserves de bonne àanté morale . ^La culture des sentiments supérieurs demande des soins. « Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie» K Or l'administration intelligente de nos qualités consiste à les aguerrir, à saisir les occasions d'être bon, d'être juste, d'être charitable. Si, de plus, on faisait ou entendait chaque jour un peu de bonne musique, si on lisait une belle poésie, si on savourait un beau coucher de soleil ou une belle nuit — on arriverait assez vite à édifier dans la citadelle de l'âme un réduit central inexpugnable en cas de malheur. 1 • La Rochefoucauld , .

70 LA TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR Si Ton

coDgèle une eau trouble, salie, chargée de sels acres ou d'alcalis cuisants, la glace se dégage limpide[^] inodore, agréable au goût. La sagesse accomplit dans une âme une purification analogue : elle en fait avec le temps un bloc limpide qui ne peut plus être souillé par les sentiments vils. C'est ainsi que le jeune homme intelligent cueille dans le torrent des heures qui fuient les minutes riches en joies paisibles. Peu à peu il devient comme un enfant sain, qui sait transformer sa pauvre chambre en un pilais enchanté, et qui déverse son imagination et sa vie surabondantes sur les choses et les événements pour les animer et les transformer. « Quand je considère combien peut l'ambition ou Favarice dans ceux qui se mettent dans ce train de vie presque destitué d'attraits sensibles et présents, je ne désespère de rien » * . En effet, une passion réduit à Timpuissance la volonté quand elle dispose de la force de l'association des idées et du temps. Elle acquiert une puissance irrésistible. Elle empêche l'attention de se fixer sur les idées et sur les sentiments qui pourraient lui faire obstacle et le pouvoir effrayant du déterminisme mental ne. travaille plus que pour la passion maîtresse. C'est ainsi que l'avarice d'Harpagon et du père Grandet détruit peu à peu le sentiment de l'honneur, les affections de la famille et règne despotiquement dans une âme devenue une âme de fou par l'absence de toute idée régulatrice. On pourrait en dire autant de la jalousie d'Hermione, de Tambition de Gléopâtre dans Rodogune[^] et de toute passion qui est parvenue à dominer la raison* 1, Leibniz, Nous[^]eaux essais.

ÉTENDUE DE NOTRE POUVOIR ^ 71 ÉTENDUE DE NOÏRÉ

POUVOIR Mais le spectacle des effets inouïs de ces passions est grandement réconfortante 11 permet « de ne désespérer de rien ». En effet, que ne pourra une passion infiniment plus noble? La passion de la liberté, de l'indépendance a fait de la France une Nation de héros. Comment la passion de l'indépendance intérieure, du libre exercice des forces de l'âme ne pourrait-elle faire ce que fait la sordide avarice, ce que fait la menace d'une servitude extérieure ? D'autre part, nous pouvons nous souvenir des résultats extraordinaires atteints par l'éducation Spartiate.. Dans les couvents bouddhistes on arrive à anéantir les sentiments les plus puissants de l'âme et l'éducation dans les noviciats des Jésuites change véritablement la nature de l'âme. Si nous savons apaiser le tourbillon des impressions extérieures et calmer le galop des idées et des sentiments intérieurs; si nous faisons le silence en nous ; si pendant les heures paisibles nous écoutons la voix de la raison, un jour, comme récompense, nous émergerons dans la pleine lumière par la beauté et par la grandeur d'une vie en harmonie avec la vie des héros et des saints^ Les héros et les saints étaient des gens comme vous et moi, souvent, faibles de volonté et pauvres de nature, mais un jour est venu où ils ont découvert la prodigieuse puissance du refus ou du don de l'attention et de l'accumulation des efforts. De ce jour, ils ont été sauvés de l'éparpillement et ils ont eu l'intuition qu'ils pourraient conquérir une haute liberté spirituelle. Leurs pauvres sentiments du début, ils les ont transformés en sentiments puissants et stables; de leurs indigentes velléités du début ils ont fait une volonté énergique.

72 Là TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR Avec les matériaux ordinaires, pierres et mortier, dont le vulgaire ne sait faire que de chétives mesures sans art, ils ont su créer des palais. Tant de métaphysiciens, fascinés jusqu'à Taveuglement par des théories préconçues ont contribué à embrouiller la question de la liberté qu'il est nécessaire que nous insistions sur la réalité des choses de Fâme. Nous Bomes libres dans et par le déterminisme. Nous sommes libres parce que nous sommes intelligents et que souffrant des conséquences fâcheuses d'une conduite déraisonnable, nous sommes énergiquement incités à modifier notre façon de faire. Quand nous apercevons le péril que nous fait courir une passion dérégulée, à moins d'être stupides, nous faisons effort pour échapper à cette servitude rabaissante — mais nous ne pouvons nous libérer que par Tutilisation intelligente des lois de l'association. Ces lois, avec l'aide du temps, ont une énergie constructive qui tient du miracle. Il n'est pas un genre d'activité qu'elles ne puissent à la longue transformer : voyez ce chasseur se lever avant l'aube, parcourir des champs boueux et rentrer le soir recru de fatigue. Voyez ces boxeurs s'abîmer le visage à coups de poings pour mériter les applaudissements; voyez ces femmes supporter stoïquement les souffrances qu'imposent des modes insensées! Voyez ce commerçant accomplir toute la journée de menus actes ennuyeux et rebutants pour, gagner de l'argent; voyez cet alpiniste suer, souffler, endurer la soif, coucher dans des refuges malpropres et malodorants, et partir, après une nuit pénible, pour quelque escalade ! Il n'est pas un des actes désagréables en soi, nécessaires pour conquérir un résultat désiré, qui, grâce à Tassociation des états de conscience, ne finisse par être doré par la flamme du sentiment ou de la passion. On ne comprend pas que les expériences innom

ÉTENDUE DE NOTRE POUVOIR 73 brables qui prouvent combien profonde peut être la transformation d'une âme sous l'influence d'une passion n'aient pas dessillé les yeux des métaphysiciens qui ont élaboré la doctrine du caractère immuable. Cette doctrine absurde et néfaste a causé par le découragement la ruine d'un nombre immense de jeunes gens. Elle est si sympathique à notre indolence ! A quoi bon tenter de se réformer, puisque c'est impossible ! Laissons-nous couler à pic puisque nous ne pourrons pas arriver jusqu'au rivage ! C'est un raisonnement de lâche. On n'a le droit de se décourager que lorsque l'on a tenté non seulement le possible mais encore l'impossible. Avant que nous affrontions la lutte contre une passion, les difficultés se dressent nombreuses et redoutables, comme elles se hérissent devant un écrivain qui aborde un chapitre. Mais le proverbe « Aide-toi, le ciel t'aidera » est vrai, car dès qu'on agit, on se sent puissamment aidé. Nous avons montré dans notre livre sur le travail intellectuel comment des hommes débiles ont pu, par une administration intelligente de leur énergie, produire de grandes œuvres : il en va de même dans notre travail d'affranchissement. L'essentiel est de commencer. Dès que le combat spirituel s'engage, tout en nous et autour de nous nous vient en aide, pourvu que nous n'attaquions pas d'une volonté vacillante et que nous entrions dans l'obstacle avec décision. Les résistances semblent fondre devant celui qui veut. De Maistre a eu raison de dire que le vainqueur est celui qui croit être victorieux ! Autant, avant d'aborder les positions ennemies, nous nous défierons de l'imagination, autant, l'attaque décidée, nous l'appellerons à l'aide pour la puissance, qui est incluse en elle de former des associations. La volonté est une puissance sentimentale, aussi dirigeons assez habilement notre faculté constructive pour que les idées ■ 1 i

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

74 LA TROISIÈME CONDITION DU BOÏHEUR dominantes de notre conduite épousent les passions qui plongent dans les nappes les plus profondes de rénergie« UTILISONS LES PASSIONS Utilisons toutes les passions, les bonnes et les tnaus Taises. Utilisons Torgueil profond que Ton éprouve d'être irréprochable dans une société où les forbans sont puis[^]sants. Utilisons rorgueildenepasavoiruneâmed'esclave. Acceptons Tamour cotnme le marin le vent qui enfle ses voiles, quitte à les carguer quand la tempête menace. Acceptons le désir de l'argent comme fondement de notre indépendance et méprisons-le B'il tend à nous asservir. Acceptons le désir si vif de Téloge et de Ysp[^] probation de l'opinion, opinion que nous dédaignerons si elle fait obstacle à notre ascension spirituelle. Car tons les sentiments contiennent une force explo[^]sive : à nous de manier ce fulmicoton dangereux et de le faire servir à nos fins, comme l'agriculteur qui emploie la dynamite pour faire sauter un rocher qui l'empêche de labourer* Il faut savoir dompter et faire travailler pour nous les forces que nous ne pouvons détruire. Estce que socialement il n'est pas d'une administration habile que d' enrôler Yidocq dans la police et de transformer les têtes brûlées des bataillons disciplinaires en troupes d'assaut? Ampère n'a-t-il pas attelé les forces furieuses du tonnerre à nos tramways? De même, les énergies indisciplinées des passions sauvages, attelonsles au char de la raison. Quand nous voudrions mettre à profit les forces de l'association des états de coascience, irrésistibles avec . le temps, si nous sommes habiles et patients, nous trouverons en nous des alliés parmi nos sentiments antagonistes parce que l'imagination constructive peut

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

UTILISONS LBS PASSIONS 75 fondre

dans le un[^] ubstance des idées qui les transforment. On sait qu'en mélangeant avec du fer en fusion un pour cent de carbone[^] on transforme celui-ci en acier* Une même, en alliant avec une passion des idées supérieures[^] on la transforme. Incorporez à la colère l'idée de justice, et cette énergie dangereuse se mue en saine indignation contre le désordre et le mal. Par le mariage, incorporez à la sensualité si facilement immorale[^] les idées de responsabilité et d'honneur et cette énergie redoutable et dévastatrice devient la plus puissante créatrice de dévouement et d'initiative. Un chef habile) en introduisant dans la vanité l'idée de rhonneur et celle de la solidarité de toutes les parties du front transforme cette passion, médiocre en un sentiment si fort) que les hommes subiront sans faiblir un bombardement intense et la vue des camarades blessés ou mourants. Par la chimie intelligente de la combinaison de nos états de conscience[^] voilà les transformations qu'autour de nous nous voyons opérer dans les passions les plus brutales et les plus insubordonnées[^] et vous voudriez nous persuader que le caractère est immuable! C'est absurde Ce serait proclamer la faillite des sages et des saints. Ce serait déclarer que le Christ est venu en vain[^] qu'un chrétien romain n'était pas de cent coudées supérieur, à ses contemporains qui se complaisaient aux atroces combats de gladiateurs, et qu'un chef français n'est pas supérieur moralement à un César qui faisait couper les poignets à dix mille Gaulois[^] Quand) de bonne foi» on étudie les réalités[^] notre pouvoir sur les énergies désordonnées de l'âme apparaît considérable : mais il implique que nous utilisons intelligemment nos ressources. Si autour de nous, nous ne voyons pas un nombre plus grand de réussites dans la vie morale[^] c'est que notre éducation est absurde : elle fait passer au premier plan une instruction

76 LA TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR

encyclopédique sans grande valeur, mais qui prend toi>te^ les forces de Tenfant au détriment de sa vie morale. La plupart des enfants étant moralement abandonnés, leurs penchants égoïstes se développent en Tabsence d'antagonistes internes et à Tâge d'homme, gourmandise, paresse, vanité, susceptibilité se sont organisées et sont devenues comme des chefs de clan, indépendants et despotiques. C'est cette unité conquise manu militari par une passion hypertrophiée au détriment des autres que Schopenhauer confond avec le caractère. Ubi desertum faciunt^ pacem appellant. Le développement d'une passion a quelque chose de pathologique puisqu'il se fait sans l'intervention de l'intelligence ni de la volonté. Si elles semblent intervenir, puisque la passion se montre habile, il ne peut s'agir que d'une intelligence et d'une volonté traîtresses, qui ont accepté de travailler pour l'ennemi : dans ce cas, l'intelligence n'est plus l'intelligence, puisqu'elle renonce à la libre critique; elle déchoit : sa vraie nature est ruse, au service des penchants. La volonté ne mérite plus son beau nom : c'est une félonne inféodée à un soviet de passions en révolte contre la raison. L'unité ainsi réalisée dans l'âme n'a rien du caractère : c'est une unification pathologique. Personne n'est plus unifié qu'un malade atteint du délire des grandeurs devenu aveugle pour ce qui contredit sa manié : il a une puissance prodigieuse pour falsifier les faits et leurs rapports. L'ambition, l'avarice, l'érotisme, créent aussi, chez leurs victimes, une unification morbide qui est la négation du caractère et Schopenhauer a raison de déclarer^ que cette unification, qu'il appelle faussement caractère, est immuable, puisque si solide est chez la plupart des hommes la dictature de la passion organisée durant vingt ou trente ans, que l'idée même d'une révolte ne leur vient pas : n'est-il pas de règle que l'esclavage abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer ! Dans les

UTILISONS LES PASSIONS 77 intervalles de lucidité, les tentatives d'insurrection sont écrasées par le poids de toutes les forces de l'âme disciplinées par la passion ! Que cet état de choses lamentable soit général, qu'est-ce que cela prouve, sinon que l'éducation de la volonté est non pas négligée, mais ignorée des pédagogues contemporains. Le jour où ces pédagogues bornés feront place à de véritables éducateurs, nous obtiendrons des résultats aussi beaux que ceux qu'obtenaient les Spartiates et que ceux qu'obtiennent les noviciats religieux dont les directeurs de conscience n'ont jamais cru à l'immutabilité du caractère. Ils ont vu trop de cas de conversion; ils savent qu'une âme embrasée par la foi subit une métamorphose telle que les objets jusqu'alors considérés comme des buts de la vie.: richesses, pouvoir, succès mondains, perdent leur attrait, comme le cerceau et les billes de l'enfant pour l'adulte . Jusqu'ici nous n'avons examiné la question du pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, que sous son aspect le plus difficile. En effet nous n'avons étudié que dans le domaine des sentiments inférieurs les résultats que peut obtenir l'utilisation intelligente de l'association et de la chimie des états de conscience. Mais de même que les terrains primitifs ne sont qu'un des éléments de la croûte terrestre, de même le fonds égoïste de notre nature, qui semble primitif, ne constitue qu'un des éléments de notre caractère. Nous disons que ce fonds égoïste [semble primitif : peut-être ne l'est-il pas. Un savant anglais, M. R. Kirkpatrick, doué d'un rare talent d'observation a démontré au grand émoi des géologues traditionnalistes, l'origine organique des roches ignées*. Il ne serait pas difficile 1. The Numtnutospkêre. Ah account of the orgatiic origin of so-called Igneous Hocks. By H, Kirkpatrick, Lambey aijd G«, London 1913 «

7â U TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR, de démontrer aux psychologues imbus de la doctrine du struggle for life, que dans le fonds le plus primitif de la conscience humaine, les sentiments d'entr'aide ont coexisté avec les penchants égoïstes. Les botanistes n- ont-ils pas découvert que la vie sur le globe n'avait pu prendre naissance que par l'association d'une mousse et d'un lichen de sorte qu'à l'origine de la vie se trouve non la lutte, mais l'entr'aide. Il en est aii^sidès l'origine de la vie soeiale : eUe r^a été possible que par l'en-tr^aide : de sorte que nous n'avons même pas le droit de considérer les passions égoïstes comme plus primitives que les sentiments généreux. Le premier enfant n'eût jamais pu vivre si le visage souriant de l'amour maternel ne se fût penché sur ses premières années. La philosophie, la littérature, en un mot la pensée moderne a été empoisonnée parles théories outranci ères dest disciples peu intelligents de Darwin: ils n'ont vu dans l'histoire du monde que le struggle — la loi gladiatoriale du triomphe du plus fort, qui est contredite par le fait indéniable que tous les animaux insociables disparaissent ou ont disparu. Cette cruelle hypothèse, fausse, a perverti la pensée moderne et elle pèse d'un poids effrayant sur notre éducation, car en insistant uniquement sur les penchants égoïstes, développés par la lutte, elle a détourné l'attention des trésors de tendances et de sentiments désintéressés que nous portons en nous et que notre civilisation matérielle et notre éducation utilitaire ont systématiquement négligés. De même que Kirkpatrick a trouvé dans les terrains ignés une vie organique abondante, de même, nos appétits les plus primitifs sont pénétrés déjà d'intelligence. Sauf chez les dégénérés qu'une interruption du développement a arrêté^ à l'état bestial, l'amour cbe? h» plyts simples, est déjà coloré de sentiments délicats. Peut^éiFe chez le paon lui-même, la vanité contient-elle quel

The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate

LA ÎLE GIRON SALUBRE DB L*AMfi 79 ques éléments du sentiment du beau? Les psychologues ne démontrent-ils pas qu'il n'est pas une sensation quelque élémentaire qu'elle soit où ne se mêlent des éléments intellectuels? Ne nous faisons donc pas plus grossiers que nous sommes, même dans nos appétits égoïstes. Fussions-nous réduits aux appétits et aux penchants égoïstes, nous pourrions — quoique avec plus de difficulté — amender notre caractère. LA RÉGION SALUBRE Bf l'aME Mais, il est une vaste région de l'âme où nulle transformation n'est nécessaire : la culture suffit. Il ne s'agit pas de métamorphoser, mais d'améliorer et de développer. Tels sont les sentiments familiaux, l'amour filial, fraternel, conjugal, paternel; tels sont les sentiments d'amitié, de tendresse, de justice, de charité. Énumérons encore les sentiments religieux, esthétiques, l'amour du vrai, de l'ordre. Si vous mettez dans un des plateaux de la balance ces sentiments supérieurs et dans l'autre l'envie, la gourmandise, la colère, la paresse, la luxure, l'orgueil, l'avarice, à l'état brut, c'est-à-dire sans que ces mauvais penchants aient subi la savante transformation que nous avons étudiée, croyez-vous que nécessairement le plateau du mal l'emporte sur celui du bien ? Si vous le croyez, examinez un par un les poids maudits, voyez ce que vous pouvez faire pour les désagréger et pour les alléger, et dites si, en conscience, après ce travail patient, le plateau du mal continuera à pencher? Nqu* 0^ 1§ p@ni«iOB§ paç. Mais il faut, naturellement, entreprendre l'éducation de soi-même et décider de maintenir dans la conscience quelques « je veux » et quelques « je ne veux pas ». t

80 U tROISIÈME CONDITION DtJ ËONHEUtt Dès que nous nous mettons résolument à l'œuvre nous déclenchons le mécanisme de Tattraction des idées et des sentiments semblables : nous faisons jouer un déterminisme collaborateur; nous sonnons le rappel des puissances intérieures amies. Des profondeurs de la mémoire sort aussitôt ce qui peut servir des énergies qu'elle contient : « Ainsi arrivaient, à Tappel d'un chant, selon la fable antique, et s'arrangeaient, comme d'euxmêmes, en murailles et en tours de dociles matériaux ». Un Romain se vantait de n'avoir qu'à frapper du pied le sol pour en faire jaillir des légions. De même, quand nous sommes résolus de commencer la lutte, des profondeurs de l'intelligence et de la sensibilité se lèvent les idées, les sentiments, les habitudes dont nous avons su nous faire des amis et qui nous apportent leur secours. C'est une véritable mobilisation. Ce ne sont pas seulement les énergies intérieures qui nous soutiennent, car les secours affluent aussi du dehors. Les esprits parents du nôtre, avec lesquels nous avons lié de longues intimités, sont là qui nous soutiennent : l'admirable Socrate des Lois, Epictète, MarcAurèle^ les Evangiles, le Moine inconnu qui a écrit Y Imitation de Jésus, saint François de Sales, Montaigne, Descartes, Malebranche, Pascal, Corneille, et tous les autres, nous font part de leur courage, de leur enthousiasme et ils nous aident à vaincre. « Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie. J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie^ ». « J'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi »), ftous enseigne Pascal 2. « Presque toutes les choses sont telles qu'on les peut regarder de quelque côté qui les fait paraître bonnes... il faut les savoir regarder du biais qui les tait paraître à notre avantage »« 1. Corneille, Horace III, I. 2. Pensées VI, 47. Ed. Havet*

i: LA RÉCTION SALUBRE DE l'ÂME 81 La malveillance elle-même nous est utile : « Bien que ceux qui me reprennent, dit cet admirable Nicolas Poussin, ne me peuvent enseigner à mieux faire, ils seront cause néanmoins que j'en trouverai les moyens moi-même ». Ainsi aidés du dedans et d'en dehors, notre victoire est certaine. Et quand nous avons remporté la victoire, le succès donne du ton à l'âme et redouble le courage. Souvenons-nous de l'enthousiasme provoqué par l'armistice du 11 novembre 1918. Il en est de même des victoires sur soi. La grande habileté du diable est, comme on l'a dit, de persuader aux convertis que la tâche qu'on leur impose est surhumaine. De même, nos philosophes pessimistes s'ils cèdent sur l'immutabilité du caractère, c'est-à-dire sur l'impossibilité de l'éducation de soi-même, renchérisent sur les difficultés de la tâche. ' Il y a, en effet, au premier abord une disproportion décourageante entre la faiblesse de nos moyens et la grandeur du but à atteindre. Mais c'est une illusion qu'il faut dissiper. Cette disproportion, elle est partout. Qu'est-ce qu'une lettre, qu'est-ce qu'un mot, qu'est-ce qu'une phrase par rapport au livre terminé ? Cependant c'est de lettres tracées les unes après les autres, c'est de mots et de phrases que sont faites des œuvres immenses comme le dictionnaire Littré. Qu'est-ce qu'un pas, comparé à la hauteur du MontBlanc ? Cependant c'est de pas successifs qu'est faite l'ascension. De même, la minute présente semble d'efficacité imperceptible. L'idée présente, ce n'est rien. Le sentiment présent, ce n'est rien. Un acte présent, ce n'est rien. Cependant le sage a le respect et la crainte de ces riens, parce qu'il sait qu'en accumulant ces impondérables on crée de puissantes organisations d'idées et de sentiments. En tissant ensemble des milliers de fils Patot. — Bonheur. 6

82 LA TROISIÈME CONDITION DU BO^{^^}EUR

ittipercepliblès, on forme lin câble capable de soulever des poids énormes. Avec des riens d'actes, on forme de* habitudes et des faisceaux d'habitudes constituent un Caractère. * Ce qui fait le succès du sage, c'est que sa vue pénétrante lui fait apercevoir que Tavenir est entier contenu dans le modeste présent. Il sait que Notre-Dame n'est faite que de pierres et de mortier et qu'Un grand cârac[^] lère n'est fait que des éléments dOnUés à ItIUô. Ces éléments, seuls les sots les dédaignent cummë trop humbles. Tandis que le vulgaire croit aUx raifacles [^] lé sage sait que la liberté morale, c'est-à-dire la fdrce d'âmé supérieure aux passions, aux événements[^] au malheur, n'est pas donnée avec la layette au nouveau-né,- ni même avec sa première robe longue à la jeune fille, ni avec Son baccalauréat au jeune homme. La liberté n'est pas plus un don gratuit dans l'âme que dans l'élat social : il faut là conquérir de haute lutte. Ce qui est donné au sage, au héros, au Saint, ce sont les minutes, ces atomes du temps et les idées fragiles et les sentiments ondoyants et divers, bons oU mauvais. Mais c'est aussi l'humble et fragile pouvoir d'accordër dU de refuser Tatlution. De même qu'avec le flocon de neige la nature crée les immenses glaciers des Alpes d'oû sortent lés grands fleuves, de même avec ces éléments minuscules, le sage accumule dans l'âme les réserves de bonnes habitudes où s'alimente notre liberté morale. Les éparpillés, donc les ratés de la vie morale, se distinguent du sage en ce qu'ils se confient au hasard. Ils croient au miracle et que l'avenir dé l'âme est Une création e nihilo qu'il n'est nul besoin de préparer. Le jour du danger, on se débrouille ! Ce sont les véritables sceptiques car leui* conduite implique la croyance àTabsurdité de Tunivers. Au cott

LA ÂÉ6I0N SALUBRE DË L'àMÈ 83 traite le sage triomphe parce qu'il â càûMn6e dans rordte Universel et dans lia raison; Une croît gas àti hasard : sOii esprit s'apparente à celui deà Savants et de^ invetiteurs dbht la fotee consiste dans le discernémeût deâ coexistences et des séquences néôessaiï'h^s. Là lutoîêtô de leur puissante attention fait S^éVâiïôUir leà apparences au inilleu descjuellefe se meuvent les l8st)rits faibles. Ils percent jusqu'aux grandes lois élétiiè'titaires qui âôtii simples et jusqtl^aux éléments coilstitdtifs dé tDute construction intellectuelle oU sentimentale, c*està-dire jusqu'aux idées et aux penchants gi^oUpëâ psii^le choix de l'attention d'après lès lois primordiales de rassociâtion. tl pose clairement le problème de là déstibéë : les causes de nos échecs, de nos souffrances, de nOs malheurs sont en nous| c'est la paresse qui laissé pâsséi' les pôs-^ sibilltés d'agir; c'est la hâte sans réflexion qui l)rend les feux-foliets de la vanité et de Tambition pour les étoiles fixes d'après lesquelles on dirige sa course hors des récifs. Les orateurs de réunions populaires, pour flatter la foule, ne lui disent jamais : le salut est eti toi. Au contraire, ils affirment que lès maux dont elle soufl're soiit dûs à la malice de quelqu'un, ou du gouvernement, ou des curés, ou de la bourgeoisie, ou des juifs... Ils se gardent de lui dire la vérité. L'ignorance> l'incapacité de s'organi^ser^ l'égoïsme, les vices ne sont en rien causés de misère ! Les gens veulent qu'on les skuve sans touchet à leur sottise : ils attendent le miracle qui fera poUssét les récoltes sans la fatlgtie des semailles ! Le sage sait que pour récolter il faut semer et sarcler. Q se met donc à l'œuvre, faisant chaque jour sa besogne^ bien petite, bien modeste, bien disproportionnée au résultat — mais il a une confiance religieuse que quand il fait bien, Tunivers entier collabore avec lui. Il a une foi profonde dans l'iUépUisable générosité des lois esseUtielles.

84 LA TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR t ' Les échecs eux-mêmes occasionnés par les caprices de la sensibilité, par les tentations du dehors, ne le démontent pas. Le capitaine sait que la direction de son navire n'est jamais rectiligne. Elle est faite de lignes brisées, car si le navire obéit au gouvernail, il obéit aussi aux courants et aux coups de vent. Qu'importe ! Christophe Colomb peut être rudement secoué par les vagues, il peut embarquer des lames qui ravagent le pont, il peut être obligé de fuir devant la tempête — mais il ne perd pas de vue la route qu'il a décidé de suivre. Au milieu du désordre des éléments et même de la révolte de l'équipage, il oriente imperturbablement la proue vers la terre promise et il finit par y aborder, vainqueur. Rien ne résiste à une volonté qui veut et à une intelligence qui sait. Le secret de la victoire, c'est d'aller de l'avant quand on connaît le terrain. Et d'abord il faut commencer. « Incipit Dimidium facti est coepisse; super sit JDimidium : rursum hoc incipey et efficies^ ». Jamais vérité plus profonde et plus consolante n'a été dite que par le vieux poète gaulois. Ainsi, mettons-nous résolument à l'œuvre. Chaque jour, à chaque miaute* se présenteront les occasions de petits combats spirituels. Nos ennemis sont rangés devant nous : c'est le combat contre- la paresse, l'envie, la gourmandise, la colère* la luxure, l'orgueil, l'avidité. Il n'est guère de jour, d'heure même où nous n'ayons l'occasion d'une escarmouche et d'une victoire. Par exemple, que d'occasions pour s'exercer à contenir cette horrible irascibilité, courte démence, qui ne nous fait faire que des sottises !

1. AusoNE. Commence ton œuvre. Commencer c'est en avoir fait la moitié. Reste Tautre moitié : commence encore et Tœuvre est faite.

LA RÉGION SALUBRE DE l'aMÈ 85 Au moment de partir pour prendre le train, c'est un lacet de soulier noué serré, c'est un bouton qui casse, une clé qu'on ne trouve pas! A la gare le train a deux heures de retard : sois calme et n'imité pas les agités et les trépidants, mais amuse-toi de la comédie qu'ils donnent. S'il pleut, tire de ta valise un livre ami... A l'arrivée, ta malle a été égarée. Te fâcher n'y changera rien. Fais ce que tu dois faire, et ne permets pas à la cohue bestiale et épileptique de tes revenants d'intervenir dans tes affaires. Si, sur la route, ta chambre à air éclate, ne t'irrite pas : cela ne la réparera pas. Descends de ton auto avec calme et travaille! Jeune fille, si ta pelote de laine s'est emmêlée, ta douceur vaudra mieux pour la débrouiller que des gestes exaspérés. Remarque d'ailleurs que les choses semblent mettre une ingéniosité diabolique à accumuler les brimades pour affoler celui qui a perdu le calme. A toi de profiter des contrariétés pour avancer ta conquête de toi-même. Tâche d'arriver au degré de maîtrise de toi des cyclistes japonais, qui s'étant rudement heurtés, se relèvent endoloris, mais se saluent eïx souriant. Pas un jour les occasions ne te manqueront d'être supérieur à la douleur, à la malveillance d'autrui, aux contrariétés . C'est par ces incessants exercices du temps de paix que le sage, prévoyant l'offensive brusquée du malheur, construit pierre par pierre le donjon inexpugnable de l'âme. Viennent alors les catastrophes : Si fractus illabatur orbis Impavidum ferient ruinae. C'est ainsi que les héros cornéliens, ayant pris l'habitude du courage quotidien et d'une haute tenue de l'âme se trouvent égaux aux situations tragiques.

The text on this page is estimated to be only 19.18% accurate

86 iA TïiQISIÊIUK CONDITiprf Dp boishédr Lç pQÎnl ç^piUl,
c'çst dç comna^ftcer! Où t^:ouvay le stirQpîant, (t^mandeiit }e^
^dver^ai^e^ du détermipisme §auvpur qup npui^ avops exposé?
Évidepam^nt ceux-là manqueropt de stipulant qui conçpivçnt le fconl^eur
comme un produis des c|reoi^stance^ extérjevires et prinojpflejnftnt (iq
Ffirgentt Larjdicule cjéconveupe de^ geas entourés dp poqfprt et de luî^e,
Tenniii prqfopd, irrémédiable qui eippjjonue les existences ^ dorées » p'a
4fissillé les yeulj qye 4'upe iflinofité. il ^ fa^Mp \p révpjl de |914 pqpr
CQpv2^incfe norp^re (le c|orlptés qu'il étftit pofisble de ipeppr upe vie
plus savpufeus^, pli^s i^aine, plus profonde dans la wis^re de? tr^nhéep
qpè d^H» le îuxQ pt Topulence. Pspérons qu'ils spqrpqt tçnir leur yolopté ^
}^ hftHtP^r de)?t dépûuyerte qu'ils ont faite, qqe les çifcopst^pces
extériepres ne sont pas Vessentiel pour le fianheur^ que Vessenitel c'est la
qualité de Vâme, Il serait ppérj} de squtenir, avec quelques apcieps, que Ip
3^ge peut ?p trqpver fiçureux d^ns le taureau dç Ph^l^iris ; lesi esprits
stQïques, fr^ippés par le mftll^eur, p^f quelque dqujl crue}, p^r
rirqpqplarîté iqimér|tée, par quelque déni de juslice, par un abus de
pouvoif , par ^ ruine impfévyp, par une ïqptîlation, et qui opt trouvé dftps }
ça rpgipqs sprejpe^ de Tâme as^ez d'éqergie pour recevoir le choc sans
toucher des épaules à terre, sont teptés 4' ériger en yègle que les
circqqsl^npes extérieures n'ppt ai^çu^e importance comp?iréc5 j| la force
acquise 4u cour^gp iptérieur, Il est dangereux de généraliser et d'ériger en
maximes les règles qui ne convienqeqt qp'aux piqraeqls sqblimes de la vie.
11 est indiscutable que les Polyeucies ne balancent pas à affronter la mort
pour leurs convictions. Les martyrs de toutes les causes ont préféré le
supplice au rppipippnt de leurs conyictJQqs, et malgré que rpxpqaple dp
Pip^rp repjaqt Jésu^ soit de n^turp à fjjre croire que rhéfoïsræ p^t rare, U
est cependant yx^ que

CONSEQUENCES DE LA VERTU ÉMINENTE DE L'ESPRIT 8?

Sous nos yeux des millions de Français ont affronté les pires supplices, la faim, le froid, la pluie, la boisson des tranchées, les mutilations, la mort pour un bien immatériel, pour l'indépendance de la Patrie. C'est que chacun sent que les biens spirituels, sont supérieurs aux biens matériels, qu'ils sont d'une autre essence et qu'aucune mesure n'est possible entre eux. C'est pourquoi tout un peuple a donné l'exemple du renoncement ascétique à tout ce qui est du corps pour sauver ce qui est de l'esprit,

CONSEQUENCES DE LA VERTU ÉMINENTE DE L'ESPRIT De cette grande vérité de la suprématie spirituelle des valeurs quelle conclusion tirerons-nous? Qu'il est de notre devoir d'accomplir dans la vie morale une révolution et de réviser les rapports des choses afin de les réorganiser suivant la réalité. Copernic a opéré une révolution prodigieuse en rétablissant les rapports exacts dans le monde des astres et en démontrant que la terre n'est pas immobile au centre du monde, qu'elle n'est qu'un satellite du soleil. Quel est le Copernic qui, dans l'éducation, fera la même révolution? Quand l'ensemble des hommes cessera-t-il de subordonner l'esprit aux choses? C'est autour de l'esprit que tout le reste doit graviter; c'est à l'esprit que tout doit être coordonné et subordonné. Les choses extérieures n'ont de valeur que par rapport à l'esprit. Qu'est-ce qu'un beau coucher de soleil sur la mer ou sur les Alpes pour un aveugle? Qu'est une tragédie de Sophocle ou de Corneille pour un imbécile? La Symphonie héroïque pour un inculte? Depuis longtemps Spinoza a découvert que nous ne désirons pas une chose parce qu'elle est désirable, mais qu'elle est désirable parce que nous la désirons. Nous ne possédons

88 LA TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR' que ce que nous aimons. Un dyspeptique reste indifférent à un verre de bon vin ; un atrophié musculaire ne peut comprendre les joies d'une escalade dans les Alpes, et la fortune d'un milliardaire est incapable de révéler à un esprit médiocre les joies de la poursuite désintéressée de la vérité. Même dans Tordre pratique, les grandes découvertes mettent du temps pour dissiper les préjugés. La découverte de la circulation du sang a mis près de deux cents ans avant de produire ses effets en médecine * . Combien de temps mettra pour produire les siens la découverte . capitale de Descartes, de Berkeley, etc., que le monde extérieur est relatif à notre entendement? Les choses ne sont ce qu'elles sont que parce que nos organes des sens sont ce qu'ils sont. Eux différents, notre monde des sons, des couleurs, des odeurs, etc., serait tout autre. Ainsi le monde est ce qu'il est parce que notre esprit est ce qu'il est. A plus forte raison, les plaisirs que nous poursuivons n'ont-ils de valeur que par la richesse des sensations, des sentiments, des pensées qu'ils peuvent évoquer, que par l'esprit et par l'âme que nous y mettons. Aussi simplement qu'une fillette devenue femme renonce à ses poupées, un saint François d'Assise, un Cakya-Mouni renoncent à la fortune, à une vie extérieure brillante, lorsque la découverte que la vie spirituelle est infiniment supérieure, réduit à rien à leurs yeux la valeur de ces biens qui font l'envie et souvent la perte de milliers de gens. C'est que les valeurs spirituelles ont un éclat prodigieux, même et surtout en l'absence des choses extérieures. Soûrate, dans sa prison, le Christ au Mont dès Oliviers, un pauvre esclave comme Epictète, 1. Haryeyj Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguis, 1628. Découverte de rauscultatiou par Laënnec, 1819.

RÈGLE UNIVERSELLE DE CONDUITE 89 Epicure et Spinoza
vivant avec quelques sous par jour, dépassent en grandeur les plus puissants
empereurs environnés de l'éclat du pouvoir. Quand les cerveaux aujourd'hui
embrumés > par les préjugés- matérialistes auront cessé de juger sur les
apparences, nos arrièrespetits enfants réviseront avec pitié nos jugements de
valeur sur les hommes. Ils classeront les gens dans l'estime publique d'après
la force en eux de l'intelligence et de la grandeur morale : plongeront
définitivement dans l'oubli les gens de parade, inférieurs à leur tâche et à la
tâche nationale qu'ils ont audacieusement assumée et dont le tapage emplit
les journaux et même les livres des historiens. On eut fait rire les courtisans
du roi Charles VII si on leur eut dit que leur maître ne vivrait dans le
souvenir des Français que parce qu'il eut ri . grand honneur d'être secouru
par la fille de pauvres paysans de Lorraine! Qui, en France, sait le nom du
roi au couronnement duquel Shakespeare figura à une place plus que
modeste? La gloire de Louis XIV lui-même ne dépasse pas celle des
Corneille, des Molière, des Descartes, des Pascal. RÈGLE UNIVERSELLE
DE CONDUITE Les grandeurs d'ordre spirituel sont tellement supérieures
aux grandeurs d'ordre matériel que celles-ci ne se classent que d'après leur
participation à celles-là. Cette évidence fournit une méthode précise
d'évaluation des valeurs et une règle de conduite dans toutes les
circonstances de la vie. L'amour, la plus puissante des passions^ est digne
d'éloges quand il avive l'intelligence, et- que par les responsabilités qu'il
impose, il développe l'énergie, rend légères les tâches ardues et double la
surface de l'âme par l'expérience des sentiments de paternité et par les

The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate

9. LA TROISIÈME CONPITION DU BQNHEUR deToirs
étendus que suscitent les enfants. Il est funeste qu'il se ipqe ^n
égojfspfte à deux et qu'il parte alteinle à rintégrité de rinJelligeuce et dp
Ténergie. L'argent est excellent en tant que sa pqurauite ti^nt del^Qut upe
partie de rhiwanité. Il provoque du travail, de? e(Torts 4'intelligpnce. Il
donne (les facilités pour réductatjpn des enfants : mais il est dangereux
quand il devient qp J)ut au lieu de dpn^eurer un moyen pour une vie plusi
haute, plus noble, plus complète. L'avarice et Tavjdité rendent stupide.
L'argent gagné par)^s parents, détruit chez l'enfant l'expérieppe de la
pauvreté qui seule peut le placer dans des conditions upru^ales vis-à^ via du
prochain. En outre, seule la pauvreté donne à l'énergie ^a trempe. Il y a une
maladie de la YOlonté qui se développe lorsque la vie est trop aidée, de
même qu'qn ne devient jamais up bon nageur quand on a fait pçs 4él)Uts
aidé de ceintures de liègç. Ce qui diqiinue l'intelligence pt Ténergie
spirituelle est dono mauvais. Le souci excessif des garanties de la vie
empêche t)ien des neurasthéniques de vivre. « Pour assurer
problématiquement dans l'avenir iucertain notre vie incertaine, nous
anéantissons notre vie certaine dans le présent certain ». Les désœuvrés,
faute , d'énergie, galvaudent leurs heures en menus tracas, en visites
inutiles, en lectures sottes, en plaiMrs médiocre^! Que de femmes s'usent en
menues contrariétés I ^{ nPU^ cqntinuons l'application de noire critérium,
nous verrpps que l'ascétisme, difficile à juger devient cho^p excellente tant
qu'il est un ei^erpice de l'énergie rendue maîtresse de la paresse, de la
gourmandise pt des passions» Il devient funeste dès qu'il porte atteinte à la
santé, qu'il diminue la richesse de la vie intellectuelle et morale. La
préférence donnée au^ choses désagréables comme si elles valaient par
elles-mêmes, c'est démpucÇî non ascétisme, tant il est vrai que la yertu

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

pÈGLE UNIVERSÇLIE pE CONDUITE 91 consiste à ne jamais porter €^tainte aux forcer (le Tesprit. "La ma|2^ç|ip elle-même pe^t être ut|Ie. Elle nous sputrait à la tyrannie dps eboses et des geps : elle nous (Ipnæ le loisir' de réflécl^ir, de déco^vrir les Yérjt^lileî^ rapports des choses, de rectifier bien des erreurs. Si l^ maladie çst gr^ve, si elle nqus coîifrontp avep la mort, c'est une expérience qui peut renoiyyeler la vie en l^ sirnpliUai^t, par elle nous révèle qtje les biens essentiels et les besoins véritables sqpt liniités. J^e inalheur lui-puêpie peut être fécond. C'est ?^près Toyage que Ton aperçpil. le Mont-Blanc de très loii^ . De mêiRe, quand iipe injustice upus frappe, quelle leçpn ^ TpA ^6iit réfléchi^ ! Con^ipe on distingue alprs les choses iiflportaples (Je celles que l'habitude et le. préjugé nous fajsajşnt surévaluer! Aquejle cqmpréhensipn plus haute risoleoiept nous condqij,! Comme Platon a raison de dire qu'il v^ut fflieux subir l'injustice que de la qomniettre ! De même, ppur juger de la valeur (le nos hal)itndes, quel critérium p'avong-nons pas? Sont utiles celles qui travaillent à 'a primauté de l'esprit : les l^abiludes d^prçlre, de réflexion, les habitudes de courage. Sont répréhensibles les habitudes tupH^s, qui diminuent répeygie, depuis les habitudes (l'effort lent, mou, jusqu'à rhabitude de s'alcooliser, sans compter des habitudes pires encore 1 Si la spiritualité a une valeur incpn^parable c'est parce qu'elle est la perfection de potre nature- Ppuy la réaliser, Tintelligence a du pénétrer là sensibilité et en quelque sorte la sublimer de façon que la volppte s'élève d'un nipuvement naturel (rhabilité est une seconde nature) vers la vérité, vers la beauté, vers le ^ien, Il sufpt, pQur que \qĩ\ intelligence s'éj^ve^ que tu discernes clairement quelques réalités. D'ahprd, qu'eu faisant l^ part de la f^t^li^é, des mutilationSf des maladies chromqu^s qui détruisent l'énergie,

dâ LA TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR de la misère qui empêche toute éducation, le malheur humain e^t la conséquence du vice, de Tincohérence, de l'imprévoyance, de l'irréflexion, de la sottise acquise. Cette vue de la vérité est le stimulant nécessaire de la volonté du mieux. Ensuite tu dois savoir que, grâce à l'appui du déter, minisme, tu peux conquérir la liberté. Enfin, tu dois sortir des brumes des préjugés et^our y parvenir il faut que tu te situes dans l'Univers. Sache, en gros, l'histoire de la planète que tu habites, et connais l'antiquité de la chaîne des générations dont tu es un anneau. Te situer dans le temps et dans l'espace, afin de te libérer de l'orgueil qui est la plus grande cause d'abêtissement et de violence. Le sentiment de ta place dans l'univers te mettra à même de constater avec lucidité combien l'égoïsme pur ressemble à un crétinisme moral, et il t'enseignera que la vraie destinée de l'homme n'est pas une vie rampante et basse, parce qu'elle donne infailliblement la nausée, mais une vie suspendue aux valeurs spirituelles les plus hautes, à Dieu, si tu as la foi, et si tu ne l'as pas, à la Puissance inconnue manifestée par l'ordre dans l'Univers et par la raison dans notre pensée. Tu te rendras compte que, quelque'aiènt été les erreurs, les défaillances de la France dans le passé, tous ses génies de premier ordre, tous ses héros, tous ses saints sont pénétrés d'une croyance profonde à l'ordre et à la raison dans l'Univers, et qu'il faut travailler à aider cet ordre, cette raison à se réaliser. Les sceptiques euxmêmes croient du moins que si l'Univers est sourd et aveugle, nous devons en prendre notre parti, et nous dire qu'il n'y aura dans la société, d'ordre, de raison, de justice réalisée que ce que nous eh réaliserons par notre travail et par l'éducation. Cette unanimité de nos penseurs t'ejnseigne que si tu as quelque peine à suspendre ta vie individuelle à la

RÈGLE UNIVERSELLE DE CONDUITE 93 • puissance la plus universelle, trop abstraite, du moins tu peux la suspendre à cette réalité proche, infiniment aimable, qu'on appelle la France. Par là ta vie sera transfigurée et elle participera à quelque grande réalité qui te dépasse, qui est, sinon éternelle, du moins une incarnation de ce qui est éternel, et qui, cependant est proche de tes yeux et de ton cœur. A travailler pour cette vivante réalité, tu découvriras quelle joie intense et quelle force prendra ta vie chétive et passagère quand tu t'inspireras chaque jour de la sagesse et de l'intelligence de tes frères morts qui, eux aussi, ont travaillé à la même tâche que toi. Rabelais, Montaigne, Corneille, Molière, Pascal, Descartes, Malebranche^ Voltaire et tant d'autres seront pour toi des amis plus proches de ton cœur et plus réellement vivants que beaucoup d'hommes habitant la même planète. Tu peux ainsi l'entourer d'un cercle d'intimes, composé de grands Français, à faire pâlir de jalousie un roi qui lui, à cour sûr n'a jamais eu un ami. Mais la spiritualité n'est pas seulement intelligence, elle est sensibilité. Aussi est-il raisonnable de soigner l'âme, d'en réaliser les tendances^ de les ordonner en appliquant intelligemment le pouvoir de création que nous venons d'étudier. A nous de conquérir non la paix de l'âme, qu'on peut obtenir comme les bouddhistes par une espèce de mort anticipée mais la sérénité qui naît de l'équilibre conquis, qui est une victoire, une joie habituelle, fixée. Il faut, pour s'y hausser, suivre la tradition des plus beaux caractères français : celle d'une virile liberté intérieure, faite de calme et de courage. . C'est ce que Corneille appelle la force d'âme : elle nous permet de demeurer d'aplomb au milieu du désordre et de la déraison. Cette conception de la vie est dans la tradition nationale. Déjà Rabelais définissait le pantagruélisme « une certaine gaîté d'esprit confite en mépris » ' i

94 LA TROISIÈME CONDITION DU BONHEUR des choses

forlitiiteâ ». *Elle s'oppose à la stlsceptibilité mesquitife d'un Werther, pauvre imbécile qui a trouvé l*art de se rendre malheureux. Dante a eu raison de réserver litt cercle de soti enfer à ceux qui pleurèrent alors qu'ils pouvaient être joyeux. La mélancolie est iine espèce de suppuration de l'âme cJUi s'aàeptîse à la lumière des pensées généreuses. « Mon hypodottdrle, disait Lichtenberg, eût la faculté d'extraire, poUr mon propre usage, là plus grande quantité possible de poison de chacue événement de k vie ». Pour gagner la sérénité armée il faut être en harmonie avec les- tendances profondes et avec l^ raison. Il faut résister à l'éparpillement, source de tout le mal, puisque s'éparpiller, c'est ise condamner à la nullité. Il faut « être ferme dans les courants » , être soi à tout prix. Un homme est Une méthode vivante. Un Caractère résulte d'une concorde harmonieuse, ordonuée entre leà tendances naturellement incohérentes et Indisciplinées. Cette concorde, Cette harttlônle, cet ordre, nous àVôUâ montré comment on les établit avec Taide du tenipis qui récompense surabondamment nos efforts. Le déterminisuiè seCDurable protège notre création de hous-rUêmes, cotnmé ces cloches où l'on cortipritne de l'air permettent de jeter daUsle sable mouvant de Id rivière les fondations bétonnées d'une arche de pont : établies, ces fondations résisteront désormais aUx caprices et aUx colère.s de Teau. C'est ainsi que lé Sage construit, sons le flot torrentiel des SehSatioUS et des passions, dèS fondations liées par île ciment des associations' d'états dé conscience. Si elles sont emportées une fois, deuï fois, dix fois, il ne se décourage pas et peu à peU s'élève un pilier solide Sur lequel 11 pourra construire sa vie morale. Dès lors, il se rit de la malédiction de Therslte i « Que tes passions te servent de gUide jusqu'à ta mort j^ *. 1. Shakespeare, Troïlus et Cressida^ 11, 111.

RÈGLE UNIVERSELLE DE CONDUITE 95 C'est le plus terrible vœu que Ton puisse adresser à un être humain, car il renferme en lui les malheurs tragiques et les malheurs ridicules. Œdipe roi, Philoctète, Macbeth, Othello, Cléopâtre, Rodogune, Phèdre, Harpagon, Tartuffe, quelle lignée de malheureux fascinés par une passion ! Malheureux tragiques quand il y avait en eux une grande énergie qui bien dirigée eût pu les transformer en héros, malheureux lamentables quand ils étaient médiocres ! Au contraire, un Epictète, un Epicure, un Marc Aurèle, un Malebranche, un Pascal, un saint François de Sales, tous les héros et tous les saints, ont orienté leur vie vers la pure lumière de la raison. Conscients de la fragilité humaine, ils n'ont pas cru au miracle dans la vie de l'âme : ils ont conclu un pacte avec la loi de causalité. Ils ont voulu les effets : recueillis et attentifs, ils ont guetté les occasions d'agir sur les causes, étudié les forces de leur âme, et utilisé les ressources de la psychologie, c'est-à-dire de leur expérience. Sachant que la volonté dirige, mais ne met pas en mouvement, ils ont discipliné les puissances motrices que sont les passions. Ils ont de bonne heure compris l'importance immense de la résolution prise de vivre conformément à un idéal moral : aussi Socrate et saint Augustin, arrivés bien près de la perfection humaine, peuvent-ils avouer les mauvais instincts de leur jeunesse. Ils ont vaincu parce qu'un jour ils ont décidé de se tirer du borbier, et que rien ne résiste à une résolution vitale.

CHAPITRE IV La Sppiété La prison cellulaire est un châtiment insupportable : souvent la raison déjà faible des délinquants sombre, quand le prisonnier réalise en pensée la durée pesante des années de réclusion. L'isolement, l'abandon social est la misère suprême : le charbonnier, au cœur de la forêt, a du moins Tamitié de son chien. Sentir autour de soi la sympathie, est une nécessité vitale. N'est-il pas triste que dans nos villes des malheureux soient aussi dépourvus d'appui moral que l'était Robinson Crusoë dans son île? La société, la conversation des gens compétents sont aussi nécessaires pour notre pensée et pour nos sentiments que l'air pour les poumons. Outre ce bienfait primordial de la société, il en est d'autres. La politesse indispensable dans les relations mondaines développe notre pouvoir d'arrêt, si précieux pour l'éducation de nous-même. Nous lui devons : propreté méticuleuse, mise correcte, respect de soi, aisance sans familiarité. Beaucoup de vieux

^ LA SOCIÉTÉ 97 garçons, qui ont vécu seuls, ne savent réprimer ni leur mauvaise humeur, ni leur irritabilité, ni leur impatience : ils ne sont pas maîtres de leur susceptibilité. Absurde est le mot de Schiller, mot d'Allemand, que la seule relation avec le public, dont on n'ait jamais à se repentir, c'est la guerre. Nous devons aux relations sociales et principalement à la fréquentation des femmes d'âge et d'expérience un affinement qui n'est que la perfection de la maîtrise de soi, car pour être aimable, il convient de n'être ni négligent, ni paresseux ; il faut une attention constante non seulement à ne pas blesser mais encore à plaire. Cela exige quelque pénétration, un certain don d'observer les faiblesses et les aversions de ceux que nous fréquentons. Les habitudes courtoises ont une importance éducative essentielle, car l'homme incapable de dominer ses nerfs et ses penchants demeure rustaud et grossier. Si un jeune homme qui a un idéal de vie énergique a beaucoup à gagner au commerce des gens cultivés, il ne doit attendre de la société mondaine, toujours superficielle, que l'éducation des manières et un affinement d'ailleurs très précieux. Mais il ne doit pas lui demander ce qu'elle ne donne à personne : le sentiment énergique delà tâche à accomplir, l'unité et la constance du vouloir. Ce n'est pas dans le monde qu'il doit chercher le contentement : il ne le trouvera qu'en lui-même, dans le gentiment de l'effort loyal apporté à la tâche, dans l'activité précise, dans le travail utilisant la synthèse des forces. Le monde ne donne pas l'intrépidité silencieuse qui affronte les difficultés, les obstacles, la pauvreté... Ce n'est pas la force de l'opinion qui conduisit Christophe Colomb en Amérique... Moquons-nous de ce que peut dire de nous « le monde », n'écoutons que ce qu'en dira le sage. ' j pATOT. — Bonheur.

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

98 LA SOCIÉTÉ On peut pépéter ie la société d'une vjlle ce que dit Montaigne : « il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé)eur vie à un certain Qt assuré train, qui est le pricipal but de la sagesse ^.. » La plupart des gens du monde échappent à l'impitoyable discipline qui, du dehors, mainlient ceux qui doivent gagner leur vie i aussi sont^ilsdes <(éparpillés ». Etre dispensé du travail obligçitoipe, c'est un privilège qi}i s'expie. Les intelligents sont ceux qui se colletant avec les réalités indociles et qui acquièrent (ians cette âpre lutte Pexpérience et le flair. La minorité oisive, ou semi-fOisive, ne peut guère acquérir que de la pseudor intelligence : une grande facilité verbale, de Tesprit, c'ôsttardire une façon élégante, légère de tout effleurer. Une instruction encyclopédique qui dpnpe ^ù% rensei* gnements superficiels sur tout, prépare à ce jeu de raquettes où Ton se renvoie de jolis rieni^. D'ailleurs, les , spectacles changeants de la vie quotidienne, le roman sensationnel, la pièce 4e théâtre, le dem|er scandale ou le dernier divorce suffisent pour alimenter la conversation : aussi, la fréquentation des milieux mondains devientr-elle vite insipide pour quiconque pense. L'intel:ligence la plus robuste s^y dissout par l'habitude de tout efQeurer. Il suffit de voir ce que de viennent nos éoriT vains « arrivés » quand ils abordent dans ce pays séduir saut. L'int,elligene^ s'y évapore en esprit, en épigraramep malicieuses, en bons mots; les sentiments s'y dissipent t Tamour s'éparpille en galanterie, l'ambition en intrigues, le désir d'action en réclame. P^s un sentiment ne pei}t l. II, I.

« LE MONDE » FORMÉ d'ÉPARPILLÉS 99 arriver à la pleine vigueur, dans un milieu artificiel, placé en dehors des conditions de la vie saine. D'ailleurs un sentiment énergique choquerait. Il suffit de lire les romans de nos académiciens à la mode : personne n'y travaille, l'amour y est sans enfants : n'y gesticulent que des poupées et des fantoches. Cette vie oisive, toute de parade et de piaffe a un retentissement profond sur le bonheur. Elle laisse inertes les éléments les meilleurs de la nature humaine. « 0 Dieu, dit Léonard, tu vends tous les biens aux hommes au prix de l'effort ». Or l'effort est absent de la vie mondaine, et il en résulte que le plaisir y ressemble singulièrement à une morne résignation. L'excitation n'y commence véritablement que lorsqu'après de nombreuses stations au buffet, l'alcool opère. . . Dans toute soirée, après les amusantes observations du début, le philosophe peut dire comme Tenfant : M comme cela m'ennuie de m'amuser ainsi! » L'ennui lourd, les déboires et la lassitude produits par les plaisirs qui s'achètent inclinent de plus en plus à la recherche des excitations dangereuses : alcool, festins meurtriers, tabac, jeu, galanterie. Ce sont des modes de suicide lent qui avec le lourd ennui tuent beaucoup d'oisifs. Paradoxe cruel ! Ne rien faire, non seulement n'est pas un repos, mais rend tout repos impossible, car le spleen morose, inévitable pour qui ne travaille pas, n'est pas un état inactif mais une espèce de fièvre lente qui ronge comme fait le chagrin et qui détruit la capacité de vouloir. Aussi pour l'oisif, les menues corvées de la vie : s'habiller, écrire une lettre, faire une visite, etc., dont le travailleur ne s'aperçoit pas, deviennent vraiment oppressives pour une volonté débilitée par le manque d'exercice. le paresseux physique est plus épuisé par une pro

400 LA SOCIÉTÉ roenade qu'un soldat entraîné Test par une journée de marche. La dispense, puis bientôt l'incapacité d'un travail approfondi produisent leurs conséquences inévitables qui rendent la société dangereuse pour les jeunes gens d'avenir. D'abord il est impossible qu'un esprit et une volonté s'organisent dans un milieu artificiel. Une intelligence virile ne peut accepter de vivre de conceptions fausses et de traditions mortes. Aussi ne tarde-t-elle pas à susciter de l'animosité. A première vue cela étonne, car il semble qu'une intelligence ferme ne puisse s'y heurter à rien de résistant. « Encore que les hommes du monde, dit Bossuet*, n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder au vent qui les pousse; toutefois, ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains*. » CE qu'est la hiérarchie mondaine Mais Bossuet n'a pas vu que l'inconsistance des gens du monde ne dépasse pas certaines limites. Il y a dans toute société mondaine une hiérarchie solide. Quand on en étudie la structure, on est conduit jusqu'aux tyranneaux qui dirigent le pouvoir anonyme, redoutable de l'opinion mondaine. Cette direction appartient d'habitude à quelques dames âgées qui ont les qualités et les défauts des meneurs de foules : une intelligence nette, mais étroite, bornée; une volonté têtue; une assurance écrasante, l'insolence de la condescendance, l'arrogance provenant de l'absence d'esprit critique, qui laisse sans 1. 2* point, Sermon snp Tlmpénitence finaU^

CE QUEST LA HIÉRARCHIE MONDAINE '>' {(A contrepoids la vanité. Un père jésuite me disait : « Ce qui fait notre force c'est notre connaissance des rouages de Topinion des honnêtes gens. Nous savons qui les meut, ce qui nous permet de les mouvoir ». Or les femmes qui donnent le mouvement à l'opinion mondaine sont toujours des femmes âgées dont les idées directrices sont prises depuis trente ans comme du ciment. Souvent elles les ont reçues sans changement de personnes elles-mêmes âgées et routinières. Ce que fait TEtat va d'ordinaire assez mal parce que le pouvoir effectif est entre les mains de vieillards qui constituent une gérontocratie : que dire d'un gouvernement occulte de vieilles femmes qui, en outre, sont souvent « l'entrepot du venin de toute la société ? » Etrangères par leur oisiveté et par leur vie parasitaire à toute pensée réfléchie et personnelle, enfermées dans la routine, elles s'adossent instinctivement aux traditions massives, pétrifiées, aux orthodoxies religieuses intransigeantes, aux coteries politiques les plus réactionnaires. Ainsi s'organise dans la société un pouvoir de résistance formidable à tout progrès, et dans chaque petite ville se constitue un clan hostile à toutes les forces vivantes du pays. Paris n'échappe pas à cette formation car il n'est qu'une agglomération de clans. Dans toutes ces sociétés fermées apparaît une morale de clan : par exemple, un jeune homme A'y est pas déconsidéré s'il fait le malheur d'une jeune fille étrangère au clan. Mais se marier hors de la caste, constitue un délit très grave. Le préjugé le plus dangereux de ces clans est celui qui condamne le travail manuel ; préjugé si fort, qu'il fait le malheur d'une foule de jeunes gens poussés par la vanité maternelle dans des situations dites libérales qui ne nourrissent pas souvent leur homme ! Que de jeunes filles sans fortune ne se préparent à aucune profession parce que leur clan vit sur l'antique conception que » * « . 1- » • • • •-• •» . » - - " . • „ < ■ »

r ^^r(U^):""^^i^" ^ U fLOGIÊTÉ Toisiveté seule est honorable!
 Quelles souffrances terribles pour ces victimes d'un préjugé absurde quand
 la mort du chef de la famille les livre sans défense à la cruelle lutte pour la
 vie ! C'est que le « monde » n'est pas satisfait d'une demi-dévotion s c'est
 tout ou rien^ Or, pour les femmes d'esprit débile qu'une éducation
 superficielle multiplie, « être du monde » ou n'en pas être est une question
 plus grave que celle du bonheur même de la famille. « Les grands vendent
 leur société à la vanité des petits »i La majorité des femmes de la
 bourgeoisie, de la magistrature, de l'armée, des carrières libérales subissent
 pour être du monde une servitude qui fausse la vie : mariage des enfants,
 choix d'une carrière, organisation de l'existence quotidienne : tout est falsifié
 parce que l'opinion du monde est celle d'une minorité de parasites étrangers
 aux sincérités de la vie. En effet4 dans la vie saine la pierre de touche dans
 l'estimation de la valeur c'est l'habileté et la conscience professionnelles.
 Un ouvrier scrupuleux^ un artiste, un professeur, un agriculteur attentifs à
 se perfectionner, imposent le respect à leurs pairs. Quand on a dit d'une
 femme « qu'elle sait tout faire », l'éloge est d'importance. LE CRITÈRE
 MONDAIN DE LA VALEUR Mais dans un monde d'oisifs, par quel critère
 juger de la valeur? On ne peut se risquer à aller profond, car l'oisiveté est
 mère et du vice et de l'incapacité* On ne peut classer les gens par
 leur intelligence, faute de compétence. Il s'agit donc uniquement de vivre dans
 l'idée des autres « d'une vie imaginaire.. nous serions volontiers poltrons
 pour acquérir la réputation d'être vaillants »De plus ceux qui ne font rien s
 efforcent d'humilier les

Le CRITÈRE DE LA VALEUR 103 vies modestes et laborieuses qui sont pour eux un reproche vivant* Or, le critérium commode auquel sont réduits les « gens du monde » c'est celui qui sépare sans contestation possible les vilains des gentils hommes : c'est la possession de l'argent. On se moque pendant quelque temps des nouveaux riches^ mais on épouse leurs filles; Aussi la vie mondaine dans son ensemble comme dans ses détails est-elle régie par une seule loi : prouver qu'il a de l'argent* Partout une déférence honteuse pour le riche en tant que riche, quelle que soit l'origine de sa fortune ; Or le moyen tangible de prouver la richesse, c'est le gaspillage, le luxe extravagant des toilettes, les perles, les diamants, les dentelles, les fourrures de grand prix une profusion de fleurs rares, le nombre et la voracité des parasites, invités ou domestiques.

Les milliardaires d'Amérique sont célèbres par leurs folies vaniteuses : dîners de soixante mille francs pour vingt personnes, accessoires de cotillons de vingt-cinq mille francs, robes de bal de quatre mille francs^ etc. Ne riez pas des Américains puisque l'idéal mondain est partout le même et qu'à Paris, trente pour cent des ouvriers^ depuis les joailliers jusqu'aux couturiers, travaillent à des objets inutiles : le luxe imbécile est comme un feu de joie où flambent le travail de centaines de mille d'ouvriers et le bien-être^ la santé le bonheur de millions de pauvres gens. Désastreux est l'exemple donné par le monde des parasites, car les journaux mondains et les journaux de modes portent la contagion jusque dans les villages. La convoitise du faux luxe devient une fièvre qui se propage jusque chez les ouvrières. Les esprits faibles éprouvent une sorte de fascination en présence de la dilapidation et bien des jeunes femmes qui auraient pu mener une vie heureuse si elles l'eussent proportionnée à leurs res

104 U SOCIÉTÉ sources, ont sombré. Online dira jamais assez le mal que font les journaux de modes rédigés en grande partie par des snobs. Nulle moralité supérieure n'est possible sans indépendance vis-à-vis de l'opinion. De même que la nuit les insectes sont attirés par la lumière, de même, dans la nuit des sentiments supérieurs, les vaniteuses papillonnantes sont fascinées par le désir de traverser au moins un instant, et au risque de s'y brûler, la région éclairée où elles peuvent être aperçues et où elles espèrent recevoir un regard ou une parole banale des dirigeantes de l'opinion locale ! Autrefois, les nobles se ruinaient pour un sourire de Louis XIV. Qu'on lise la lettre où madame de Sévigné triomphante raconte que, le jour de la représentation d'Esther^ le roi a daigné lui adresser quelques mots. Elle écrit à sa fille que l'attention de Sa Majesté)a laissa Tobjet de Tenvie de tous. M"^^ de Maintenon ellemême l'a regardée « un éclair » : elle exulte et elle éprouve le besoin de raconter le soir même « ses petites prospérités* ». Un tel. état d'esprit nous fait quelque peu pitié. Seules à la cour quelques âmes de haute tenue conservaient le sens de la dignité personnelle. Fénelon, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, le Dauphin formaient au milieu des courtisans prosternés un « petit troupeau » qui imposait le respect par sa sereine sagesse. A peine excusable à la Cour, la servilité n'est que bassesse quand elle redoute le verdict d'une opinion mondaine formée comme nous l'avons dit : les esclaves ne se reconnaissent d'autre valeur que celle que leur attribue le maître . 1. Lettre du 21 février 1669,

PUISIRS MONDAINS IOS PLAISIRS MONDAINS • Dans la vie mondaine bâtie en porte-à-faux puisqu'elle n'est pas fondée sur le travail, en quoi peut consister le plaisir ? Sinon en une lutte, pleine de déceptions, contre Fenniii? « J'ai porté plus que mon faix de Tennui commun à toute créature bien née* ». Regardons vivre pendant quelques jours un groupe d'oisifs brillants à Trouville : la ville est laide, elle n'a pas de port. Aucune vue sinon sur des cabines innombrables . Les autos soulèvent des nuages épais de poussière. La foule élégante se presse dans une unique rue étroite où Ton s'étouffe. Un seul souci : être vu ; éviter le plus redoutable des désagréments, celui d'être seul. * Sacrifiez quelques journées à observer les snobs à Aixles-Bains, à Monte-Carlo, au Casino de Nice ; voyagez dans le Paris-Côte-d'Azur, et écoutez les conversations! Vous comprendrez le mot de sa petite fille à une dame de la Cour : « Quel plaisir trouvez-vous donc à mourir d'ennui! » Comme un détective,, suivez quelques-uns des plus brillants exemplaires de ce monde où Ton s'amuse : vous vous enfuirez écoeuré et vous savourerez la solidité et la douceur de votre vie de travail, des affections familiales, des sentiments sincères et sains. Vous n'envierez pas cette existence oisive dont les apparences sont brillantes, mais qui n'est qu'une solitude peuplée, avec son vide spirituel sur fond de lassitude morose, d'heures stagnantes, d'ennui opprimant, inexorable : au demeurant, une misère morale sans joie et sans espoir. « Comme ils ne se lassent jamais, il ne se délassent jamais. » 1. Reiuve de Navarre (grand'mère de Henri IV).

The text on this page is estimated to be only 23.85% accurate

IOè Uk SOCIÉTÉ « Vivre des journées uniquement composées de-divertissement et d'actes futiles : toilettes interminables, séances chez la couturière, déjeuners, dîners, thés, visites, conférences dites littéraires, soirées, bals, théâtres, et toutes les variétés de réunions mondaines, réunions qui ont pour seul objet un plaisir de sensualité ou de vanité ; user son temps en convètsatidnfe sttipidés quand elles ne sont pas malfaisantes; montrer le plus possible de sa peau afin d'émouvoir les hoiûmes ; refuser d'être mère de crainte de gêner sa taiUè ou de diminuer son train de vie, ou^ si par mftlheur on a des enfants, s'en débarrasser entre des mains mercenaires ; faite dél^ platitudes pour être reçue ou pour être vue dans certaines maisons; dédaigner tout ce qUi n'est pas de « son monde » ; ne jamais faire un effort qui n'ait pobr but une satisfaction personnelle, 6% de l'ordre le plus frivole } passer ainsi du matin au soir tous les jouri^ que Dieil jfait s voilà la vie d'une perruche mondaine.^t que dis-je ? Voilà la vie d'une femme du monde honnête \ » Ûi le bon sens était « la chose du mondé là liiieut partagée » Texemple de la vie de vanité sers^it sans^ danger, parce qu'une âme fière n'est pas dispdsée à accepter une servitude rabaissante^ à sou mettre sa pensée et sa conduite à l'opinion des femmes du l&oride dont là raison est celle d'un enfant. Il y a quelque bassesse à juger de sa situation par ce quef les autres en pënle^ent. Consulter autrui, c'est la ruine du repos et delà sagesse, parce qu'autrui n'est jamais compétent sur notre boa-^ heur. Un conseil donné au hasard peut faire bèaitcoup de mal à un jeune homme. Et cômîiténtnc^ serait^il pas donné au hasard? Un tel, dont vôiis escomptez la syinpathie et l'appui ne pense peut-être pas à vous une fois par au; J'ai entendu une dame dozlt une

LEÇON DÉMORALISANTE iO? des nouvelles de MTM* X...? »

Le domestique ayant répondu affirmativement. « C'est bien » dit-eUe< La pensée ne lui vint pas de demander si les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises : la démarche seule importait ! Au fond, le monde dont on se préoccupe, ce sont quinze ou vingt noms : avez- vous vu un tel et un tel?..[^] Redouter l'opinion[^] dit Nicole[^] c'est imiter un soldat qui fuirait sachant le mousqueton chargé à poudre* leCon démoralisante II n'en reste pas moins que les gens du monde donnent une leçon démoralisante. Le talent[^] laprobité[^] Théroïsme même, attirent moins leur attention que la richesse. Aussi, sans se douter de la démoralisation qu'ils sèment, poussent-ils les personnes suggestionnables, qui sont la grande majorité, à gagner de l'argent par tous les moyens. La vénération pour l'argent[^] voilà la racine profonde des escroqueries, de la malhonnêteté inouïe du commerce et de l'industrie et de l'énorme mensonge des relations sociales faussées par le besoin de paraître riche. On peut dire que la « bonne société » professe la leçon que donne à son fils le Neveu de Rameau: « Lorsque je possède un louis... je me plante devant lui; je tire le louis de ma poche, je le lui montre avec admiration, je lève les yeux au ciel... je me promène avec fierté... je frappe de la main sur mon gousset; et c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est là que naît l'assurance qu'il me voit ». Outre le gaspillage, il est une preuve qu'on possède de Targent c'est de paraître vivre sans rien faire* Aussi la fainéantise[^] qui devrait déconsidérer/ sembler-elle un titre d'honneur. Vous trouverez peu de femmes (dont beaucoup sont laborieuses) qui, surprises à travailler, A'en rougissent et ne s'excusent, tant la bêtise de

108 LA SOCIÉTÉ l'opinion pèse lourdement sur les meilleures. L'éducation des jeunes filles a été viciée par la néfaste superstition qui fait de la propre à rien et de la fainéante, l'idéal de la haute société. Cet idéal morbide gagne les ouvriers qu'il empêche de prendre conscience de la dignité de leur situation de producteurs comparée à celle des propres à rien, et il empêche la jeune fille de sentir la grandeur de son rôle de maîtresse de maison. La proscription du travail manuel a, pour les femmes, des effets graves. Il est nécessaire pour la santé que les trois cent soixante-huit muscles du corps ne demeurent pas inactifs. Or, l'oisiveté de la jeune fille et de la femme du monde, crée des conditions morbides : mauvaise santé, mauvaise humeur, irritabilité : c'est une cascade de désagréments et de souffrances où la malveillance et l'envie fleurissent comme des champignons vénéneux à l'ombre et à l'humidité. Nous avons besoin de la bienveillance les uns des autres. Pour beaucoup une lettre affectueuse, un mot d'intérêt sincère, une sympathie cordiale sont une aide véritable. Les chefs et les personnes de situation mondaine élevée peuvent, à bon compte, donner espoir et courage aux jeunes gens. Mais l'esprit social est si bas que peu de personnes « arrivées » essaient de se mettre en pensée à la place de ceux qui souffrent. Ils ne s'arrêtent jamais pour évoquer du fond de leur mémoire les pensées qu'ils avaient et les sentiments qu'ils éprouvaient quand ils étaient de timides jeunes gens rêvant d'un appui. Le besoin de secours moral est si grand qu'il suffit à expliquer le prodigieux essor du christianisme primitif. Le monde antique était implacable à l'égard des pauvres, principalement des vieilles femmes. Ce qui était intolérable, ce n'était ni la misère, ni la mort lente par la famine, mais la mort de l'âme par le délaissement^

LEÇON DÉMORALISANTE 109 ment. Les pauvres étaient même exclus de la religion. Tout à coup, ces misérables entrent dans une communauté de chrétiens. Ils y trouvent une bienveillance active. Les malades, les vieux, les sans-travail sont secourus par la caisse commune. Ils s'assoient le soir à la table commune, où les cœurs communient fraternellement : c'est un bonheur inouï et la mort même en devient douce! Le monde « bien pensant » est étranger à ces mœurs fraternelles, qui constituent le véritable christianisme. La nature humaine, quand elle n'est pas disciplinée par la nécessité du travail, qui seule tient debout la volonté, devient une anarchie de tendances. Au milieu de cette anarchie, la vanité se gonfle, monstrueuse. L'hystérie se manifeste surtout par un besoin maladif de notoriété et la vanité est toujours un signe de dégénérescence. L'esprit faible qui ne se situe pas dans l'Univers, qui croit que « le soleil se lève pour l'entendre chanter », ne serait que ridicule, mais ramené rudement par la vie au sentiment de son néant^ le vaniteux s'inquiète, s'rrite. Dans cette âme aigrie s'installe la méchanceté. Gomme d'autre part la vie corporelle oisive, l'excès de repos et de nourriture et la recherche des excitants créent un fonds morbide, le message aigre envoyé à la conscience par l'organisme renforce la malice. Quiconque assiste en philosophe à la comédie mondaine s'aperçoit que la maladie-et la misère ne causent pas plus de souffrances que la malignité et la malveillance. Les femmes désœuvrées sont terribles : qu'une amie soit belle ou qu'elle ait du bonheur, aussitôt, par envie, elles déchireront sa réputation. Dans bien des conversations de salon, l'observateur sent, aux allusions fielleuses, aux sourires sournois, un fonds simiesque de méchanceté. Chaque désœuvrée se fait policière par instinct et par une vaste enquête cohérente Ton connaît jusque dans le détail la vie de chacun. Au besoin, l'on « fait parler »

110 LA SOCIÉTÉ ^ les domestiques. J'ai entendu une personne indignée de ce qu'un fonctionnaire laissait en mourant sa famille dans le besoin, énumérer ses dépenses de table. Gomme on s'étonnait de ces renseignements, elle avoua sans rougir qu'elle avait souvent regardé dans les ordures déposées devant la porte ! Sur un fonctionnaire en vue qui arrive dans une petite ville sont dardés des douzaines de regards et peu à peu, dans les salons, les échanges de faits s'opèrent et le dossier s'élabore. Les observations sont assez exactes, mais leur interprétation, est toujours fausse, car elle est viciée par l'envie et par la méchanceté. Ces enquêtes sont précieuses pour le psychologue et pour le moraliste, mais chez le mondain, elles ne sont qu'un aliment pour la malignité. Le mal fait par la malveillance des relations sociales est effrayant. Parfois dans quelque parcs retenissant on entrevoit les désastres que font des « harpies de salons » élégantes et inconscientes. On se prend à penser que si un groupe apportait dans ses relations des sentiments de bonté, de droiture, de délicatesse, le bonheur d'y vivre serait profond. Mais, hélas ! comme les escargots, chacun rentre ses cornes, à cause des sourires moqueurs ou de la crainte du persiflage. Chacun ensevelit en lui-même, ses élans, et ce qu'il a de meilleur. Est-ce à dire, qu'il faille, comme le misanthrope, s'enfuir au désert ? es QUB PËUT DQNMBR LS MONDE Non, un jeune homme doit fréquenter le monde. Ma^s qu'il ne lui demande que ce qu'il peut donner : l'aisance des manières, la politesse, la courtoisie, une certaine agilité de réparties, sorte d'escrime qui donne souplesse et élégMice à l'esprit : et encore^qu'il ne s'y fie pas ! Mau

CE QUE PEUT DONNER LE MONDE III vaise école même de langage, que le monde! car on ne peut jamais dire d'une façon exacte les choses auxquelles on ne croit pas. Sans conteste, le monde est une occasion irremplaçable d'observations, morales et psychologiques, mais sous peine d'y perdre sa personnalité, que notre jeune homme se refuse à la basse et se de s'occuper d'autrui par malveillance. Qu'il se refuse à toute concession à la vanité : jamais la majorité n'a raison : les idées dont elle vit sont des idées anciennes, vides de réalité actuelle. Dans le monde, c'est pire, car, nous l'avons vu, l'opinion est menée par une gérontocratie de dames étrangères à ce qui fait la vie énergique et heureuse. Le monde n'aide que les médiocres. Un jeune homme qui se sent quelqu'un ne se subordonnera donc jamais à l'opinion. Seuls les arrivistes peuvent perdre du temps aux relations mondaines. Appâté par la vanité, ils sacrifient amour, paix du cœur, liberté de la pensée, à la vie fatigante, servile, faite de corvées puériles qui est celle des intrigants. L'intrigant recherche les honneurs, les titres, les décorations, l'argent, c'est-à-dire ce que la mystification sociale offre aux pseudo-intelligences, qui se nourrissent d'apparences. Toi, ne t'abaisse pas, ne flatte pas; tu sais que le seul moyen d'avancer, c'est de réaliser par le travail tes jeunes énergies. Sache distinguer entre le simple et l'élite et l'élite véritable qui est formée des esprits qui travaillent, qui aiment passionnément leur travail et qui créent. Si, comme il est probable, tu ne trouves pas d'appui dans le monde, sache t'en passer. Ton meilleur soutien n'est-ce pas toi-même et ta confiance dans la puissance accumulée du travail personnel? Si tu souffres de l'indifférence, réalise un peu de la société de l'avenir. De même qu'un colon commence par assainir la partie marécageuse de son domaine, de même, colon de l'avenir dans le présent, applique-toi à

112 LA SOCIÉTÉ assainir tes relations. Que chacun éprouve que tu n'es ni curieux, ni méchant, que tu méprises un médisant à régal d'un receleur; peu à peu régneront autour de toi des relations de vérité, de pleine confiance, de sécurité. Si, avec ta femme, avec tes enfants, avec quelques parents et quelques familles amies tu peux établir une petite société sûre, loyale et pleine de tendresse, tu constitueras, au milieu d'un monde d'indifférence ou de malignité un refuge délicieux, oasis verdoyante dans les sables du désert. Si, à un moment de ta carrière, le malheur immérité s'abat sur toi, tu auras l'occasion de juger de la profondeur de l'indifférence du monde à ton égard. Cette dure expérience te sera bienfaisante si, stoïquement, tu oses regarder en face la vérité cruelle : qu'à part un très petit nombre d'êtres chers, et qui t'aiment, tu n'es rien, réellement rien pour le monde. Estime-toi un privilégié si, dans le chagrin et dans le malheur, parmi les mille millions d'êtres humains qui peuplent la terre, tu peux compter sur une demi-douzaine de cœurs fidèles. Estime-toi heureux même si tu en as un ou deux : c'est plus que n'en ont des milliers de gens qui te valent! Ceux-là, souvent, ne trouvent comme appui que le courage qu'ils ont su accumuler en eux-mêmes par une vie héroïque de travail et de désintéressement. L'empereur Marc-Aurèle, qui savait ces vérités, conseille d'être proche de son seul génie intérieur. Il appelle mendiant celui qui a besoin d'autrui. Fréquente donc le monde, mais en l'estimant à son juste prix, et soigne ta sève. Devant l'orgueil, fût-ce d'un Louis XIV, souris, pense à sa fistule et poursuis allègrement ton chemin.

CHAPITRE V L*Argent Nous venons de voir que l'argent occupe une placé prépondérante dans les préoccupations mondaines et que Toisiveté et les gaspillages du faux luxe y sont en honneur parce qu'ils font la preuve 'qu'on possède une fortune appréciable. Examinons de plus près cette question essentielle. Qu'est-ce qu'une pièce de vingt francs? Elle me donne la possibilité de faire travailler ceux qui ont faim et ceux qui ont des désirs à satisfaire. Le fait que je la possède me confère donc un pouvoir de contrainte auquel on ne réfléchit pas et qui est inquiétant. Cette pièce d'or, comment m'est-elle venue? A la suite d'un travail que j'ai accompli pour la gagner. Son pouvoir contraignant, elle l'a donc aussi exercé sur moi. En elle est incluse une puissance de contrainte. Ceux qui vivent de leur travail sont sous la dépendance de la pièce de vingt francs. Autrefois le maître faisait travailler directement ses esclaves. L'argent ne jouait aucun rôle. Le maître avait Payot. — Bonheur. 8

il4 l'argent l'odieux et les tracas de l'exploitatioa directe de Fesclave, mais I esclave courait la chance d'avoir un maître humain qui pouvait s'attacher à lui. L'argent a aggravé les choses en détruisant les rapports humains entre le maître et l'esclave. L'ouvrière qui, dans sa mansarde, meurt de fatigue et de misère sur sa machine à coudre, la grande dame qui achète sa lingerie ne la voit pas, elle n'y pense pas. L'horreur de cette forme anonyme et par suite impitoyable d'esclavage introduit par l'argent, c'est que ses victimes sont torturées sans pouvoir accuser personne. C'est de l'esclavage diffus. Ma pièce de vingt francs me donne un pouvoir de contrainte effrayant sur des hommes et des femmes que je ne connais pas, qui parfois travaillent à cent lieues de moi. L'esclavage n'a donc pas disparu, il a évolué : pour la couturière qui travaille quinze heures par jour et meurt de misère physiologique pour un salaire de famine, l'esclavage est aussi lourd que celui qui pesait sur les esclaves de Caton l'Ancien. La dureté ne s'en atténuera que lorsque les travailleurs s'organiseront et qu'ils élaboreront le nouveau droit du travail. L'asservissement de chacun de nous s'endhevétre inextricablement avec un certain pouvoir de commandement, puisque l'argent que je gagne par mon travail me permet de faire travailler autrui pour moi. Nous sommes des asservis asservisseurs. Si nous oublions la complexité de la question sociale, écheveau indébrouïllable, et si nous regardons les choses de haut, nous apercevons une coupure qui sépare profondément la masse sociale en deux groupes aussi distincts que l'étaient celui des seigneurs et celui des serfs : le groupe de ceux qui possèdent asse? d'argent pour être indépendants et le groupe de ceux qui n'en possèdent pas. Les premiers son* des hommes Hbres, les autres ne le sont pas.

V VALEUR DÉ LA PAUVRETÉ 148 Il faut, pour comprendre la profondeur de l'abîme qui sépare ces deux situations, avoir été pauvre et avoir souffert de l'implacabilité de qui détient l'argent. Les femmes imprimées sur nos billets de banque et la semeuse de nos monnaies ne sourient jamais : elles vont constamment, insensibles et inexorables, du bouge au palais du millionnaire, insoucieuses du mal qu'elles peuvent faire. Nous ne parlons pas ici de la misère, de ses effets atroces sur la santé, sur l'intelligence, sur la moralité, car c'est un cercle d'enfer : l'ignorance et l'immoralité engendrent la misère qui à son tour les aggrave. Cercle d'enfer, où ne filtre aucune lueur de salut, car le caractère distinctif du miséreux, c'est la ruine de la volonté. VALEUR DE LA PAUVRETÉ Ne nous occupons donc pas de déchets humains, hélas trop nombreux ! Nous n'avons ici à étudier que la pauvreté, lot du grand nombre, qui laisse son homme debout. La pauvreté n'a de pénible que l'insécurité de la route qui côtoie le sombre abîme de la misère où une chute est toujours possible par suite de la maladie, de la mort prématurée des parents... Un jeune homme pauvre mais courageux et bien portant doit gagner sa vie : il est dans de bonnes conditions pour développer harmonieusement ses plus hautes facultés. Sa seule inquiétude profonde est l'appréhension d'une perte soudaine des forces. De plus, il a l'amer sentiment de dépendre de l'arbitraire de patrons ou de chefs qui peuvent être légers ou malveillants. Il dépend souvent de politiciens que les hasards de la politique font émerger d'une région «basse où sévit la loi du plus

H6 i/argent rusé, et qui arrivent au pouvoir Tame comme boueuse. Que cela soit possible — et ce Test, hélas! cela suffit pour détruire le sentiment de sécurité : c'est pourquoi, actuellement, un fonctionnaire ou un employé, même de grand mérite, n'a ni indépendance ni sûreté du lendemain. Mais on entrevoit le moment où, par le développement de la solidarité professionnelle, les fonctionnaires conquerront la sécurité, et du même coup une liberté équivalente à celle des personnes qui possèdent l'indépendance pécuniaire. En attendant ce moment, le sentiment que le lendemain n'est assuré ni pour la femme qu'on aime, ni pour les enfants, ni parfois pour une vieille mère, cause une souffrance cuisante. Savoir que la mort ou une maladie du chef de la famille, ou un abus de pouvoir d'en haut peut plonger des êtres chéris dans l'abîme de la misère, c'est insupportable. Aussi quelle joie le jour où par le travail du père, par l'économie intelligente de la mère, on est arrivé à la sécurité du lendemain! Par conséquent, l'argent prend une valeur morale quand il assure la famille contre la maladie, contre la mort, contre la vieillesse, contre l'arbitraire; quand il garantit les enfants contre la misère physiologique, contre l'ignorance, et qu'il les sauve du milieu dépravant des miséreux. Ces garanties, une organisation sociale meilleure les donnera. Assurances et mutualités, quand elles seront des services sociaux richement dotés, donneront en sécurité l'équivalent de ce que l'argent individuel seul peut donner aujourd'hui. Un ouvrier habile peut aller partout dans le monde civilisé : il est sûr que sa valeur technique et son énergie lui donneront de quoi vivre. Sa vie simple a une souplesse, une liberté, une indépendance, une saveur que n'a pas la vie du fonctionnaire ou de l'employé, vie comme attachée à un piquet. N'avoir pas peur de la pauvreté, c'est simplifier l'existence jusqu'à l'héroïsme. La bourgeoisie, par son

LA FRONTIÈRE DU LUXE INUTILE 117

besoin de confort et de luxe est réduite à une servitude dont on ne soupçonne pas la force. La seule chose qui vaille de vivre, c'est la joie que donne la santé du corps et de l'âme : seule cette double tonicité nous fait trouver du prix aux choses. Un paysage, a-t-on dit, est un état d'âme — mais notre femme, nos enfants, nos amis, notre profession sont aussi des états d'âme : une âme indifférente vit dans un monde morne. Une âme enthousiaste rend rayonnantes les situations les plus communes. Les gens et les choses valent ce que notre amour les fait valoir. C'est l'énergie de l'intelligence et de l'amour qui fait la vie plus riche, plus remplie de sève, de sagesse et d'énergie. Un Épictète avec un régime de pauvre paysan grec, Spinoza avec le produit de son travail d'opticien, ont vécu d'une vie prodigieusement intense. Une foule de jeunes Français ont découvert avec étonnement sur le front que dans une tranchée humide, sans aucune distraction extérieure, on pouvait vivre d'une vie intellectuelle et sentimentale pleine de lumière. Sans compter les joies d'une vie supérieure accessibles aux plus pauvres, nos soldats sur le front s'estiment favorisés quand ils goûtent les plaisirs élémentaires que les civilisés ne savourent plus : un toit qui abrite de la pluie, de l'eau propre, du bois sec, une bonne lampe. LA FRONTIÈRE DU LUXE INUTILE Est-ce à dire qu'il faille revenir à la vie simple des ancêtres et renoncer au confort? se remettra-t-on à manger avec ses doigts comme avant l'an 995, date de l'invention de la fourchette? Se mouchera-t-on avec les doigts comme on le fit jusqu'au xv^e siècle? Se passera-t-on de linge, de savon, de parapluie? Ce serait absurde

118 l'argent comme il serait absurde de se passer d'im automobile si on en a besoin. Où tracerons-nous donc la frontière entre le confort légitime et le luxe inutile? Le jalomïement n'en est pas difficile. Considérons commte terres étrangères la totalité des territoires occupés par la vanité. Il y a un confort sain fait d'exquise propreté et detout ce qui allège et simplifie la vie quotidienne. Ce qui complique n'est que pour la vanité de paraître : à ces embarras inutiles commence le luxe vaniteux. Â6n de rendre cette distinction fondamentale plus claire, étudions la question des œuvres d'art. L'oeuvre d'un grand artiste a une fonction éducative, d'initiation. Plus intelligent, plus persévérant, plus enthousiaste que nous^ il nous révèle la beauté des choses qui nous entourent et que nos yeux distraits n'apercevaient pas. Une telle œuvre est donc très utile aux âmes ferventes qui la contemplent : elle renouvelle leur conception des choses et enrichit leur sensibilité. Mais cette même œuvre d'art n'est que luxe de vanité dans le salon de personnes médiocres, qui la regardent machinalement et pour qui elle n'a jamais été une source vivante de nobles émotions. Les perles et les diamants, dans lesquels aucun artiste n'incorpore aucune part de son initiative ni de son intelligence, sont de purs étalages de vanité : c'est du travail gaspillé. D'ailleurs, sauf dans le cas des très grosses fortunes, le luxe particulier ne peut è%te que médiocre. Quel intérieur vaut un musée? Quel parc vaut la vallée de Chamonix? J'admire les Japonais riches qui n'admettent à la fois dans leur appartement qu'une seule belle statue ou un seul beau tableau auxquels ils créent un cadre^ adéquat et qu'ils savourent souvent et longtemps. Encore faut-il compter avec l'émotissement que produit l'habitude...

INFLUENCES MAUVAISES DE LA FORTUNE 119 I Hélas!

Le luxe a du prestige. Recedo tristior, dit Sénèque (de tranquill. animi) quand il a été ébloui par l'ostentation. Le sage qui fait le tour des choses, sait que la véritable richesse est intérieure. Dès que l'argent cesse d'être utile au progrès spirituel, il devient nuisible. Rien de plus lamentable que la chasse américaine au dollar. Elle ravale l'homme à la poursuite de l'argent. Le résultat ne se fait pas attendre, car le sentiment que la vie est insipide est assez répandu dans le monde riche américain. Quand je me rencontre avec un millionnaire, je me pose quelques questions auxquelles il est rare que je puisse répondre favorablement : se porte-t-il mieux que s'il était obligé de travailler? Est-il plus énergique? Aime-t-il davantage sa femme et ses enfants? Est-il plus aimé? A-t-il des amis sincères? Comprend-il plus de hautes vérités? La plupart du temps je suis contraint de conclure qu'on ne vit pas de ses rentes : elles vous atrophient. La grosse fortune, avec son cortège de domestiques et de valets, avec la vie de parade et de faste qu'elle impose, constitue une servitude plus dure que le vulgaire ne le croit.

INFLUENCES MAUVAISES DE LA FORTUNE D'autre part, la fortune, à part de rares exceptions, exerce une mauvaise influence sur l'intelligence et sur le caractère. Toute initiation au travail, exige une période laborieuse d'apprentissage ; il faut se donner de tout son cœur, de toute son intelligence à l'interprétation de quelque œuvre de génie ou à la création personnelle. Alors prend naissance un intérêt puissant.

120 l'argent Mais pour éprouver la griserie que donne le travail abordé avec la totalité de Ténergie, il faut que le jeune homme soit mis en mouvement par le sentiment profond de la nécessité de l'application. Il y a dans ce sentiment une contrainte féconde par ses effets, qui fait défaut au jeune homme d'une famille riche. Rarement un amateur en musique, en peinture dépasse la médiocrité parce que le désir des succès mondains n'a pas la puissance stimulante de la nécessité. Carnegie n'a jamais admis dans ses usines les fils d'associés ou de parents[^]. Peu de grandes œuvres littéraires ou artistiques, peu de grandes inventions ont été l'œuvre d'hommes nés dans la richesse. On n'apprend pas à nager avec une ceinture de sauvetage : de même un jeune homme ne se met résolument au travail que lorsqu'il sait qu'il risque de couler à pic. L'habitude du travail intense est fille de la pauvreté. Pour nous pousser jusqu'au fond de notre volonté, pour nous donner la révélation des sources cachées des énergies profondes, rien ne remplace l'excitation du danger. Nul ne sait ce dont il est capable s'il n'a reçu le coup de fouet du péril. Dans la haute montagne une tempête de neige qui nous contraint de lutter avec toutes nos forces contre la mort menaçante nous découvre en nous-même une capacité d'accomplir l'impossible. Les survivants d'un naufrage sont les énergiques qui luttent jusqu'au delà des pires souffrances : les faibles • de volonté se laissent couler. La France, réveillée de sa torpeur par la criminelle agression du Kaiser, la France qui, trop gâtée, avait refusé de regarder l'orage qui s'amoncelait à l'Est, mise en présence du danger d'être anéantie, alla d'un seul coup puiser dans ses plus profondes réserves d'énergie et ce fut la victoire libératrice de la Marne. 1, V Empire des Affaires [^] traduct, MaiUet. Flammarion édif.

INFLUENCES MAUVAISES DE LA FORTUNE 121 Dans la vie ordinaire, le jeune homme riche n'est jamais placé dans des circonstances assez dangereuses pour qu'il fasse la découverte des énergies inconnues qui dorment en lui. Jamais il ne se trouve dans la situation du jeune Michelet : <^ Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de Tavenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes ennemis à moi se moquant de moi tous les jours, un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même : sans feu (la neige couvrait tout), ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien, — je frappai de ma main, crevée par le froid, sur ma table de chêne et sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir* ». Carlyle, dans son profond Sartor ResartuSj nous fait assister au rejaillissement de son Teufelsdrœckh arrivé au fond du désespoir. C'est qu'en effet on ne peut guère compter que sur soi. Les jeunes gens qui écrivent non le genre de livres qui conduisent aux honneurs et à l'argent, mais des œuvres profondes qu'ils tirent de leur expérience, ne rencontrent aucune faveur chez les gens dont le siège est fait. Dans la solitude et devant la cruelle indifférence du monde ils ont eu des moments pareils de stoïcisme. Puis leur est venue la révélation de leur force. Semblables à une caravane découragée, qui meurt de soif dans la tempête de sable, tout à coup ils atteignent une fraîche oasis. Au moment de désespérer, ils sentent jaillir en eux la source d'énergies insoupçonnées. Alors, le découragement disparaît à jamais. Cette expérience vivifiante modifie profondément le caractère^ comme fait Fintuition immédiate, par le mystique, de l'amour divin. Or cette révélation des énergies cachées, sans laquelle on reste un médiocre, les jeunes gens qui ont le malheur 1 . Michelet, Le Peuple,

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

122 l' ARGENT d'être riches, n'ont guère la possibilité de l'avoir. On demandait à Tolstoï ce qu'il souhaiterait à un homme à qui voudrait beaucoup de mal : « Je lui souhaiterais^ répondit Tolstoï après réflexion, que ses enfants naussent & riches » et il raconte quelque part un apologue : une femme pour assouvir une haine diabolique vole à la femme qu'elle jalouse son enfant et le substitue à l'enfant d'un riche. L'aide apportée à rendre riche par ses domestiques et ses gouvernantes est si débilitante que M*** Mon tuteur qui a fondé, avec la lucidité du génie, l'éducation des bambins sur la volonté, redoute l'arrivée dans ses maisons d'enfants, de fillettes ou de garçonnets de familles aisées. Vers la troisième année un mal irréparable est déjà fait : les ressorts de l'initiative et de l'invention sont détendus. Ces enfants sont distraits, égoïstes, indifférents, inertes. On a écrasé leur esprit d'initiative. Naturellement, cette influence débilitante continue à agir sur le jeune homme : « Un panier plein de titres est le fardeau le plus lourd qu'un jeune homme puisse avoir à porter. D'ordinaire il chancelle sous ce poids » ^ Avec mon expérience de la vie^ je souscris au jugement du président Garfield que « le plus riche héritage qu'un jeune homme puisse trouver à sa naissance est la pauvreté ». Quant aux filles riches, elles deviennent la proie des arrivistes ou d'hommes médiocres. Il est une peine, dit Carlyle % que la Nature inflige dans ses colères les plus sévères, c'est de condamner à posséder beaucoup d'argent : « A posséder ça, à montrer une vanité s'enflant jusqu'au monstrueux par ça, vos passions basses s'excitant jusqu'à l'explosion par ça, votre cœur et peut-être votre estomac lui-même trahit par l'intoxication de l'argent... » 1. Carnegie, L'Empire des Affaires, ^« Pamphlets. Eloquence,

AUTRES MÉFAITS DE l'ARGENT i23 En résumé, l'argent détruit d'abord les jeunes âmes bien nées l'énergie qui les eût élevées au-dessus de la médiocrité et chez les natures déjà médiocres, il tue la capacité d'efforts : c'est un terrible dissolvant de la volonté. AUTRES MÉFAITS DE l' ARGENT C'est aussi un dissolvant de la droiture. Judas Tiscariote n'était pas plus méchant que la moyenne de ceux qui aiment l'argent, et la preuve, c'est qu'il se pendit le jour où il découvrit les conséquences de son acte. Combien de gens d'affaires condamnent froidement à la mort et à la misère leurs dupes ! Ceux-là ne se pendent pas » Judas valait mieux. Autre méfait de l'argent. Il nous arrache à la société des travailleurs, nous introduit dans une vie artificielle et coupe les contacts avec la réalité. Tolstoï a démontré d'une façon irréfutable que la vie oisive des classes riches a détruit en elles jusqu'à la notion d'un art profond et universel. De même, en s'abstrayant des conditions essentielles de la vie de travail, la classe oisive perd l'intelligence profonde des réalités et elle confond avec l'intelligence l'esprit, la facilité verbale qui en sont la contrefaçon. On peut constater le succès de cette contrefaçon, de cette Camelote intellectuelle dans les romans qu'écrivent certains académiciens pour leur public de nobles : les femmes, démoralisées par l'oisiveté et par l'ennui ne s'y préoccupent que de toilettes et d'amourettes. Jamais un personnage n'y quitte les « convenances » et jamais aucun d'eux ne soupçonne que la vie a un sens profond, souvent tragique. Une œuvre d'art n'a de valeur que lorsqu'elle verse dans le courant de la vie humaine.

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

124 l'argent seotimeat oouveau »<, qu'elle découvre une oouvelle relation de l'homme avec ce qui l'entoure. L'art moodain n'admet que des questions de vanité et la galanterie. 11 grise les sens par les décors, les costumes, les jolies actrices et fait appel à des moyens d'une grossièreté inouïe, comme l'entrée de deux jeunes mariés au chevet de la Dame au Camélia mourante, effet de même ordre que le spectacle d'une exécution capitale dont Barres nous régale dans l'un de ses romans. Aussi sommes-nous inondés de livres et d'articles de pseudo-intelligents, de « verhoraanes » et, durant cette guerre formidable, pas un écrivain à la mode n'a eu la pudeur de se taire, de réfléchir à la réorganisation de notre pays. Pas une page de la valeur des pages profondes de l'Argent de Péguy qui, esprit pénétrant de grand artiste et toujours talonné par la peur de ia faillite, plongeait doublement dans les réalités sévères de la vie. B'ailleurs celui qui connaît les difficultés de la recherche de la vérité sait que des années de méditation sont nécessaires pour tirer du sable innombrable des faits indilTérents les quelques paillettes d'or qu'ils renferment, et il ne va pas chercher ses inspirations chez les écrivains dont l'énergie et la clairvoyance sont affaiblies par une vie facile, par les satisfactions de vanité, par le travail hâtif et par la séparation absolue d'avec l'humanité qui « gagne sa vie à la sueur de son front ». On peut donc affirmer que la fortune, avec la vie artificielle qu'elle comporte, décapite les personnalités d'élite : elle détruit l'énergie patiente et substitue à l'intelligence une facilité verbale qui n'en est que la contrefaçon. D'autre part, nous le famille, l'argent tend à { liaux. Autre dommage : si 1. Tolsloï, Qu'est-ce que l'

The text on this page is estimated to be only 0.96% accurate

'tr^-K-^ co^^,e.»-,,,6 \»:nesv»«-' X^ ,,,,eV\ e* . \e9 ,i.rtiO«» . ie »"
,,. idées el tes &^^ «""von""?!! V^" As va-rnâcetu w ta' î""° *W-'VV .àes
causes eUes*>ïï*'-a^ Ml , jes causes el 4es effeU a. ,,,,^ ,,,e" Lie roowl
comme 4(it>» ^ * ^- ^^^^^1% ^« r^^gct'" > accompli »^ ^^ V \e,-!A^^°
Pè5'*,,,ie s«ti»*'8«0« ^^'^^

426 t*ARGBNt 4e sa sérénité. Elle déchoit. Le bonheur grave et profond de ceux qui vivent en communion avec les meilleurs hommes de tous 4es temps, fait place aux plaisirs, aux avertissements, aux fracas de la foire aux vanités. La chute est rapide : les plaisirs bas qui soot faciles à atteindre sont bientôt les seu^s que Ton soit capable de goûter : c'est la gourmandise sous toutes ses formes : cuisine raffinée, vins de grands crus, liqueurs, etc. Sottise de Tépicurien, qui paie sa gourmandise de souffrances terribles et d'une vie alourdie, diminuée, comme si répicurisme le plus raffiné n'était pas dans la sobriété! Mais hélas! le mobile principal des hommes demeure la satisfaction du palais, le plaisir de manger et de boire. Dès Tenfance, la punition la plus cruelle n'est-elle pas la mise au pain sec et à l'eau ? Que de femmes passent leur temps à confectionner des gâteaux ! Le domestique le mieux rétribué n'est-il pas le cuisinier? Baptêmes, mariages, etc., tout est prétexte à goinfrerie! Léonard de Vinci compare les hommes grossiers à un sac où entre la nourriture et d'où elle sort. Il les appelle « faiseurs de fumier et remplisseurs de latrines ». C'est tout leur office dans le monde. A la bonne chère s'ajoute nécessairement le désir sexuel que la littérature décadente, innombrable, essaie dans sa perversité, de peindre avec des couleurs mensongères de façon à ce que les esprits faibles ou déchus le confondent avec la tendresse et avec Tamour. On peut dire que l'effort d'une notable partie des romanciers et surtout des romancières, tend à couvrir du nom respecté d'amour, la sensualité, instinct féroce, basement égoïste et anti-social. Amour impliquerait sacrifice de soi si le don joyeux de ses aises à son enfant était pour unemaman une souffrance et si un homme sain n'éprouvait de l'allégresse à travailler pour sa jeune femme. Ëst-ice abnégation et immolation que le ravissement d'une volonté qui se donne 'pa^oe que l'égoïsme est

LA VIE INFÉRIEURE EST SEULE POSSIBLE 127 senti comme indigence, comme une sorte de bassesse ? La recherche de la sensation c'est dégénérescence : c'est l'énergie descendue à un niveau si bas, que les facultés supérieures ne sont plus alimentées. Il n'est pas surprenant dès lors que la prostitution avec ses conséquences dangereuses ou avilissantes ne puisse même plus déclencher les idées et les sentiments antagonistes de dignité et de prévoyance. Aussi voit-on la société oisive tendre vers les orgies des Romains de la décadence qui prenaient un vomitif pour se remettre à manger. Les plus énergiques et les meilleurs sentent- que la gourmandise et la bestiale contrefaçon de l'amour ne sont pas des plaisirs, mais de véritables souffrances et des déchéances camouflées en plaisirs. Si l'argent a une influence sur la mise en marche de la volonté, il en a naturellement une aussi débilatante sur l'exécution d'une œuvre, car toute œuvre sérieuse demande des efforts prolongés durant des années. Pour soutenir un effort aussi persévérant il faut des sentiments puissants et stables. Les sentiments supérieurs étant rongés par l'argent, il ne peut rester, pour soutenir la volonté que l'avidité, le désir morbide d'amasser. C'est une passion durable. « Je n'ai jamais connu personne, dans aucune circonstance ni dans aucune position qui n'eût besoin d'un peu plus pour en avoir assez*. » Mais l'intérêt n'est un excitant que s'il donne des résultats tangibles et proches: ce n'est jamais le cas d'une œuvre artistique, littéraire ou scientifique de quelque portée. C'est donc, pour une œuvre désintéressée, un faible soutien que l'intérêt. Le mal que fait l'argent à celui qui le détient, s'amplifie le lendemain de la mort. Semblable à l'outre 1. a little more to make enough.» Maxime de Borel [Sidmouth, ministre, cité par M*** » de Boigne, Mémoires »

i2S LARGE!FT d'Eole, une succession qu'on ouvre, souffle la tempête : cène sont que dissentiments, que haines entre les héritiers démoralisés par l'avidité, à la grande joie des avoués et des avocats. Déplorable malversation de l'argent accumulé. Dès cette vie il attire comme un aimant les arrivistes sans scrupules. Il faut aux garçons une rare énergie morale pour résister aux dépravateurs à l'effût des jeunes gens trop riches. D'autre part, la poursuite âpre de l'argent, tue les sentiments délicats. Réduits aux sensations par cet appauvrissement, des hommes autrefois énergiques, qui ont fondé des maisons puissantes, tombent tout à coup dans la débauche et dans le gâtisme, à un âge où les sages ^sont dans le plein épanouissement de l'intelligence et de la vie morale. C'est que la pauvreté et la loi du travail prescrivent la route à un homme, tandis que, la fortune faite, il n'existe ni barrière ni but. Les habitudes rompues laissent le malheureux désespéré, capable des pires sottises. Des noms connus viendront à la mémoire du lecteur. Pour bien des gens qui semblent encore tenir debout, les lois de la vie feront inévitablement sortir de lamentables conséquences des prémisses posées par une accumulation d'actes absurdes. Les Carnegie, les Boucicault sont rares dans le haut commerce. C'est que le commerce est souvent une profession moralement insalubre. Il fait vivre dans une atmosphère de dissimulation. Le commerce ne crée rien. En fixant la pensée uniquement sur le lucre, il tend à détruire les rapports humains : les affaires sont les affaires, comme dit Lechat^ Cette forme parasitaire et anti-sociale est appelée à disparaître devant la coopération. Au moment de la mort, une vie consacrée à la chasse 1. Héros du chef-d'œuvre de Bergerat : Les Affaires sont les Affaires,

LA VIE INFÉRIEURE EST SEULE POSSIBLE 129 à Targent

prend un caractère comique tant il apparaît alors qu'elle a été le sacrifice de tout ce qui fait la vie belle et savoureuse à une ridicule superstition ! Or rien n'est bouffon et douloureux à la fois comme une vie ratée, quand cette vie avait des apparences somptueuses : c'est une belle bulle de savon irisée qui se résoud en une goutte d'eau sale. Alors, que faire ? Se vouera la pauvreté et comme Diogène habiter quelque vieux tonneau ? « Vous êtes un peuple de rentiers, disait un Allemand à Jules Huret. Une villa avec des volets verts, voilà votre idéal. Nous, Allemands, nous travaillons jusqu'à la fin de nos jours... nous vivons largement. » Mais qu'est-ce que vivre largement ? Dans un beau livre*, Hueffer, qui a vécu en Allemagne, dit que la vie publique y est un océan de . scandales, de corruption et d'affaires incroyablement malpropres. « Le but de l'éducation prussienne, ajoutet-il, a été d'apprendre aux Allemands que l'homme idéal est un millionnaire, pareil à un cochon qui vivrait dans un vaste hôtel doré. » J'ai regardé vivre les Allemands à dhamonix et à Monte-Carlo et je crois que M. Hueffer a raison. « Bismarck, croyait avant tout, dit Ignatieff, à la puissance de l'argent » *. J'aime mieux la « vie large » d'un Corneille, d'un Pasteur, d'un Corot, ou même d'un saint François d'Assise qui ne possédait pas un écu. Le sage reconnaît la valeur de l'argent mais il ne la surfait pas : il sait que l'opinion adoratrice de l'argent est trompée par les apparences. Il découvre bientôt que les trois quarts des choses que nous désirons sont nuisibles et que souvent le dernier quart est inutile. Il sait que l'argent n'est pas un gain en tout état de cause. 1, Foi^d Madox Hueffer, Entre saint Denis et saint Georges, Esquisse de trois civilisations, 1916, Payot, éditeur. 2. Comte Ignatieff à E. d'Arnoult, i?ei'«e de Paris^i^^ iév, 1917. Payot. — Bonheur, 9

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

i30 l'argent LE BIENFAIT INESTIMABLE DE L' ARGENT Le bienfait inestimable de l'argent c'est la sécurité qu'il apporte à qui fonde une famille, c'est la certitude du lendemain, l'assurance contre la maladie, contre la mort, contre l'arbitraire. C'est la certitude d'une vie modeste, simple, « désenchantée » de Tinulile. La valeur de cette sécurité n'est profondément appréciée qu'à l'âge où il devient difficile de recommencer sa vie : il n'est pas bon qu'une certitude complète vienne avant l'heure enlever à la volonté son stimulant le plus énergique. Le sage ne demande à l'argent que ce seul bienfait. Il a vite découvert, par l'observation des richards qu'il approche, que la fortune coûte trop cher et qu'elle n'apporte aucune des joies fondamentales. Elle ne donne ni la santé ni les joies du travail créateur, ni celles du repos qu'il faut gagner par le labeur. Elle ne donne ni la maîtrise de soi ; ni les joies de la famille ; ni l'amitié, ni la sympathie, ni le commerce d'égal à égal avec autrui. Enfin elle ne donne pas le sentiment de la nature, ni la compréhension des grandes œuvres de la musique de la peinture, de la sculpture, ni l'intelligence des grands philosophes et des grands écrivains . Au contraire, parce qu'il est un dissolvant insidieux mais efficace de la volonté, l'argent est une cause constamment agissante de mauvaise santé, d'affaiblissement de l'intelligence. Il tend à tarir la source commune des divers bonheurs, qui n'est autre que l'énergie des sentiments supérieurs. Le sage doit donc se garder d'exagérer la valeur de l'argent. Si quelques riches échappent à l'ennui qui découle inévitablement de leurs plaisirs compliqués et sans saveur, ils échappent par des moyens autres que ceux que la richesse procure, par la modération des

l'enfer moderne 13 { désirs, par le devoir vaillamment rempli, par la pureté des affections, par une culture supérieure de l'esprit. D'autre part, le sage veut savoir comment l'argent est gagné. Soit par la fraude et par le vol, par l'exploitation des faibles, il préférera la pauvreté fière de l'honnête homme. L'argent gagné est souvent un signe d'intelligence, mais le signe peut mentir, ne couvrir que ruse et bas esprit d'intrigue. Le sage ose refuser la considération même à l'argent gagné honnêtement s'il est accumulé par un avare qui se prive de tout pour avoir de quoi vivre... après sa mort ! Triste spectacle que celui du père Grandet ! L'argent ne vaut que par l'usage qu'on en fait : le laisser à des héritiers est aussi sot que malaisant. Le laisser à une œuvre, après soi, est un emploi meilleur, mais peu intelligent, car il est rare que son emploi soit tel que nous l'eussions voulu, car presque toujours les legs vont à des œuvres de charité. Or la charité est souvent dépravante et elle encourage la fainéantise et la paresse : elle essaie de faire tenir debout des sacs vides. La vérité c'est d'aider des jeunes gens qui s'aident eux-mêmes énergiquement. Mais pour faire œuvre utile et féconde, il faut être là, dépenser son argent soi-même, en surveiller l'emploi et devenir, sur ses vieux jours, au lieu d'un vieux riche imbécile, le chef agissant d'une œuvre vivante. L'ENFER MODERNE

D'ailleurs, même honnête, la chasse à la pièce de vingt francs fait vivre une grande partie des Européens et des Américains dans un enfer. Combien sont occupés à des besognes inintelligentes ou franchement répugnantes ? Les sages indiens et japonais disent que nous sacrifions joie et bonheur au désir de posséder et ils

132 L[^]ARaENT méprisent notre culte idolâtre de l'argent auquel ils préfèrent une conception pure et paisible de la vie. Les Arabes instruits nous accusent de ne pas savoir goûter la beauté dans laquelle nous baignons. « Nous savourons, dit l'un d'eux, le repos à l'abri de la douleur physique et le plein développement de notre intelligence ne sera jamais arrêté par les ignobles soucis matériels, les viles besognes bonnes pour les bêtes ou les machines. Ici les Européens se retirent de plus en plus de la beauté et de la lumière du ciel, ces vérités certaines, pour vivre dans le horrible artificiel et dans les complications d'un faux confortable * . » Les sages orientaux ignorent nos agitations, notre fièvre, notre soif de l'or. Ils savent goûter les joies familiales, le travail patient et consciencieux, le bonheur que chaque heure apporte. Ils ont une vie fluide, très simple, qui n'est pas encombrée de superflu. Une amabilité souriante fait leur vie sociale douce. Que de leçons dans l'art de vivre nous aurions à leur demander ! Ils nous apprendraient à désencombrer notre vie, à renoncer à notre activité brouillonne, fiévreuse, à la folie qui nous pousse, pour assurer notre lendemain, à refuser de cueillir les calmes et profondes joies que les vingt-quatre heures de la journée offrent vainement à notre inattention et à notre hâte trépidante. 1. Vame musulmane[^] Géniaux, Revue de Paris, 15 août 1913[^]

CHAPITRE VI Le Pouvoir C'est un malheur pour notre démocratie que l'éducation soit fondée sur des sentiments inférieurs : l'enfant devrait trouver en lui-même le plus énergique des stimulants, qui est la joie de la difficulté vaincue. Mais les éducateurs ne font guère appel qu'à la vanité et à l'envie décorées du nom d'émulation. L'élève devenu homme considère le monde comme un concours où il s'agit d'écraser les concurrents. Être premier, fut-ce avec un devoir médiocre, plutôt que d'être quatrième avec un excellent devoir ! Chacun espère devenir au moins ministre : tant d'hommes ont atteint les sommets du pouvoir sans avoir travaillé ni produit ! Le pouvoir, qui satisfait les pires instincts, l'orgueil simiesque et le désir de domination, exerce sur les jeunes gens une espèce de fascination. Si l'homme connaît à fond un grand service de l'État; s'il a l'idée nette des réformes fécondes à y introduire, qu'il tente de réaliser ses conceptions en entrant au parlement, rien n'est plus naturel. Pour

134 LE POUVOIR ceux qui n'y recherchent que la possibilité d'une action efficace, les échecs ne sont qu'un stimulant. L'insuccès ne peut abattre celui qui travaille à une œuvre nationale. Mais entrer au parlement avant les quinze ou vingt aimées de labeur patient et de méditation qui permettent à une intelligence de s'armer, c'est y entrer sans rien savoir de la complexité de la réalité vivante : c'est se condamner à n'y rechercher que des satisfactions de vanité ou l'assouvissement de cet horrible instinct d'oppression qui dort en beaucoup d'âmes. En quoi devrait consister le pouvoir ? Nous avons constamment sous les yeux des exemples douloureux de l'incapacité des gens au pouvoir, c'est-à-dire des hommes qui s'arrogent le droit de diriger les autres. Platon remarquait déjà que les politiciens sont les gens les plus divertissants du monde : ils passent leur temps à édicter des lois pour remédier aux abus, coupant chaque fois une tête de l'hydre de Leme... qui repousse immédiatement. Comme les enfants jouent aux soldats, la nation joue à la politique. La science et l'ingéniosité des milliers d'hommes instruits et le travail des millions d'hommes dirigés par les hommes compétents, font toute la besogne nationale. Le rôle des gouvernants devrait être uniquement d'assurer l'ordre, c'est-à-dire d'empêcher, comme au collège, les instables, les bruyants, les fous de gêner le travail des autres. En dehors de ce rôle de police, le gouvernement doit veiller à ce que la justice soit rapide et impartiale, il pourvoit aussi à la sécurité nationale et aux intérêts éternels de la nation. Or cette mission il ne peut la remplir que si sur chaque question il consulte les gens compétents. Son action devrait donc être assise sur des aristocraties ouvertes aux compétences, aux talents. Mais en France, nous n'allons pas dans cette direction.

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

LA VIE d'un MIKİSTRE 135 Cela tient à ce que le pouvoir parlementaire, au lieu d'être exclusivement un pouvoir de contrôle, est devenu un pouvoir de direction. En outre, ce pouvoir est dévolu surtout à des avocats. Or la plupart des membres du barreau sont victimes d'un mauvais code de procédure, qui les amène à ne pas étudier en elles-mêmes les causes qu'ils plaident : ils cherchent surtout à étourdir et à tromper les magistrats, et à obtenir un succès personnel. Ils apportent ces habitudes d'esprit au pouvoir : ils ne sont pas formés aux méthodes scientifiques qui permettent d'élucider et de résoudre les questions en tenant compte de tous les éléments. Les politiciens héritiers des courtisans de Versailles, emploient la flatterie vis-à-vis du souverain : la foule, et quand ils le peuvent, ils ont recours à la ruse et à la force pour conquérir le pouvoir. Le pouvoir consiste presque uniquement dans la puissance de nommer à des postes plus ou moins lucratifs les grands électeurs. Ils se servent « de la puissance de vote pour favoriser le moindre effort de quelques-uns »¹ Le jour — lointain — où les innombrables sinécures que détient l'État auront disparu et où les nominations aux postes dépendant de l'État, pourront, si elles sont injustes, être déferées, par les gens de la carrière, à une cour suprême, on verra les politiciens laisser la politique aux hommes d'État véritables, parce qu'ils perdront l'immense clientèle de mendiants et de parasites qui s'attachent à leur succès pour l'exploiter. LA VIE d'un ministre Regardons de près la vie quotidienne d'un ministre. Même les grands ministres, énergiques et tenaces, 1, Clemenceau, V Homme enchaîné* i¹ any, 1915,

136 LE POUVOIR qui donnent leurs forces à la réalisation d'une idée juste, et qui font la grandeur d'un gouvernement, comment peuvent-ils agir? Notre volonté n'opère que par des muscles et sur des muscles qui obéissent plus ou moins bien. De même, un ministre ne peut agir que sur les fonctionnaires et par les fonctionnaires qui sont comme ses muscles. Pour se traduire en actes, sa volonté doit s'incarner dans le grand corps que forme l'administration. Une administration se compose du nombre immense de ceux qui font leur devoir aussi bien qu'ils le peuvent et dont le chef n'entend pas parler. De même que nous n'avons pas conscience des organes qui fonctionnent normalement, de même que la douleur ne nous avertit que des perturbations de l'ordre, ainsi, le chef n'est averti que de ce qui ne va pas. Très désagréablement, il dilapide une notable partie de son temps à sévir contre le grand nombre des déséquilibrés, des égoïstes aigris, des malades d'orgueil qui se jugent incompris, des maniaques persécutés devenus persécuteurs, des demi-fous incapables de discerner la vérité, des pauvres de volonté à qui la vie ne présente qu'aspérités. Cette minorité occasionne au chef beaucoup de tracas, car les déséquilibrés, à cause de leur force d'affirmation et de la passion intense qu'ils apportent à leurs accusations, ont de l'influence sur leur entourage. Ils ont la ténacité de l'idée fixe, au service de laquelle ils mettent les ressources d'un esprit procédurier. Une partie de l'énergie d'un chef s'use à cette lutte contre la déraison et la mauvaise volonté, d'autant plus que les demi-fous par les motifs que nous venons d'indiquer, trouvent inmanquablement dans leurs amicales et auprès des députés inquiets pour leur réélection un appui qui oblige à des enquêtes et à des contre-enquêtes. C'est un temps énorme perdu, et une source de perpétuelle irritation.

LA VIE d'un ministre 137 Au bout de quelques semaines un ministre se rend compte qu'une grande part de son action va s'user à des misères et c'est un sentiment douloureux. Parmi les collaborateurs équilibrés, il en est de peu intelligents, de routiniers et les intelligents ne sont pas toujours dociles. Quel poids à soulever pour agir ! Mais comme tout son temps est haché menu par mille et une occupations, il est impossible à un ministre réformateur de trouver du loisir pour réfléchir, pour travailler. Comme le dit Platon S les puissants sont aussi ignorants que des pâtres à cause du peu de loisirs qu'ils ont de s'instruire. « Tous les théologiens demeurent d'accord que les papes peuvent être surpris et que cette qualité suprême est si éloignée de les en garantir, qu'elle les y expose, au contraire, davantage, à cause du grand nombre de soins qui les partagent. » Saint Grégoire s'en plaignait : « La foule des affaires nous accable, et notre esprit qui, étant partagé en tant de choses, s'applique moins à chacune en particulier, en est plus aisément trompé en une 2 ».* La vérité est toujours complexe et difficile à saisir. Un esprit partagé entre un grand nombre d'affaires urgentes^ devient vite incapable d'efforts d'attention prolongés. De plus, les puissants sont entourés de flatteurs et d'intrigants qui leur persuadent qu'ils savent tout ! On vante leur « esprit d'assimilation » : comment ne finiraient-ils pas par croire qu'en un instant ils peuvent comprendre des questions qui pour être débrouillées demanderaient des mois de travail ? Aussi, perdent-ils peu à peu le contact avec les réalités. Qu'on vérifie sur Guillaume 11 cette influence du pouvoir : en juillet 1914, n'était-il 1. Théélète, 2. Pascal, 18* Provincialç.

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

438 LE poevem pas rhomme d'Europe le plus mal renseigné sur la France, sur rAngleterre, sur la Belgique? Plus on est haut placé, plus le pouvoir réel diminue : un chef ne peut donner que l'idée directrice. Son action en tombant de cascade en cascade, par les échelons de la hiérarchie, perd une grande partie de son efficacité. Arrivée en bas, elle n'a souvent plus la force de mouvoir l'inertie des préjugés et des routines. Ajoutez que le ministre d'une démocratie, n'a jamais la durée pour lui. Il aperçoit avec humilité la vérité essentielle : on ne gouverne qu'avec des hommes de caractère. L'acte par excellence de celui qui gouverne, c'est le bon choix des chefs qui demeurent tandis que les ministres passent. A cause de leur durée, les chefs choisis peuvent pendant des années, insister patiemment pour réaliser l'idée directrice. Ils peuvent en contrôler l'exécution avec une énergie inlassable et finir par faire plier même les mauvaises volontés.

LES GRANDES RÉFORMES SONT ORGANIQUES Les grandes réformes fécondes ne donnent pas la notoriété immédiate, l'éclat, comme le font les destructions. Elles consistent à organiser les institutions établies, à concentrer ses efforts sur les améliorations qu'elles comportent. Cela implique une longue préparation des esprits et des semences qui ne lèvent qu'avec le temps. Il convient donc de rechercher les collaborateurs compétents et de les convaincre, puis de les mettre à leur place ; (^Ae right man in the right place) afin qu'ils puissent faire travailler le temps pour la réforme. Il faut leur faire confiance, tout en sachant que les énergiques succomberont, s'ils ne sont surveillés, à la tentation d'abuser du pouvoir en faveur de leur clan. Ces chefs choisis doivent être avant tout (les éducateurs à l'école

LES GRANDES RÉFORMES SONT ORGANIQUES 139

desquels se forment les chefs subalternes qui mettront directement la main à la pâte pour réaliser la réforme, œuvre commune. Cette œuvre d'éducation, de surveillance active et de direction est sans éclat. C'est une œuvre de longue patience, donc une œuvre impossible où manquent le temps et une énergie directrice, calme, patiente, immuable. Le choix des hommes, qui est la plus haute action d'un chef, est difficile. Pendant que les hommes d'élite travaillent, les médiocres, ont le temps de faire des visites et d'entreprendre habilement le siège du chef qui choisît et de son entourage qui conseille et pèse sur le choix. Les hommes de valeur, trop fiers pour s'abaisser à ces moyens mondains, laissent le champ libre aux intrigants habiles à persuader le chef que la sagesse sort armée de son cerveau et qu'il n'a qu'à ordonner. Les flatteurs sont roués et les plus robustes esprits se défendent mal contre la louange habile et insinuante. « Un individu dans une situation élevée et importante verra beaucoup de monde empressé à servir son égoïsme et à flatter et encourager son orgueil... la vanité est un moyen qu'utilisent habilement les gens ambitieux et intéressés, pour faire de vous l'instrument qui servira leurs desseins, trop souvent contraires à votre bonheur ». Aussi, difficile est le choix des hommes de valeur, qui devrait être la plus haute préoccupation d'un chef. L'Allemagne nous fournit une double illustration de ce qui précède. L'usine Knipp a écrémé dans l'industrie et dans l'armée allemande les hommes de première valeur. Au contraire, Guillaume II, vaniteux, incapable de supporter un homme de caractère indépendant, a recruté 1. Lettre du roi Léopold à Victoria, Revue des Deux-Mondes et Temps, oct. 1877.

liO LE POUVOIR des chefs qui n'ont fait illusion que parce qu'ils ont pu prodiguer avec un mépris cynique la vie de leurs soldats. Notre France bien-aimée a été à deux doigts de la ruine parce que les usines de guerre allemandes ont recruté à prix d'or les hommes d'intelligence neuve et énergique. Dire qu'un chef de grande valeur n'a d'action que par les hommes qu'il choisit et qui acceptent du fond du cœur d'aider à son action, c'est dire que le pouvoir précaire de nos démocraties ne donne jamais la joie du travail fécond, parce qu'une action créatrice demande une énergie tendue dans le même but durant des années : or, à nos ministres manque la condition même de toute œuvre, le temps, sans lequel on n'édifie rien. C'est pourquoi aucune joie profonde, aucun bonheur n'est possible dans la vie politique d'une démocratie ^ AUCUNE LENTE CROISSANCE n'eST POSSIRLE ' Ce qui est vrai des chefs d'élite est d'une évidence douloureuse dans la vie d'un simple député. C'est une vie d'agitation qui donne le dégoût du travail. Les élections bouleversent la vie tous les quatre ans. Elles culbutent chaque fois un tiers de la représentation et trois cents des élus ne le sont qu'à une majorité si précaire qu'ils eussent été jetés à terre par un déplacement de quelques centaines de voix. C'est donc pour cinq cents députés le régime de l'insécurité totale. Tous les quatre ans leur vie se joue à pile ou face • Il ne se produit pas, comme dans la vie d'un fonctionnaire, d'un industriel, d'un agriculteur la lente accumu-* 1. La chute de Venizelos^ maigre les services immenses reiMlus à la Grèce, est un exemple tragique de cette ^rcrité (nov. 1920)..

AUCUNE LER^TE GROISSAIfCE P^eST POSSIBLE Hl lation
des résultats de rinteliigenee et du travail , qui donne à la vie une unité
savoureuse. Le député le plus laborieux et le pliis digne du pouvoir peut
être chassé par un intrigant, par un incapable. C'est une vie de joueur, livrée
au hasard. Cette existence agitée, toute d'émotions violentes, détruit la
capacité du travail calme, lent, approfondi : les revers y sont complets et le
chagrin de Téchee laisse inconsolable <;elui qui le subit. Cette vie instable,
sans sécurité, démoralise : la plupart des candidats sont prodiges de
promesses qu'ils savent irréalisables. Pendant une campagne électorale, ils
sont insultés grossièrement dans la presse. Ils subissent la promiscuité et la
familiarité des parasites que isont les politiciens de chef-lieux de canton. Ils
subissent l'humiliation de leur protection. Aussitôt élus, quel flot montant de
solliciteurs! C'est la mendicité d'une société dépioralisée par la faveur, par
les passe-droits, surtout par la conviction décourageante que l'appui d'un
député vaut mieux que le travail, que la conscience professionnelle et même
que le talent. Les meilleurs ont le sentiment douloureux qu'ils sont à peu
près impuissants pour le bien. « Par nous-mêmes, par nos propres défauts,
par lés défauts de notre entourage, par la constitution même de la force qui
nous est remise, nous sommes^ le plus souvent, en dépit des intentions les
meilleures, plus puissants pour le mal que pour le bien. Vous ne nous saurez
jamais assez gré du mal que nous ne faisons pas^ ». Par le fait que les
meilleurs députés sont obligés, comme les autres, de se faire solliciteurs, ils
propagent la démoralisation. Elle sera -complète le jour où le fonctionnaire
sera persuadé qu'un appui politique dispense du travail consciencieux et
qu'une vie de travail et d'honneur ne défend pas un 1 . Clemenceau,
président du Conseil,- Temps^ 15 oct. 1906.

d42 LE POUVOIR homme, même de premier onérite, contre ranîmosité d'un politicien méprisé. Vivant dans une insécufité insupportable, hors des conditions qui organisent la vie sur le fondement sdide du travail, il' faut aux élus de la nation une trempe d'énergie peu commune pour s'attacher à une œuvre et la réaliser. Toutefois, dans ce milieu instable, si peu propice au travail, une volonté énergique, patiente acquiert une influence considérable si elle s'attache à créer une œuvre. Mais le milieu est dissolvant parce que c'est un milieu de chance et de jeu : les travailleurs y sont rares et nombreux les effrontés, à Taudace cynique, qui réussissent. On acquiert au parlement l'influence par la parole. Or, comme le remarque Macaulay à propos de Pitt, l'éloquence peut n'être accompagnée ni de jugement, ni de courage, ni de véritable intelligence c elle est un don analogue à celui d'un acteur; elle réussit dans une assemblée parce qu'une assemblée nombreuse est une foule. Or une foule n'est accessible qu'à des émotions : elle est incapable d'une attitude d'esprit objective ^ Livrée à ses impressions, une assemblée, à part de courts mpments d'enthousiasme, ne s'élève pas au-dessus des sentiments communs parmi lesquels fleurit la plante vénéneuse de l'envie, si bien que les hommes de valeur accomplissent dans ce milieu leur temps d'enfer. Arrêtons, en efllet, un instant notre attention sur le genre de bonheur que peuvent espérer même les plus grands parmi les gouvernants. Les stoïciens faisaient deux parts dans la vie : la part des choses qui dépendent de nous et la part des choses qui n'en dépendent pas. Avec raison, ils faisaient consister le bonheur solide 1. Voir J. Payot, V Apprentissage de Vari d'écrire. Les Politiciens, p. 329, ^Ve sois pas un orateur,,.

AUCUNE LENTE CROISSANCE n'EST POSSIBLE 143

les choses qui dépendent de nous. Ce qui dépend de nous, c'est de vivre « avec un cœur royal, généreusement, noblement, équitablement, raisonnablement. » Or les hommes au pouvoir, à part les Marc-Aurèle, qui sont rares, n'établissent pas leur vie d'aplomb : elle porte à faux, puisqu'ils ne peuvent la bâtir que sur l'opinion et la faveur publique qui ne dépendent pas d'eux et dont ils sont les esclaves. Trop émiettés pour se construire un refuge intérieur[^] citadelle inviolable, leur manque de sagesse les livre à l'inquiétude[^] aux troubles, au malheur et ils justifient le mot de Chamfort. « J'ai presque toujours vu le bonheur des ministres se terminer de façon à leur faire porter envie à leurs commis. » La conquête de soi-même et rélaboration d'une philosophie sereine de la vie, aux larges horizons tranquilles, demande du calme, de longues méditations[^] l'intime fréquentation des grandes âmes de tous les temps -- or le pouvoir impose une existence fiévreuse, incohérente, toujours en sursaut qui détruit le goût et bientôt la possibilité de la vie intérieure. Le plus grand de nos hommes d'état, Jules Ferry, qui a couvert son pays d'écoles comme on le couvrait au Moyen âge d'églises, qui a donné à la France un empire Colonial, a été victime de haines effroyables. A la terreur rouge, à la terreur blanche a succédé la terreur noire[^] la terreur de l'encre d'imprimerie. Une presse d'une méchanceté vipérine accepte que des ratés, des aigris innombrables déversent chaque jour dans ses colonnes leur envie venimeuse contre quiconque fait une œuvre. Cette tourbe ne croit pas qu'un homme puisse travailler ayant pour unique soutien la joie de bien faire. Pour elle « l'État c'est la grande fiction à travers laquelle tout le monde s'efforce de vivre aux dépens de tout le monde ». (Bastiat)* Il faut une haute culture de sagesse sereine pour ne pas se laisser troubler par cette terreur noire : or la vie

144 LB POUVOIR politique ne permet pas cette culture. La plupart sont atteints de cette anaphylaxie que Richet a découverte : certains organismes non seulement ne s'habituent pas au poison, mais ils y deviennent si sensibles qu'une quantité infinitésimale finît par produire des accidents graves. Il suffit de causer un quart d'heure avec un homme politique pour entrevoir que presque tous sont en état d'anaphylaxie. Chaque attaque empoisonnée, resserre spasmodiquement le cœur : c'est un peu de pâleur, une légère angoisse. Ces symptômes s'aggravent peu à peu et l'angine de poitrine s'organise. l'envers de la puissance A plus forte raison, celui qui entre dans la vie politique avec des vues égoïstes est-il perdu. Ne peuvent demeurer calmes que ceux qui subordonnent leur chétive personne au désir ardent de réaliser plus de justice et de travailler à la grandeur de la patrie. C'est ce que disait à son lit de mort* Charles V le Sage, roi intelligent, s'il en fut : « Couronne de France^ combien tu es précieuse et à la fois combien tu es vile! Combien tu es précieuse et même d'un prix inestimable, étant considéré le mystère de justice qui en toi virtuellement est inclus et réside! Mais combien tu es vile, la plus vile en vérité des choses de ce monde, si l'on réfléchit au fardeau, aux fatigues, aux angoisses, aux peines de cœur, de corps et aux anxiétés de conscience que tu imposes à celui qui ne saurait te porter sans fléchir sous ton poids ! » Déjà Seleucus disait que « qui saurait le poids d'un sceptre ne daignerait le ramasser quand il le trouverait à terre ». Les anciens avaient médité sur ce sujet et la sagesse grecque, sur les servitudes du pouvoir, se trouve 1. D'après Siméon Luce et les chroniqueurs du temps.

l'envers de la puissance i4§ résumée dans les admirables réflexions que Xénophon attribue à Hiéron, qui avait été simple particulier avant d'être roi. Simonide l'interroge avec la simplicité d'un Joinville parlant à saint Louis et Hiéron fait avec un souriant bon sens la critique de ses plaisirs qu'il compare avec ceux d'un simple citoyen et il énumère ses peines dont il est seul à supporter le poids, un souverain ne pouvant avoir d'amis. Il conclut en disant que la royauté n'est qu'une « brillante misère ». Ces pages de Xénophon devraient être le bréviaire * des hommes au pouvoir. Napoléon disait à O. Meara*. « Les plus beaux jours de ma vie ont été ceux qui se sont écoulés depuis seize jusqu'à vingt ans... mon logement me coûtait environ trois louis par mois. J'étais heureux alors. Peut-être ne l'ai-je point été quand je suis parvenu au faite de la suprême puissance : la multiplicité de mes occupations était telle qu'elle ne me laissait pas réellement le loisir de jouir de cet état paisible qui constitue le bonheur ». On trouve rarement dans les conversations de Sainte-Hélène avec Las Cases, avec O. Meara, avec Antomarchi, une preuve de sagesse chez cet homme qui serait le plus grand des hommes si le caractère avait été à la hauteur du génie. Il a réalisé avec un éclat incomparable la conquête du pouvoir pour la richesse, pour l'opulence, -pour la parade... Il était accablé de travail mais il ne se détendait jamais, car ce prodigieux « comédiant » était toujours en représentation devant ses ministres, devant ses maréchaux, devant sa cour. Ce n'était pas un sage et c'est pourquoi il ne s'est pas subordonné à l'avenir du pays qu'il a écrasé pour des fins égoïstes. Il a fait tuer peut-être plus d'un million de Français, et les meilleurs, et 1. O- Meara, Napoléon en exil, U II, pi 225, 4* éd. 182'i. Patot. — Bonheur, 10

The text on this page is estimated to be only 12.18% accurate

146 LE POUVOW finalemeEt il a. laissé la Fï'afnce épuisée poor
iin^iècle, chassée^ des frootiéares do fihro'j meurtm; haie par l'Europe. Il a
ébloui' la aation et empêché la saioe' raifton de» merUburB des* Français
de pénétrer dans Tesprit populaire. « L'Etapereur duquel la pompe vous
éMouiten publie... ce n'est rien qu'un bomBse comn«Ma^ et à Fav^enture',
plus vil que te moindre* d« se» suje1?8 : la couardise, Tirrésdution,
lambition, le d^pît el Tenvie ragitent comme un antPCi .. ce ciet de lit toul
enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rapfMâserles tranchées d'une verte
chologique »K « Au plttts éfevé trône du monde^ si ne sommes-^ni^s assis que
sur notre c... » '. Et Pascal dit rudement à un duc : « r^tre âmeet voire
eoq>B sont d'eux-méffi«s indifférewls à l'état' de batelier ou à celui de duc
>». « Il n'est pas nécessaifre pafc»' que VOUE0 êtes duc que je vousi estiioe,
mais il est nécessaire que je vous salue... si vous étie2 diiie sans être
honnête hofiamé^.. en vous rendant les devoirs extériears que l'ordre des
hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour t«us
le mépris intérieur que mériterait la bassesse^ de votre sprit » '. Voilà la
vraie tradition française que Napoléon' I** a interrompue . Il a empêché le
pul>lic de faire la distinction entre lei& « grandeurs d'établissement etJes
grandeiB» naturelles »,^t' de n'es*imer que ces^ deFnîères> la science, les
lumières de Fespril, là Tertu, la passion du travail bienfait... Henri IY, de
vieille souche française et d'espritebâr; ne s'y trompait pas. Acclaii»é' après
la tentulive'd'àssai»^ sinat de Ghâtel •: « Ce^ un peuptej dit41, si mon plus
grandi ennemi était là oâ je suis et. qu^it le vit passer. 1. Montaigne I, xlii,
2. Dernier § des Essais, 3. Pascal, JHsc. sur la condition des grands.

The text on this page is estimated to be only 17.41% accurate

l'ejs'vers de la puissance 147 il lui CD ferait âula&% qu'à moi et
crierait enc^ plos haut qu'il ne fait» K Les amertuiikes et les
avertissemejf^ts n'avaient pas manqué à Napoléon. A Marengo, il avait
cètôyé rabime. Au Fellow d'Egypte, il avait trouvé à son foyer la trahison.
Au retour dltalie, il apprit les manœuvres de ses ministres, le peu que pesait
sa per&oime, la fragilité du fil auquel était suspendue sa puissance, et
comment on se passerait de lui. Il ferma les yeux^ il se tut; la même raison
d^État lui commanda d'ignorer ce qu'il ne pouvait connaître sans péril. Mais
la confiance disparut. H. éprouva reffroyable solitude du pouvoir))2.
C'était, pour un homme comme lui, la plus cructte des souËfrances,
Féeroulement de la foi dans l'humanité, l'isolement sans aucun soutien
nvoral. Que n'eût-il fait sll avait eu près de son coeur le solide bon sens et la
sûreté d'affection d'une madame de Maintenon? La face du mei^e eût été
changée, car c'est du jour où il se trouva seul, sans affection, qu'à mon avis
commence la lente fêlure de ce puissant cerveau. Bismarck, lui-même, ce
sombre et grossier esprit, écrivait à sa femme au moment de son triomphe :
« Qiumdon est depuis tirop longtemps ministre et que, comme tel, par la
volonté de Dieu, on a eu des sueeès>, on sent le boubier ghicé de VenHe et
de la haine monter lentemeru^ s'^lôverdeplusen plus. On ne se fait pkfô de
nouveaux amis, tes vieux meiiHrent ou seferr^^nt dans leur n^destie aigrie,
et là froi^kur d'en haut augmente, ainéi que l'histoire naturelte des princes,
mêifte des .meilleurs, le veut; cependant pour être du];^les, les sympathies
ont besem éd réciprocité. Bref, j'ai froid intellectuellement, et il me tarde
d'être auprès de toi et d'être avec toi, dans la solitude^ à la 1. De VEstoile, 5
janv. 1595. 2. Sorel, Minerva,

d48 LE POUVOIR campag^{ie}. Un cœur sain ne saurait supporter à la longue cette vie de cour » ^ Le pape Pie X, qui <^tait affectueux , était accablé, si on en croit son médecin, par les devoirs de sa charge. 11 souffrait cruellement aussi de son isolement, et du manque de sympathie des cardinaux qui lui refusaient leur collaboration -. Dans l'antiquité, Hiéron comparait le roi à un prisonnier. « 11 se voit privé de toute amitié et société mutuelle en laquelle consiste le plus parfait et le plus doux fruit de la vie humaine » ^ « Ma hauteur^ disait-il, m*a mis hors du commerce des hommes ». ■ Cicéron se plaignait à Atticus des fatigues de sa vie agitée et de l'isolement moral où le laissaient tant de relations brillantes. Tant il est vrai que « toute situation qui dépasse la moyenne est d'autant plus agitée, pénible et moins désirable qu'elle, la dépasse davantage » *• Cela est si vrai que la femme de Carlyle lui écrivait : « J'ai eu hier la visite de N. Nous avons longtemps causé et notre conversation vous aurait paru fort intéressante si vous y aviez assisté incognito.... Celui qui passe pour « le penseur le plus profond de notre siècle » est voué à vivre seul, dans une solitude pour ainsi dire royale. Arthur Helps et beaucoup d'autres causent avec* moi simplement : leur conversation est pleine d'esprit et captivante au lieu qu'en causant avec vous ils vous ennuiant mortellement. Avec moi ils ne craignent pas de rester tels qu'ils sont. • . » Il serait intéressant de savoir si, à eux tous, les vingt-cinq souverains chassés de leur trône en quelques mois^ 1 . Lettre à sa femme datée de Ycrsaules, 7 décembre 1870. 2. Temps du 1^{er} nov. 1906. 3. Essais T, xlii. 4» Goethe,

LE POUVOIR NE RÉALISE AUCUNE CONDITION DU BONHEUR 149 depuis Guillaume II à Ferdinand de Bulgarie, ont conservé une demi-douzaine d'amis sincères ? Il faudrait éliminer les amitiés intéressées des gens qui espèrent une restauration : le reste se réduirait sans doute à rien ! . Peut-être si ces rois déchus sont intelligents, aurons-nous plus tard des confessions intéressantes ? Ils découvriront que leur vie royale consistait, comme me racontait un président de la république « à ne rien faire de ce qu'on aime, et à faire tout ce que Ton n'aime pas ». La chasse elle-même se change pour eux en massacres sans intérêt. Une vie, toute de représentation, sans liberté, doit être insipide et pénible. Quand on assiste, dans les coulisses, à la comédie politique, il y a de quoi mourir d'ennui ! LE POUVOIR NE RÉALISE AUCUNE CONDITION DU BONHEUR C'est que le pouvoir ne réalise aucune des conditions essentielles du bonheur : l'orgueil de la victoire sur les adversaires, les satisfactions de la vanité ne durent même pas quelques semaines, car l'habitude assouplit promptement ces sentiments, si bien qu'une seule note discordante — et il y en a toujours — suffit pour gâter le plaisir. C'est ainsi que Flaubert nous montre Napoléon III et l'impératrice « prostrés » parce qu'ils avaient pu se reconnaître dans un article de George Sand* et la cour de Guillaume II et le Kaiser lui-même ont été, il y a quelques années, bouleversés par une série de lettres anonymes. Nous savons qu'un article malveillant rendait malade cet histrion qui a sombré dans le sang. Pour les puissants qui ont gardé la claire vision des choses, il est pénible de ne jamais savoir la vérité et de ne pouvoir se fier à ceux qui les entourent ! Carnéadedit 1, G. Flaubert, Correspondance, 4« série, 17 mars 1870. .

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

450 LE^{po}^Jvom que le maQ:ège est la seule chose que les jeunes pria^{ef}£P apprennent exactement : leurs autres maîtres les flattent[^] ceux qui lutte^{at}avac eux se laissent tomber, mais un . cheval renverse par terre tous les maladroits qui le montent ^ Esope disait à Solon « Il faut ou n'approcher poittt du tout des rois ou ne leur dire que des choses a^éakles ^ » Gomment en serait-il autrement? Goethe lui-même ne faisait>il pas preuve d'obaéquioaité en présence d'hommes nuls, mais titrés? Une espèce d'âJerration vaniteuse se développe nécessairement chez un homme à qui tout le monde cherche à plaire. Chez les enfants des rois, adulés dès Téveil de la raison, cette aberration touche à la déraison. « Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main et après avoir compté ses doigts : « Comment, dit Tenfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi » ^ Et une reine : « l^uand il s'agit de dasaner les gens de notre espèce, croyez que Dieu y pense plus d'une fois » *. Cet état d'esprit est expliqué par le mot d'un courtisan à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire ! » Comment Louis XIV ne se serait-il écrié après Ramillies : « Dieu a donc oublié tout ce que j ai fait pour lui! » Cependant Racine osait déjà écrire que la postérité ferait marcher de pair Corneille et le gr^{md} roi. Aussi, combien terrible le changement qui suit la chute! Le public a le sentiment que la vie de Guillaume il en Hollande est pire que la mort pour l'orgueil ulcéré de ce misérable. Y a-t-il torture pareille à la captivité de Napoléon P^à Sainte- Hélène? A un étage 1. Plutarque, de discrim. çidulat. et amici. 2. Plutarque, Vie de Solon. 3. Chamfort, Caract. et anecdotes « 4. Soirées de Saint-Pétersbourg;

The text on this page is estimated to be only 12.16% accurate

LE POUVOIR NE RÉALISE AUCUNE CONDITION DU
BONHEUR. 151 inférieur, Talleyrand torturé par l'oisiveté, s'aigrit et
devient méchant. Madame de Sévigné nous décrit l'état d'âme de
Pomponne, à Belfort. « Qu'était devenu le comte qui commençait à
sentir la vie et la durée des jours, « car de la manière dont
ses biens étaient peuplés, c'était un torrent précipité : que sa vie ; il la
sentait passer ». Dans notre région, ces chutes sont fréquentes. Un ancien
ministre est d'abord étonné du fait qu'il se taise. Il est humilié
comme « un roi en exil. Ses affaires sont embarrassées : il ne peut élever les
manifestations de la joie malgrés des adversaires ni des amis envieux.
Rentré dans le rang, il souffre de cette dépression qu'il fait pendant que
le temps

152 LE POUVOIR Dès que notre intelligence et notre sensibilité acceptent de se fondre dans une œuvre éternelle, loin de s'y perdre, en elles s'opère une transmutation mystérieuse. Les limitations, les misères individuelles s'évanouissent et la force, la stabilité, la sérénité des choses éternelles, pénètrent au cœur de la volonté ainsi changée en or pur. En août 1914 jeunes gens et pères de famille eurent ainsi leur âme transformée par l'acceptation de la valeur infinie de la France. La pierre philosophale qui mue en une haute vie spirituelle la vie vulgaire, c'est le dévouement à une grande cause. « Tout éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit ». La vie politique, si mêlée, laisse rarement une impression pure de dévouement à une grande cause, comme le fait la vie d'un Ampère, d'un Pasteur, ou d'un grand écrivain. Aussi l'influence profonde et durable appartient-elle à ceux-ci. Qui se souvient du nom des ministres du temps de Voltaire? Qui se souvient du nom du malheureux qui révoqua Michelet? Les véritables influences sont les écrivains qui sont les guides spirituels de leur génération. Les livres de génie, comme de puissants aimants, orientent les esprits et les activités et ils font les profondes révolutions : les Évangiles culbutent la civilisation antique. Le Coran bouleverse l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Le Contrat social fait 1789. L'Origine des espèces transforme la conception de la destinée humaine et quand ses pleins effets paraîtront, dans quelques siècles, on verra que ce livre a mis en marche une révolution égale aux plus grandes. Et nous ne parlons pas des livres dont l'influence dynamique, plus cachée, est cependant efficace : par l'intime communion qu'est la lecture, ils fortifient les âmes, allument de nouveaux foyers d'énergie intellectuelle ou morale, et leurs effets accumulés, changent le cours des événements.

LES VRAIS CRÉATEURS 133 LES VRAIS CRÉATEURS

A Theure qu'il est, les peuples sont encore de grands . enfants qu'on séduit, qu'on fascine avec ce qui brille, diamants véritables ou strass. M. Harris remarquait qu'au couronnement du roi George V ne figurait pas une des vraies gloires de T Angleterre. Le cortège, avec ses archaïsmes était une mascarade, car ses symboles ne correspondent plus à dés croyances vivantes. L'état d*âme des foules n'est guère plu3 élevé que celui du dignitaire espagnol qui faisait visiter à un Français le cabinet du roi. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : « C'est donc ici, s'écria le visiteur, que le grand roi travaille! » Comment travaille, dit l'autre : quelle insolence! (Ce grand roi travaille ! Vous venez chez elle pour insulter Sa Majesté! » Le Français, dit Chamfort, eut . beaucoup de peine à apaiser son guide. Les savants transforment le monde, les écrivains, les artistes créent de nouvelles façons de penser et de sentir : ces chefs spirituels de la nation, les pouvoirs publics les ignorent quand il ne les persécutent pas. Cependant, que pèse l'action sanglante d'un Napoléon au regard de l'invention d'un pauvre savant, comme Papin, qui révéla la force de la vapeur d'eau? Le moine Bacon cruellement persécuté, découvre la poudre et jette ainsi par terre la féodalité: il domine de toute la hauteur de son génie les nobles et les rois du xm* siècle. Darw^in, avec sa doctrine, culbute les vieux dogmatismes affolés... Quand le peuple sera majeur, son estime remettra les choses en place* Il saura que les intelligences claireset vigoureuses sont en petite • minorité dans la nation et que le devoir primordial des gouvernants, peut-être leur seul devoir certain, est de rechercher et d'aider les

The text on this page is estimated to be only 22.59% accurate

i54 LE 4>0BVOÏIl jeunes gens qui s'élèvent au-dessus des autres par leur intelligence, par leur énergie, donc par leur talent . d'organiseurs. Trouvez les grands hommes, et aidezles à se trouver eux-mêmes, voilà la seule voie du salut pour un' peuple. Hais les ayant trouvés, soutenez-les et admirez-les. Modifiez récbelle ^ vos valeurs : que les premiers soicaît les derniers. Â TécheloB inférieur, les oisifs, les exploiters du travail d'autrui, les «théâtreux », les parasites. Très haut dans Testimet ceux qui travaillent, qui créent. Plus haut encore, les inteUigences lucides et les bonnes volontés qui savent comprendre un plan d'action et l'appliquer. Tout au sommet les ioleiligenees en contact avec lies réalités, capables d'y insérer leur action et de la réaliser avec une volonté patiente et enthousiaste : tels leSt grands inventeurs dans tous les ordres : créateurs de puissance .matérielle, créateurs de puissance intellectuelle et morale, grands peintres, grands architectes, grands généraux, grands ministres., grands sculpteurs, grands écrivains. Ceux-là sont les étoiles de première grandeur de noire finnement.

The text on this page is estimated to be only 14.29% accurate

CHAPITRE V Il La Famille La certitude que nous avons acquise d'une longue évolution humaine nous enseigne la modestie. Le roi de l'Univers est parti d'en bas. Que de milliers de siècles n'a-t-il pas attendu pour qu'il desserrât l'oppression de la nature ! Pendant des centaines de siècles il ne put même s'aggraver de la pluie, et subir les sensations désagréables qu'ont les chiens mouillés. Sur cette humanité précaire pesait le dur esclavage des besoins élémentaires : le faim menaçait toujours. Nous avons faibli devant ces angoisses pendant la grande guerre : des millions d'hommes l'ont connue et les Russes la connaissent encore et meurent par millions. Même à l'époque, nos moments de lucidité intellectuelle et de vie spirituelle sont si précaires et lourdement dépendants de l'état du corps. Plus nous tendons vers une vie intellectuelle élevée et plus nous devons nous souvenir que l'esprit plonge ses racines dans les viscères. Le chêne dont le front « au Caucase pareil, brave

156 LA FAMILLE l'effort de la tempête, » ne vît et ne résiste que parce que ces racines[^] plongent profondément dans la terre. De même nos sentiments les plus élevés et les plus nobles ont pour antécédents nécessaires des modifications profondes du corps. L'émotioa de la peur ne se .' produirait pas si le cœur ne battait précipitamment, si la respiration ne haletait, si les intestins paralysés ne provoquaient certaines sensations qui sont partie intégrante dé cette émotion. . Nous avons du chagrin parce que la circulation du sang s'alanguit, la respiration se ralentit, la nutrition et les sécrétions subissent une diminution de quantité et de qualité*. Il en est de même pour Famour. 11 faut descendre en chercher Torigine et les causes dans Tamour physiologique: Nulle part n'apparaît plus redoutable la subordination de l'individu à l'espèce et les philosophes pessimistes triomphent . quand ils constatent que ce qu'ils appellent le génie de respèee a placé dans chaque homme et dans chaque femme un instinct d'une puissance explosive qui souvent détruit les idées de dignité, d'honneur, de respect, et même des instincts aussi forts que celui de la conservation. Yis-à-vis de ce fonds de sauvagerie les éducateurs adoptent l'attitude de l'autruche qui, dit-6n, cache sa tête dans le sable pour ne pas voir le danger : parents et maîtres refusent de s'occuper du problème, quitte à pleurer amèrement sur les conséquences souvent terribles de leur abstention. Seule l'Église catholique aborde de front la question. Quand on lit, dans le manuel des confesseurs[^] à quelles concessions elle aboutit sur ce sujet, on ne peut qu'être effrayé de ce 1. Georges Dumas, La Tristesse et la Joie[^]

LA FAMILLE 157 qui grouille dans les bas-fonds de la bête humaine*. L'abstention inintelligente des parents et des éducateurs laisse l'initiation des enfants se faire par les pervers et les corrompus et par une littérature pornographique d'une richesse que les honnêtes gens ne soupçonnent pas*. A ces basses excitations s'ajoutent rémoussillement des romans, même des romans pour jeunes filles. Manzoni déclarait « de ce qu'on appelle Tamour, il y a — et le calcul est modéré -^ six cents fois plus qu'il n'en serait nécessaire à la conserYalion de Tespèce... si, par miracle, il me venait à l'esprit les pages d'amour les plus éloquentes qu'un homme ait jamais écrites, je ne prendrais pas la plume pour en ' mettre une ligne sur le papier, tant je suis certain que j'en aurais du remords »^ D'ailleurs presque tous les écrivains qui traitent de l'amour le confondent bassement avec le désir, flamme vive mais qiii s'éteint et ne laisse que des cendres. C'est du désir que Beyle dit qu'il y a sur la terre des zones tempérées, des zones glaciales et une zone torride, mais qu'en amour il n'y a que des zones torrides. Le mal que fait l'instinct génésique est plus terrible que celui que fait une guerre meurtrière. Parmi les cent cinquante mille morts annuels de la tuberculose,, parmi les morts de la fièvre typhoïde, etc., combien avaient l'énergie nerveuse ruinée par cet instinct? Combien de ces épuisés sont alcooliques parce qu'ils demandent à l'alcool l'illusion d'un sursaut? Dans la puUulation des ratés, des affaiblis, des aigris, des paresseux, des neurasthéniques, des épuisés comment 1. Institutiones morales Alphonsianæ ad usum scholarum, P. démentis Marc. 5« éd., 2 vol. de 898 et 835 p., Rome 1889, I et Yi, II vxii de Matrimonio. 3» Vourésy, La gangrène pornographique, 190S, 3. Fragment inédit cité par Bonghi, voir Revue des Deux* Mondes, 15 juillet 1893, page 359

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

158 LA FAMILLE dénombrer le troupeau des victimes de- cet
instinctuel désastre ? Le fœtus séminale est une espèce de poison, un
excitant violent pour le cerveau. Comme Toprum il détruit le sens de la
mesure et l'esprit de discernement. Il trouble même la perception : « La
noire à faire peur est une brune adorable. La malpropre sur soi. est mise
sous le nom de beauté négligée. : . » Ce poison inspire la véhémence, de
l'exagération, du déséquilibre. Dans le mariage seulement peut s'établir le
calme, l'équilibre, la lucidité du cerveau. Naturellement beaucoup de
mariages sont aussi dangereux que la débauche, mais nous n'écrivons pas ici
pour des dégénérés atteints d'érotomanie. Leur cas regarde la psychiatrie.
Une volonté saine est capable de s'évader de la recherche des sensations
violentes dès qu'elle a conscience de la déchéance commençante, de
l'espèce d'opacité et d'empâtement du cerveau qui suit l'abus du plaisir :
bientôt à la dépression, à la mauvaise humeur, à la nerveuse, elle
préfère la joie de garder l'intelligence nette et l'énergie jeune et fraîche. Les
époux qui ne forment pas un simple couple, et qui raisonnent leur
expérience, arrivent sur ce point capital à une claire compréhension de la
vérité des choses : ils sont dès lors capables de subordonner leurs instincts
à la raison : condition sine qua non pour que se fonde un foyer. LE FOYER,
RÉGION SÉREINE Le foyer ! quel mot riche en résonances exquis •
dans notre sensibilité ! Primitivement le foyer c'est l'abri contre le froid,
contre les intempéries. Dans l'antiquité, chaque foyer a pour dieux
protecteurs les

The text on this page is estimated to be only 13.18% accurate

LE FOYER, RÉGIOIS SEREINE 159 aocères el la présence d'ua éltraager y a quelcfue chose d' irréligieux \ Dans nos sociétés contemporaines où la latte pour la vie- a tant d'appelé, que peut être te foyer ? Ltmdan, toute la journée a peiné : il a lutté contre lemal, la déraison, la méchaneeté, Tinjusliee, la laideur. Quand it franchit le seuil de son foyer; il entre dans la sécuftité^ dans la paix. Indifférence au delà, en def^a, dévouefltent, confiance el amour. If trouve dans Taffeeimï de sa fentrae un soutien moral puissant qui le stabilise el l'équilibre . Dans Fent^ite layaled\in bon ménage il y a une source inlarissable de eourag« : par la mise eBComffiQU'du meilleur de soi chacun s'enrichit de la force de TauilEe. Ils ne pliecrnt pas devant Tadversilé, deai£ épOQx qui s'épaulcBl. Bonne el de bon sens, une femmedonne à son mari une aide vitale. Pour éviter les trépidations et les mouvements du solfies savants établissent leurs instruments sur une cotoMie de béton qui descend jusqu'au roc et qwi en épouse la stabilité. Un ménage uisi pousse ses fondaitiofts jusqfa'aux assises inébranlables de la viemiH'ale. Cremsififtau travers des inquiétudes, des agitations, des trépiéatioiiiis de la vie, c'est sur les instincts profonds* et stables, sur les sentiments permanents, sur des serments

160 LA FAMILLE loQgement du monde extérieur. N'y accueillons que les amis sûrs, sll y en a. Aux vaniteux et aux fourbes, qui sont légion, il est si facile de faire Içs jolis cœurs et d'offrir des consolations dans les moments difficiles ! La femme est moins philosophe que Fhomme parce qu'elle n'est pas exercée à se raidir contre l'indifférence et contre les heurts de la vie. Elle est plus sensible, se concentre davantage et souffre parfois profondément de paroles légères, d'injustes reproches. Des marques d'indifférence, des froissements quotidiens opèrent sur l'affection comme une goutte acide, mais la brûlure se cicatrise dès que les yeux dessillés, le mari demande son pardon. Grave danger, si l'ami prétendu envenime la plaie commençante. Nous ne parlons pas ici de ces femmes qui, entourées d'honneurs hypocrites sentent peser sur elles la lourde indifférence de l'homme saas cœur qui les réduit au rôle de femmes de parade, mais de ces ménages nombreux qui avaient en. main assez d'atouts pour gagner le bonheur et qui perdent la partie, parce que des suggestions, venues du dehors, poussent les esprits à faire attention aux inévitables a mouches » qui, dans tout ménage, causent de menues irritations qui passent si on n y pense pas^ mais qui finissent par agacer sérieusement si on y applique son attention. Le plus gros danger dans tout ménage, comme dans toute vie humaine, c'est la monotonie de l'existence. Les hommes sans culture ne peuvent supporter une vie paisible. Les sauvages trouvent la vie civilisée intolérable à cause de son uniformité. La guerre, malgré les souffrances, passionne la plupart des hommes à cause de ses émotions violentes, de son imprévu, des spectacles et des occupations qui varient à chaque heure. . « J'ai découvert que tout le malheur des hommes , vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas, demeuTer en repos, dans une chambre... on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parée

LE FOYËk, RÉGION SEREINE l6i qa'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir... Delà vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement ». Dès qu'on est inactif sourdent du fond de la conscience l'ennui et une inquiétude qui empoisonnent le repos. Cependant les divertissements sont chose misérable, car ils viennent du dehors et leur recherche nous met dans une dépendance humiliante d'autrui. « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant, c'est la plus grande de nos misères, car c'est cela qui nous empêche principalement de songer nous... Sans cela nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous porterait à chercher un moyen plus solide d'en sortir ». Un jeune ménage ne doit se priver d'aucun plaisir. « C'est un grand péché que de se priver d'un plaisir, mais que c'en soit un ». Parole profonde. « Que c'en soit un ! » Il y a tant de plaisirs qui sont semblables à une tartine épaisse de grossier pain noir recouvert d'une mince couche de confitures! Rares sont les esprits réfléchis qui analysent loyalement leurs impres-* sions. Ils seraient atterrés devant la pauvreté des plaisirs vulgaires. ^ Si, dans une soirée mondaine, vous limitez votre observation à quelques personnes, au risque de paraître indiscret, vous verrez qu'elles croient naïvement qu'elles s'amusent : cependant pas un instant leur physionomie ne cesse d'être figée dans un morne ennui. Pas un éclair de joie véritable : des manœuvres savantes pour attirer certains regards — mais pas un élan; de l'excitation, une espèce d'effervescence morose — et de longs moments d'ennui visible et de fatigue. Mais comme on est venu pour s'amuser^ cette idée préconçue empêche toute analyse du contenu réel de la conscience pendant la fête et après. Une telle illusion ne peut tenir lieu de bonheur et comme le dit Pascal , Payot. — Bonheur. H

i62 U FAMILLE elle empêche de chercher les moyens solides de sortir de l'ennui. Après quelques analyses de ce genre, un jeune ménage cessera de se mentir à lui-même : il cherchera ce moyen plus solide. Le bonheur est sauf, le jour où Ton découvre une vérité essentielle de la vie morale, à savoir que la monotonie des distractions et du divertissement est plus intolérable que ne Test celle << de demeurer en repos dans une chambre » . Voilà le mal incurable des divertissements : ils ne divertissent pas et ils empêchent de rechercher les joies véritables. Ils rendent permanente la misère d'une âme qui manque ses chances de bonheur* C'est ainsi que la vie des riches et des puissants, toute extérieure, est insipide et d'une uniformité insupportable. PÛUVOM CRÉATEUR DU SENTIMENT Il n'est donc qu'un moyen d'échapper à l'ennui, c'est de découvrir la poésie de la vie quotidienne. Nos soldats au front supportaient les intempéries, la boue des tranchées et le danger parce qu'ils étaient soutenus et vivifiés par quelques sentiments puissants : nous pouvons plus facilement qu'eux, transfigurer les actes de la vie quotidienne par l'irisation des sentiments supérieurs, créateurs de poésie. Comment ! un homme riche déjà, s'impose par pure avarice une vie de commis, toute de détails fastidieux et d'âpreté commerciale ! Une dame, par vanité, veut un valet, un nombreux personnel qui détruit la vie de la famille : elle s'astreint à des réceptions, à des visites de gens insupportables ! Des sentiments aussi bas que l'avarice et que la vanité font accepter des existences pénibles, et des sentiments supérieurs auraient moins de puissance ! Ce

POUVOIR CRÉATEUR DU SENTIMENT 163 serait à désespérer de la nature humaine! Heureusement il n'en est rien. Sans parler des savants à qui Tamour du vrai fait accepter une rude vie de travail ; sans parler des sentiments religieux, des sentiments patriotiques qui font accepter la pauvreté et les privations, il n'est pas une maman qui ne se prête avec joie aux soins que réclame son bébé. Les sentiments ont un pouvoir créateur prodigieux : nous les gaspillons parce que nous menons une vie dépourvue de prévoyance et de réflexion. Ce pouvoir créateur, la nature utilise pour en arriver à ses fins : elle nous rend amoureux. Aussitôt les obstacles au mariage, les craintes du lendemain, disparaissent : Tamour transfigure les réalités : « Dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ; ils comptent les défauts pour des perfections Et savent y donner de favorables noms. » Aussi, il faut entendre les philosophes pessimistes railler! Quel bon tour nous joue la nature! Elle nous pipe puis, quand elle a réalisé ses fins, elle nous laisse dans le fond du puits comme maître renard. Les brillants feux d'artifice de la passion s'éteignent et les deux amoureux, déçus, irrités, sont cousus dans le même sac pour la vie ! Mais Schopenhauer, vieux garçon, a confondu Tamour avec la galanterie : il n'a pas compris qu'il restait aux jeunes gens dupés par « le génie de l'espèce » une revanche, celle de tromper le trompeur, d'accepter l'amour, d'en prolonger les créations exquis, de les consolider. « Toutes les fois que tu veux te donner de la joie, considère les mérites de ceux qui vivent avec toi : l'activité de l'un, la modestie de l'autre, la générosité d'un troisième et les autres qualités des autres. Rien, en effet, n'apporte autant de joie que l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs de ceux qui vivent avec nous.

164 L'À FAMILLE Aie les donc toujours présentes » ^ Si ta femme est belle, admirela, si elle est laide, aime son sourire et si elle ne sourit pas, sa gravité. Deux époux qui se sont aimés passionnément, peuvent garder présentes à l'esprit les qualités de l'être aimé, car leur affection est nourrie par des sentiments qui ne passent pas : respect pour la mère des enfants, confiance, amitié, identité absolue des intérêts. L'isolement est la plus affreuse des misères humaines et des multitudes de malheureux sont contraints de reporter leur affection sur des animaux. Soyons donc assez intelligents pour évaluer à son prix l'affection totale, fidèle, définitive d'une femme ou d'un mari choisis entre tous ? C'est une source profonde, intarissable de bonheur. Beaucoup de gens bornés ne savent pas comprendre cette vérité. Ils ne la découvrent qu'un jour où la mort les replonge dans une affreuse solitude. Combien disent :

POUVOIR CRÉATEUR DU SENTIMENT 165 fait un sentiment d'une résistance à toute épreuve. « On peut faire en sorte par avance qu'on aime avec le temps, ce qu'un souhaiterait de pouvoir aimer aujourd'hui. » On s'attache aux conditions favorables à cet amour, on ne donne point attention à ce qui vient du parti contraire. Mais la plupart gaspillent cette puissance d'aimer par une « incrédulité occulte » qui est une forme de pauvreté d'âme et de paresse d'agir. La souffrance n'est que dans l'impuissance d'aimer, dans la sécheresse. Un sentiment s'établit par des actes. A nous, dans les moments de « grâce », de pleine amitié^ de confiance, de raffermir en nous-mêmes, la volonté de continuer ainsi. Nous avons des moments d'aliénation pendant lesquels nous perdons le contrôle des revenants logés en nous par une hérédité effrayante d'égoïsme, de violence, de méchanceté*. Ce déchaînement non réfréné par la volonté constitue un accès de folie. Si on n'y peut résister, il faut avoir la sagesse de ne pas passer aux •actes, aux mauvais procédés, aux mauvaises paroles: il faut sortir, changer d'air et de milieu. Si l'un n'a pas cette sagesse, que l'autre l'aie et ne se laisse pas gagner par cette contagion de violence... Au fond, le bonheur est une question de bon sens de discernement, de clarté, d'ordre logique. La désunion vient de l'incohérence, du manque de droiture d'une volonté détraquée qui veut et ne veut pas. Il faut mûrement réfléchir avant d'engager sa vie. mais l'engagement pris, c'est être faible et lâche que de le regretter. Une volonté droite, le choix fait, l'accepte loyalement avec ses conséquences et n'a plus qu'une 1. J. Payot, Cours de Morale, p. 73, w La colère est un accès d'aliénation », p 143, u Le mariage, école mutuelle ». Les Idées de M. Bourru : La science du Bonheur, N'opposons pas revenants à revenants, p. 85.

166 LA FAMILLE idée, tirer de la situation le meilleur parti. Agir autrement n'est que fourberie, mensonge et sottise. Toi-même, qui exiges la perfection de ta femme ou de ton mari, fais donc sincèrement le bilan de tes défauts ; tu ne verras jamais rien de plus laid que toi ! Les meilleurs sentent grouiller au fond d'eux-mêmes des instincts, des penchants, des suggestions abominables. La vertu n'est que la décision prise de refuser non seulement l'assentiment, mais l'attention à ces poussées infernales. Les saints eux-mêmes succombent parfois, mais quand leur esprit est roulé par les vagues et par la tempête, ils conservent intacte « la fine pointe de la volonté », ils n'acceptent pas le désastre, et, malgré que le navire soit à la dérive, leur conscience veille et elle ne perd pas le sens de la direction. Les revenants : la colère, l'orgueil, la paresse peuvent momentanément se déchaîner dans de courtes crises d'aliénation et culbuter la volonté raisonnable, mais si chacun des époux garde ferme, dans les profondeurs stables de la volonté, la décision de maintenir intacts les engagements pris et de sauvegarder le refuge sacré du foyer, la tempête passera : fluctuât nec mergitur... Néanmoins ces tempêtes sont dangereuses car elles font remonter la vase et troublent longtemps l'âme. Descartes, qui fut un profond psychologue[^] écrivait à Voet :

GIBIER d'avoués! 167 ton sang-froid. De même une femme peut « refaire > } son mari à force de bonté patiente et d'insistance. GIBIAR d'avoués! Il ne faut jamais désespérer. Combien par impatience, par paresse ou par ignorance des lois de l'union, deviennent du gibier d'avoués et divorcent! 'Combien d'Emma Bovary, l'esprit faussé par des romans irréels partent à la poursuite d'amours sublimes : pauvres niais qui n'ont pas su découvrir la poésie de la vie où elle est, dans les réalités quotidiennes. Combien espèrent découvrir par un second mariage les terres mystérieuses du bonheur ! Le remariage après divorce, c'est le triomphe remporté sur l'expérience par l'espoir irrationnel. Un enfant peut instruire ces perpétuelles déçues, lui qui sait posséder d'une façon intense le présent. « Confiné dans un petit jardin, il ne rêve pas d'être quelque part ailleurs, mais il en fait un grand jardin* ». La fillette fait de sa poupée une grande dame et de quelques jouets un palais somptueux. Pourquoi, mariée, perdrait-elle subitement cette admirable puissance de transfiguration qui lui permettrait d'embellir le mari qu'elle a? Une âme riche découvre dans un pays qui semble déshérité, comme la Champagne pouilleuse, la splendeur des grands horizons et des ciels innombrables. Aussi, ne te demande jamais : « qui aurais-je pu épouser de mieux? » mais dis-toi : qu'est-ce que j'ai à découvrir encore dans cet être humain qui a lié son sort au mien? Aimer ce qu'on possède, c'est l'enrichir peu à peu d'un trésor de souvenirs, et quand chacun des époux est décidé à faire son devoir, il arrive ce qui se produit pour un écrivain : longtemps il travaille à un livre dans une 1. Ruskîn,

168 LA FAMILLE espèce de brouillai^d. S'il persévère, la récompense vient : tout d'un coup une étincelle jaillit et tout s'éclaire et s'ordonne dans son esprit. Il en est de même dans la vie morale. Dans un mariage, Tamour perd de sa puissance d'illusion : mais si on continue à faire son devoir, si on refuse toute critique hostile, si on n'ouvre son cœur qu'à la douceur, à la bonté, au dévouement, brusquement, à un moment imprévu, la synthèse d'une foule de souvenirs, d'habitudes, de sentiments, d'idées supérieures se produit : une émotion riche, profonde, puissante envahit l'âme, donne une orientation nouvelle à la vie et la transfigure. C'est la récompense des volontés loyales. C'est celle de Pauline qui, tout à coup, aime Polyeucte son mari, qui lui a révélé une vie supérieure. Cette puissante synthèse d'idées, de sentiments, de décisions, est analogue à ce qui se passe dans les conversions religieuses ou morales. Des sentiments qui se contrariaient, s'unissent; des idées de droiture, de respect mutuel, de bonté qui gardaient quelque chose d'abstrait et de froid, deviennent ardentes : dès lors amabilités, prévenances, douceur, dévouement, abnégation s'accomplissent avec joie, d'abondance et le devoir se confond avec le plaisir. L'essentiel est d'agir, si l'affection est tiède au début, comme si elle était ardente. Apprenez le chemin de la foi des gens qui le savent. « Suivez la manière par où ils ont commencé ; c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de Teau bénite* »... Naturellement cette conquête du bonheur suppose une concentration des sentiments. Elle est impossible dans une vie tumultueuse, éparpillée à tous les hasards. Malheureux l'homme qui épouse une vaniteuse, coureuse de fêtes et de soirées, ornement des réunions! 1, Pascal, X.

LES ENFANTS 169 Combien de délicieuses femmes d'extérieur[^] rentrent les nerfs exaspérés, et installent au foyer la mésentente cordiale! Rongées par Tennui, elles espèrent trouver dans les aventures le plaisir qu'elles attendent du dehors : elles ne le trouvent nulle part, car elles emportent avec elles leur pauvreté d'âme, leur sécheresse. Aussi, dans les aventures, elles ressentent tout au plus le bas intérêt d'un roman policier : les petits frissons du mensonge, des cachotteries, de la fourberie et du danger : émotions du joueur vicieux. Combien d'hommes dilapident les trésors d'une affection sûre dans des amusements abjects, d'ailleurs dangereux! Combien d'esprits débiles et de volontés infirmes ont sacrifié à l'entraînement d'un moment le bonheur de leur vie ! LES ENFANTS Le but du mariage, ce sont les enfants. Puissant est sur le cerveau de la jeune fille l'appel confus des générations qui désirent naître Déjà la fillette, instinctivement, joue à la poupée et mime les caresses et les soins maternels. Chez les femmes qui n'obéissent pas, par le mariage, à cet appel de la race, la force des tendances, des sentiments non satisfaits produit le déséquilibre. Que de jeunes filles, comme étrangères à la vie, vivent dans une espèce de rêve qui a l'intensité de l'hallucination ! Le corps lui-même proteste contre le célibat par des lésions qui s'aggravent avec l'âge. Quant aux jeunes gens, la plupart sombrent dans les amours faciles et près du quart d'entre eux, avariés, traînent une existence misérable. S'ils se marient malgré cette tare, ils payent leur vilenie cruellement : enfants mal venus, femme atteinte dans sa santé, vieillesse désolée, carie poison de l'avarie commence vers la cinquantième année

170 LA FANfLLE son travail sournois qui désagrège les cerveaux les plus solides. Les jeunes gens qui se marient conscients de leur responsabilité vis-<à-vis des enfants qui naîtront d'eux, vivront d'une vie autrement noble et profonde que celle des égoïstes. La maternité fait s'épanouir chez la jeune maman les sentiments les plus puissants de la nature humaine. Elle a à endurer des souffrances physiques, mais qui sont de peu de prix mises en balance avec la profusion des joies ravissantes qu'elle éprouve à allaiter son enfant, à assister à l'éclosion d'une intelligence et d'une âme qui lui appartiennent. Le sentiment de sa responsabilité transforme le père, lui donne une ardeur nouvelle au travail. La famille met les parents en face des réalités de la vie et elle développe toutes les énergies de l'intelligence, du cœur, de la volonté. Nous nous plaçons au centre d'une conception héroïque de la vie, qui est celle des jeunes gens bien portants. Un neurasthénique considère au contraire que la famille accroît les difficultés de la vie, qu'elle nécessite le renoncement pour soi, une augmentation des soucis et des occasions de souffrir. Mais des jeunes gens sains acceptent le risque de travailler davantage et de souffrir, parce que ce risque est la condition d'un développement supérieur plus noble, plus complet de nos énergies. En vérité, il n'y a pas de renoncement quand on aime. Les joies austères du sacrifice nous sont refusées. En effet quand nous travaillons pour notre femme, pour nos enfants, quand nous nous privons d'un plaisir appa-^ rent pour les gâter, il serait flatteur pour nous que nous eussions le sentiment d'un sacrifice — mais si on ne se ment à soi-même^ le prétendu sacrifice se solde dans la réalité des choses par une joie. Si on y regarde de près, il n'y a pas abnégation, mais joie de qualité supérieure : on a été transporté par l'amour dans une région élevée

LES ENFANTS 171 des sentiments où les satisfactions égoïstes sont si bien dépassées qu'elles ne nous intéressent pas plus que ne font DOS sabres et nos fusils de bois qui nous passionnaient quand nous avions dix ans . Le malheur peut frapper cruellement les par^ats. La guerre, si meurtrière a torturé les cœurs des mamans. Mais aucune de celles qui pleurent leur fils tué sur le front préférerait ne Tavoir pas eu. Aucune n'échangerait son chagrin contre la lourde oisiveté des cœurs d'épouses sans enfant. Ce chagrin même est d'une noblesse plus haute que la stagnation, la torpeur de Téhoïsme. Allons plus profond encore et ne craignons pas d'affirmer que la douleur d'une mère a plus de saveur et même plus de douceur secrète que l'inertie sentimentale stagnante de la femme qui n'a pas accompli sa destinée. Cette guerre a démontré à des milliers de gens qui l'ignoraient, que nous nous engluions dans un bienêtre médiocre et lâche ♦ dans un faux luxe ridicule et paralysant. Nous fixions comme idéal à nos enfants une vie tranquille, molle, d'hommes as^is huit heures par jour et passant à la caisse, sans inquiétude, à la fin du mois. Le nombre des neurasthéniques par inaction devenait inquiétant. Nous espérons qu'après le drame formidable de 1914 à 1918, on affrontera la vie plus coiu^ageusement. Personne n'est sûr du lendemain, personne n'est sûr de sa position : la vie doit être un acte de foi : il suffit pour raffronter qu'on soit au moins sûr de soi, de son courage. Apprenons à ne craindre que nos véritables ennemis, qui sont en nous : notre paresse, notre lâcheté, nos vices. Elevons nos enfants dans une conception héroïque de la vie, ne rêvons pas d'en faire de tranquilles bureaucrates, de petits bourgeois vaniteux et puérils : alors nous ne craignons plus la vie pour eux. Ce sera une joie de les élever énergiquement ; la véritable façon de les aimer, c'est d'en faire des jeunes

172 LA FAMILLE gens capables d'aborder tout travail avec entrain. Les enfants, sont nos excitateurs d'énergie : ils font notre vie plus complète, plus savoureuse, plus noble. Grâce à eux se développent en nous des sentiments puissants. L'amour n'est que la maternité en fleurs, comme la maternité est l'amour en fruits. Les enfants nous placent d'emblée à une hauteur de vie où le sacrifice disparaît transmué en joies supérieures et ils nous révèlent ainsi le sens de la destinée humaine, si misérable quand elle est égoïste et qui ne vaut que par sa subordination à des devoirs qui dépassent notre vie individuelle. MAUVAIS MARIAGES Ce que nous venons de dire est vrai d'un bon mariage. Il en est de mauvais. Il est grave d'engager sa vie : on ne saurait apporter dans son choix trop de discernement. Une première condition à exiger, c'est la santé. Pour les enfants d'abord, car c'est un triste cadeau que de donner une vie diminuée, souffreteuse à des enfants qui affronteront leur destinée avec beaucoup de chances d'insuccès. De plus, c'est charger ses épaules lourdement que d'épouser une malade ou un malade nécessairement peu capables de travail. C'est courir le risque de recevoir tout le poids de l'oppression de l'esclavage moderne et c'est souvent repousser du pied Fesquif qui permettrait un jour de sortir de cet enfer. Le soin d'un malade aimé peut faire fleurir la vertu du sacrifice et de rimmolation de soi, mais c'est une vertu héroïque dont il vaut mieux ne pas courir volontairement la chance. Après la santé, il est une autre condition d'un bon mariage : épouser une personne raisonnable. Le bonheur des vies confiées à une femme dépend rigoureusement

MAUVAIS MARIAGES 173 ment de son bon sens. Il y a beaucoup de fous, de demi-fous, de quarts de fous : lier son sort à une volonté déséquilibrée, c'est courir au-devant du chagrin et du malheur. Le chagrin, le malheur qui arrivent d'un coup peuvent stimuler l'énergie et nous grandir : mais rien n'est plus Corrosif pour l'Âme qu'une lutte quotidienne contre la déraison : les volontés les plus énergiques s'y dissolvent et s'y avilissent. Épouser une personne raisonnable, c'est épouser une personne vraiment intelligente. Qu'est-ce que la véritable intelligence ? La plupart l'ignorent ou prennent du mauvais fer pour du bon acier. Nos méthodes d'enseignement ne nous aident pas à discerner l'intelligence véritable, car elles produisent une espèce de délayage verbal où la trempe du tranchant du jugement ne se fait pas. Le discernement qui est à l'intelligence ce que le fil de la lame est à la hache, consiste dans la force de séparer la réalité des choses de leurs apparences et les rapports vrais des choses des rapports faux. L'intelligence vraie, c'est donc l'esprit scientifique. Les esprits sans valeur s'arrêtent aux apparences, les autres vont au fond. C'est ainsi que le savant classe l'hydrogène parmi les métaux et voit dans la rouille un phénomène de combustion. Il classe la baleine plus près de l'homme que du requin, tandis que le vulgaire en fait un poisson. L'esprit scientifique est d'un usage quotidien dans la vie d'une femme : appelons-le plus modestement l'esprit d'observation. Voir les choses non telles que les montre l'opinion des étourdis qui ne discernent rien, mais telles qu'elles sont, quelle supériorité dans la vie ! L'incapacité d'observer, aggravée par une éducation qui détourne du réel, n'a pas contribué à améliorer la vie sociale. Nous sommes tous un peu Russes s'il est vrai qu'aucun d'eux ne comprend qu'on doit se soumettre aux faits.

174 LA FAMILLE Il est peu de femmes qui ne soient dupées par les idées, presque toujours fausses, de leur milieu : elles commencent à peine à donner des soins rationnels aux bébés : des milliers de mamans attardées assassinent leurs enfants par une alimentation conforme aux préjugés régnants. La plupart des jeunes filles de la bourgeoisie, aveuglées par la vanité puérile de leur milieu, n'ont pas le courage de prendre la direction de leur maison, d'être des ménagères expertes et laborieuses, ce qui ne les empêcherait aucunement de peindre, de s'initier aux grandes œuvres musicales et littéraires. Elles constatent leur erreur de discernement quand, le père mort, elles sont précipitées dans un abîme de misère. Ce jour-là, elles apprécient — trop tard, hélas ! — la valeur du travail, de l'économie, de l'intelligente administration de la modeste aisance gagnée par le chef de la famille. Ce jour-là, elles voient qu'elles ont pris une baleine pour un poisson ! Elles ont vécu pour l'apparence ; elles n'ont pas discerné les dures réalités de la vie, et ce manque d'esprit scientifique se paye d'un prix terrible. Il est donc nécessaire quand on se marie, si Ton veut garder la quiétude d'esprit qui permet le travail fécond, de n'épouser qu'une jeune fille vraiment intelligente, c'est-à-dire capable d'examiner la situation et de s'y adapter sans se laisser aveugler par l'opinion d'indifférents ou de sots. N'épousons donc pas une personne qui déraisonne habituellement, l'esprit faussé par la vanité, ou fermé par une obstination têtue : soyons attentifs au bon équilibre du jugement. Nous ne pouvons énumérer tous les cas, mais il en est quelques-uns sur lesquels il est bon d'insister. Il ne faut pas épouser une personne irascible, violente, surexcitée, susceptible, semblable au fulminate de mercure que le frottement d'une barbe de plume fait explo-

MAUVAIS MARIAGE^ 175 ser. Rien ne nous fait plus ressembler à la brute que la colère. Quand on a le malheur d'avoir à vivre auprès d'ui^ô personne irritable, il faut se .dire que ce fonds de violence est le legs des lointains ancêtres, durement contraints à la lutte animale pour la vie. Les violents ne sont pas encore adaptés à Tentr'aide sociale : en eux, grondent les a revenants ». Les poussées de violence, comme des torrents qui recouvrent de boue les terres labourées, submergent les idées raisonnables et les sentiments de bonté et de justice : des mots blessants, des méchancetés peuvent faire beaucoup de mai... N'oublions pas que ce sont les petites aiguilles qui font les plus profondes blessures. Les périodes de mauvaise humeur hargneuse, oppriment la famille et rabaissent le ton de la vie. Il ne faut pas s'y méprendre : les crises de colère sont des crises de folie : ira furor brevis. Il est nécessaire d'appliquerun traitement préventif : alimentation douce, suppression de la viande, du vin, du café, des excitants : ensuite, il faut s'armer de résignation, s'en aller, durant le déchaînement, afin de ne pas être tenté d'opposer revenants à revenants *. Saint François de Sales donne un conseil de prévoyance excellent : « Lorsque W)us êtes tranquille et sans aucun sujet de colère, faites grande provision de douceur et de débonnairété disant toutes vos paroles, faisant toutes vos actions de la plus douce manière qu'il vous sera possible. » Il ne faut pas seulement avoir la parole douce à l'égard de ceux qu'on aime, « mais encore toute la poitrine, c'est-à-dire tout l'intérieur de notre âme. » L'orgueil est aussi une contre-indication. Il nous rend vulnérables et violents et il nous abêtit. Vulné-» râbles^ car l'orgueil a la sottise de désirer de la part i, J. Payot, Les Idées de M, Bourru^

176 LA FAMILLE d'autrui des attentions proportionnées à
Testime qu'il a pour soi et il est constamment déçu, donc constamment
froissé et irrité. Il n'en peut être autrement, car l'orgueil est une demi-folie,
une espèce de délire des grandeurs qui nous fait croire que nous occupons
dans la pensée d'autrui une place qu'il est impossible que nous y occupions.
L'indifférence, un salut un peu sec, un sourire narquois, une visite non
rendue, une fête à laquelle on a omis de nous inviter, causent, si l'orgueil est
à vif, des souffrances cuisantes. Les orgueilleux finissent par une
dépendance servile et abjecte de l'opinion. Cette servilité, on l'a comparée à
celle de la somnambule à l'égard du magnétiseur. Subordination rabaissante
à laquelle aboutit l'orgueil ! De plus il abêtit : telle femme qui serait
heureuse si elle réalisait un intérieur modeste où elle recevrait quelques
amis, veut singer la femme riche qui l'hypnotise : elle invite une foule
d'indifférents : elle donne des dîners et des soirées qui la ruinent ! Beaucoup,
par orgueil, voient grand et elles ne savent pas savourer les fruits exquis de
leur propre verger ! De même, il leur faut des orchidées rares — les roses et
les œillets de leur jardin, elles n'en goûtent pas la beauté, elles n'en sentent
pas le parfum ! Éblouis par l'éclat du luxe, les vaniteux sont incapables de le
peser à son poids véritable et d'évaluer combien est misérable son
rendement en bonheur. Remplis d'amertume et d'envie, ils dédaignent les
joies sûres et pénétrantes que la vie simple offre à profusion aux regards
calmes et lucides. L'orgueil est donc fertile en souffrances directes et de
plus l'œil, aveuglé par le miroitement du luxe, devient inapte à discerner les
bonheurs délicats qui s'offrent par essaims dans la vie quotidienne. Il
importe donc de n'épouser qu'une personne qui tienne debout toute seule et
qui soit capable de garder vis-à-vis de l'opinion une virile

LA PARESSE, DESTRUCTRICE DU BONHEUR m liberté d'appréciation et de n'en accepter la juridiction que lorsque la raison en approuve les jugements. Une autre tare qui disqualifie pour le mariage, c'est l'infamie convoitise pour les excitants et pour le plus redoutable d'entre eux, l'alcool. Une jeune fille ne doit jamais se payer de mauvaises justifications concernant cette passion, si elle en découvre les prodromes chez son fiancé. L'alcoolisme qui décime les ouvriers fait aussi des ravages dans la bourgeoisie : passion maudite, elle s'établit avec une force sournoise terrible. Épouser un alcoolique, c'est épouser le malheur et la honte. LA PARESSE, DESTRUCTRICE DU BONHEUR I La paresse est aussi une destructrice de bonheur. Deux conceptions opposées de la vie s'offrent au choix des jeunes filles ; celle des oisifs, des parasites sociaux ; celle des travailleurs. Une partie de la bourgeoisie, poussée à cette aberration par l'opinion du clan, élève ses jeunes filles dans la paresse. Quand celles-ci ont terminé leurs études — et quelles études ! — elles rentrent dans leur famille. Brusquement, à des journées occupées, disciplinées, succèdent les mois et les années d'inaction durant lesquels elles attendent un mari... Pendant ces années, la jeune fille cesse de se développer. La directrice d'un important lycée, qu'elle a dirigé pendant un quart de siècle, me disait que beaucoup de jeunes filles pleines de vie et d'entrain pendant leurs études, rentrées dans leurs familles, s'y étiaient physiquement et intellectuellement dans la désœuvrement et dans l'ennui. L'anémie, des troubles de toutes sortes, sont en effet la rançon d'une vie inutile, sans devoirs, sans initiative, sans responsabilités. Aussi le premier acte d'une jeune fille instruite et courageuse, devrait être, ses études terminées, de Fatot. — Bonheur, 49

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

178 LA FAMILLE pF«ndre résolument la direction de la maison et de remercier femme de chambra et cuisinière. C'est une nécessité vitale pour elle de glmposer chaque jour le travail physique du ménage. En y appliquant son Intelligence, elle le réduira à moins de trois heures par jour. Elle y gagnera la santé du corps et celle de rame. D'abord elle débarrassera la maison des domestiques souvent sournois et hostiles, dont la présence répand l'aigreur et la mauvaise humeur. Autre bénéfice : les habitudes physiques sont prises comme du ciment vers la dix-huitième année. Les domestiques, élevées dans des milieux étrangers aux découvertes de Pasteur ont, presque sans exception, des pratiques qui donneraient du dégoût si on les regardait accomplir sans qu'elles le soupçonnassent les actes de leurs fonctions. La prise de la direction de la maison par les jeunes filles constitue donc un assainissement moral et physique. De plus en répandant sur des êtres chers leurs dons gracieux d'ordre, de jugement, de courage, elles feraient du foyer un paradis. Etre une ménagère c'est la plus saine des professions pour une femme. Il ne faut pas confondre ce nom, le plus beau de la langue française, avep celui de « femme de ménage ». La ménagère, c'est celle qui ménage les ressources du père ou du mari ; c'est l'économe qui sait acheter, qui sait pénétrer d'intelligence tous les actes de la vie intérieure. Elle ific^rne la méthode et la volonté. Elle sait prévoir. Tout oe qu'elle touche, elle le transforme en bien-être, en bonheur. Elle est la guerre vivante au désordre, à ïâ négligence, à la paresse. Oe n'est pas elle qui laisse brûler les viandes ! Ce n^est pas elle qui permet au linge de dwe»ir charpie î Sçft soins s^étendent à tout : elle veille aux fils efu)

The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate

LA PARESSE, DESTRUCTRICE DU BONHEUR 179 cèdent, et ne permet pas aux taches de s'élargir et de se tendre la main les unes aux autres. Ge n'^stpas à elle quQ les bouehers passent leurs os, ni les marchands de DQ^rée, leurs poissons « avancés » . Il n'y a pas de « cou« l\$tg6 » par où fuie la sécurité du lendemain. Elle remplit à la lettre le charmant programme qu'Ischomaehus traçait à sa jeune femme dans le délicieux chapitre de Xénophon ^wV Economie. Nulle part le chagrin, rirri-* tation ne trouvent possibilité de se glisser dans un foyer gardé par une jeune activité joyeuse et ordonnée! '< Plus gr,ande richesse ne peut souhaiter Thomme en ce monde, après la santé, que d'avoir une femme de bien, de bon sens, bonne ménagère... Depuis la plus grande dame, jusqu'à la plus petite femmelette, à toutes, la vertu du ménage reluit par-dessus toute autre... Une femme mé*nagera entrant en pauvre maison Tenrichit : une dé** pensière ou fainéante détruit la riche ^ » Par ces temps de vie chère, qui dureront, le courage des femmes devant le travail manuel, représente annuellement une somme considérable, au moins deux mille cinq cents francs. Cette économie capitalisée représente en dix ans une trentaine de mille francs. Voilà ce que perdent, par paresse, par vanité, les femmes qui jugent la science du ménage indigne d'elles et qui délèguent ce devoir sacré à des domestiques. Notons pour la confusion de ces sottes qu^une part considérable de travail manuel entre dans les professions les plus brillantes. Elles eussent pu voir Pasteur, fierthelot, en blouse, dans leur laboratoire^ accomplissant des actes^qui ne différeraient pas en nature de ceux d'une inénagère dans sa cuisine. Un médecin qui soigne un malade ne fait rien que n'accomplisse une maman qui élève un bébé : les actes, les gestes sont les mêmes. Si 1, Olivier de Serres, Le Théâtre d'Agriculture et Ménage des Champs, VIII, I.

180 LA FAMILLE VOUS pouviez suivre un Colbert ou même un Napoléon I^{er} durant une journée, vous les verriez courbés sur quelque tâche analogue à celle de la ménagère qui tient ses comptes et qui examine si elle doit ou ne doit pas faire telle emplette ce mois-ci. Eux aussi, ils étudient les affaires du ménage de la France et ils ont à décider d'une multitude de détails semblables à ceux qu'une maman doit résoudre pour diriger sa famille. La beauté du héros et du savant ne consiste pas dans leurs actes qui, pauvrement, comme tous les bons actes humains, sont une lutte contre la matière ou contre la sottise. Elle résulte des idées et des sentiments qui inspirent ces actes. Ces idées et ces sentiments sont-ils humains, désintéressés, nobles? Les actes participent à cette noblesse. Quand Laënnec eut imaginé le stéthoscope et que pour la première fois il put discerner les moindres nuances des battements du cœur, il entrevit le service immense qu'il allait rendre à des millions de malades : une joie profonde dut gonfler sa poitrine. Une grande découverte a de retendue dans l'espace et dans le temps, mais la nature du sentiment est la même pour l'homme de génie que pour la ménagère. Les actes de vaillance, d'intelligence dans la direction de la maison sont, eux aussi, productifs de bonheur. Les soins qu'une maman donne à son enfant malade ne sont jamais rebutants parce qu'ils sont l'affleurement extérieur de l'amour. Une femme intelligente accepte de tout cœur les soins du ménage parce qu'elle sait qu'ils sont la condition nécessaire de la vie spirituelle de la famille. Elle sait que ce qui importe, c'est moins ce qui entre dans la maison que ce qui n'en sort pas. Ce qui n'en sort pas constitue le gain de son courage. Ce gain est une chose sacrée pour elle, car il représente l'indépendance des vieux jours et la possibilité de demeurer fier et digne en présence des abus de pouvoir des puissants. Je

LA MÉNAGÈRE CRÉATRICE DE BONHEUR 181 prévoit dans un avenir prochain une éducation des jeunes filles qui sera un appel constant à l'observation des réalités. Alors elles comprendront que c'est seulement dans la direction intelligente, méthodique de la maison qu'elles peuvent acquérir le plus haut développement de leur personnalité. Cette direction implique une culture scientifique très sérieuse : la connaissance de la physique, de la chimie, de la physiologie, de l'hygiène, de la psychologie est nécessaire à la bonne ménagère. LA MÉNAGÈRE CRÉATRICE DE BONHEUR L'homme semble avoir une vie plus libre, plus pleine que celle de la femme d'intérieur. Erreur ! Il est nécessairement spécialisé : la maîtresse de maison ne l'est pas Elle échappe ainsi à une redoutable cause d'étroitesse intellectuelle. Comme créatrice de bonheur pour les siens, sa vigilance est en éveil : toutes ses facultés trouvent un emploi actif et son intelligence s'assouplit. L'homme, obligé de lutter, de se heurter à la méchanceté, à l'incompréhension, à la paresse, à l'orgueil, à l'avidité, à l'arrogance, se replie sur lui-même : il est contraint de ruser, de dissimuler, de s'adapter, donc de se déformer. Reine dans son intérieur, la femme ne dépend d'aucun étranger. Elle s'épanouit dans une atmosphère de confiance, d'amour. Elle n'a pas à lutter Elle vit dans le calme et dans la certitude : elle se développe harmonieusement, avec une belle logique limpide. Aussi n'y a-t-il pas d'œuvre d'art plus accomplie, plus charmante qu'une mère de famille à cheveux blancs. D'elle se dégage une impression de noblesse. Raison souriante ; volonté ordonnée, ferme ; bon sens gracieux ; bonté et large compréhension des gens et des choses : L-.

182 U FAMILLE toutes ces éluquises qualités sobt réunies en elle. Peu d'hommes^ -i- meurtris qu'ils sont par le servage iliodernc — • peuvent atteindre à cette adorable sérénité de la mère de fabiille qui fait son devoir. Elle place au premier rang de ses préoccupations raliihentatioti râisonnée du mari et des enfants. Elle sait le retentissement de la nutrition sur Té^iuilibre mental et sur la santé. A la longue, les conséquences de la nourriture sont formidables à cause de leur répétition incessante. Une maman intelligente observe Finfluencc des aliments sur Thumeur, sur Ténergie, sur la santé des siens. Est-il étude plus passionnante? Ne vaut-elle pas les obsèrvatiotis des vrais savants et ne dépassetelle pas en intérêt le pseudo-travail de tant d'érudits et de pédants ? Une femme peut apporter à sa cuisine TespHt scieilliâqué d'un savant qui écrit une hygiène alimentaire. De plus elle tésdud le problème de faire « bonne chère avec peu d'argent. » Elle sait que poUt réussir une gâterie^ il suffit d'être attentive comme Fêât un chimiste qui fait une analyse quantitative. Une humble pomme de terre devient un régal si elle cuit sous la surveillance d'un œil vigilant. Une mériagère transfigure les détails de la vie pBt la volonté dé préparer un avenir sain^ solide, heirbux pour les Siens. C'est ainsi qu'un vitrail se met à flamber quand le soleil Téclare. Bientôt l'éducation sera dirigée vers rtilisation rationnelle dé l'énergie humaine par une sage adminis^ tration de la santé. On peut dire qu'actuellement la majorité des gens sont nialadeS en conséquence d'une pratique alimentaire livrée au hasard. Quand les questions du foyer prendront Timportance primordiale qu'elles doivent avoir, beauboup d'intelligences neuvèd s'appliqueront systématiqueniént à l'amélioration de la vie du ménagé. Bien des progrès ont été réalisés : distribution de l'eau dans les appArtenteats,

The text on this page is estimated to be only 25.95% accurate

LA MÉNAGÈRE CRÉATRICE DE BONHEUR 183 électricité, gaz, chauffage central. La peine des femmes» diminue. Bientôt on aura des appareils scientifiquement établis pour le blanchissage du linge, pour le nettoyage des poussières par absorption. Toute maison aura son monte-charge, son téléphone. On adaptera le travail mécanique à bien des travaux fastidieux. Mais déjà, une ménagère, en étudiant chacun des actes quotidiens, pourrait simplifier beaucoup de pratiques routinières ! Un confort élégant est affaire d'habileté, d'adresse, de goût, de réflexion. Que faut-il pour créer un intérieur plein de délices ? La propreté éclatante, le bon air, le soleil, un bel éclairage, du silence. Seule la vanité est insatiable. Il n'est pas un ménage où en deux heures et demie tout ne soit fait à la perfection par une femme méthodique et courageuse, si chacun autour d'elle s'ingénie non seulement à ne pas compliquer la besogne, mais à l'alléger. Il reste donc à toute femme de belles heures pour l'éducation des enfants et pour la haute culture intellectuelle et artistique. Une femme paresseuse, qui dissimule sa fainéantise sous des raisons de bienséances, nous apparaît maintenant comme une calamité. Elle a vécu en parasite de ses parents, elle compte vivre en parasite de l'imprévoyant qui l'a épousée. Au lieu d'être créatrice de bien-être, de bonheur, d'économie, de sécurité, de dignité, elle installe au foyer le coulage, le gaspillage et la dilapidation ; Le mari, transformé en bête de somme, travaille sans espoir et sans joie. Les enfants arrivés à l'âge où quelques années d'indépendance financière doubleraient le revenu. Nous avons montré qu'avec deux heures de travail par jour, on pouvait atteindre aux plus hauts sommets de l'intelligence et de l'art : Travail intellectuel et Volonté. Aloa éditeur.

184 LA FAMILLE chances d'avenir, entrent mal armés dans la lutte pour la vie. La pauvreté écrase leurs débuts : engagés volontaires, ils ont à lutter contre les saint-cyriens et les polytechniciens ; répétiteurs ils ont pour concurrents les élèves de Técole normale supérieure La paresse et le gaspillage des parents, les enfants les expient durement! PRÉJUGÉS MALFAISANTS CONTRE LE TRAVAIL MANUEL Ces évidences ne sont pas acceptées par la majorité, car notre éducation est pénétrée par les préjugés de l'antiquité contre le travail manuel. Pour Sénèque comme pour Socrate et pour Platon l'invention des outils, du marteau, des tenailles a été une profanation de l'intelligence. Déclamer, voilà la vraie occupation d'un philosophe! Les vaisseaux, la voile, le gouvernail, les vitres transparentes « inventions des plus vils des esclaves ». Comment s'étonner du discrédit où est tombé le travail manuel quand des hommes de génie, comme Platon, dont l'influence a été prodigieuse sur le monde pensant jusqu'à notre époque, sont aussi totalement étrangers à la production? Cicéron ne parle jamais des trois cent vingt mille artisans libres de Rome, et à peine de ses deux cent quatre vingt mille esclaves* : l'éducation romaine était purement rhétorique Aussi le travail intellectuel convient-il seul aux gens « distingués », et c'est avec ces idées absurdes que les dirigeants de Rome l'ont conduite à la ruine. Cependant un pur intellectuel est un infirme puisqu'il laisse ses muscles s'atrophier et, quand on assiste à quelque assemblée où les écrivains et les savants sont 1. Warde Fowler, La Vie sociale à Rome au temps de Cicéron, Ch. II, La Population de condition inférieure.

LE^^MÉTIER DE MÉNAGÈRE EST LE PLUS COMPLET DE TOUS ISS en nombre, on voit au premier coup d'œil que cette mutilation de la nature humaine ne va pas sans de cruelles sanctions. A soixante ans que de vieillards fourbus! La vraie culture doit développer harmonieusement toutes les richesses humaines : c'est ce que nos disciples de Sénèque ne font pas. Ce ne sont pas eux qui se rallient au corps, qui l'embrassent, le chérissent, l'assistent, le contrôlent, le conseillent, le redressent, l'épousent en somme. Mais aussi ne sont-ils pas en état de « mourir en fleurs » * 1 Leur vie est mal équilibrée et ce déséquilibre se compense par l'hypertrophie monstrueuse des facultés de la parole, qui sont à l'intelligence véritable ce qu'est une tumeur par rapport à du tissu sain. D'où cette surproduction de journaux, de brochures, de livres étrangers à la vie et aux réalités. LE MÉTIER DE MÉNAGÈRE EST LE PLUS COMPLET DE TOUS (L'éducation des jeunes filles eût dû réaliser l'harmonie du développement. La vue d'avenir qui reformera nos systèmes d'éducation arriérés mettra à la place qu'ils occupent dans une vie intellectuelle saine, c'est-à-dire à la première place, nos trois cent soixante-huit muscles. Au lieu de déposer dans la mémoire verbale les notions de géométrie, de système métrique, de physique, on fera l'éducation rationnelle des sens en liaison constante avec les données musculaires : une jeune fille saura prendre des mesures exactes, employer constamment la balance; elle saura dessiner ses vêtements, raisonner ses menus, organiser sa vie et apporter Un esprit scientifique à son métier de ménagère, le plus complet, le plus varié qui existe. Elle comprendra que 1. Montaigne, II, xvii. 2. Mesliu de Saint-Gelaïs, Itabelais, LYIII, tome I.

486 LA FAMILLE Ba maison est un petit fragment de l'univers où jouent toutes les lois du système solaire. Aucune connaissance ne restera pour elle abstraite, c'est-à-dire morte* Par exemple^ les découvertes de Pasteur ne seront pas logées dans la mémoire verbale : elles modifieront la pratique : les chambres à coucher seront aussi simples, aussi propres, aussi aérées qu'une salle d'opérations. Elle ne se résignera pas aux vieux systèmes de nettoyage qui déplacent la poussière sans la supprimer. Elle saura utiliser les moyens de chauffage les meilleurs et les moins dangereux. Elle s'appliquera à confronter chacun de ses actes avec les connaissances scientifiques qu'on lui a apprises. Elle utilisera les propriétés des corps non conducteurs de la chaleur pour construire des récipients qui lui permettront de cuire sans grande dépense un pot-au-feu, en le gardant durant des heures à une température voisine de l'ébullition? Si la science n'a pas transformé encore tous les détails de la pratique ménagère, c'est que cet art si important pour la santé et pour le bonheur est livré à l'ignorance et à la routine. Une foule de mères tuent leurs enfants ou en ruinent la santé par une alimentation déraisonnable. Pour ces ignorantes, les nuits agitées, les cauchemars ne sont jamais des avertissements. Que d'estomacs et de cerveaux d'enfants détraqués par l'inaptitude des parents à chercher la cause des moindres phénomènes anormaux * ! De même, l'éducation des enfants nécessite la connaissance pratique des grandes lois de la psychologie. Une maman instruite peut puissamment contribuer à former la volonté de ses enfants. Comment lutter contre la colère, contre la susceptibilité, contre l'envie, l'orgueil, etc. . Toute jeune épouse devrait connaître le petit chef-d'œuvre de Pinard : La Puériculture,

LE MÉTIER DE MÉNAGÈRE EST LE PLUS COMPLET DE TOUS 187 H p&ifesse, si on ignore le traitement de ces inaladieⁱ de la volonté*? M^o*" Mootessori, qui a créé des écoles maternelles admirables* fondées sur TactioD, trouve que les enfatits dé familles aisées^e qu'on aide au point de laisser rouiller en eux les ressorts de linitiative et de rinvention, sont déjà, à trois ans, très inférieurs aux enfants pauvres : ils sont plus distraits^e plus égoïstes, plus insensibles^e plus atones. On voit donc toute l'étendue des connaissances nécessaires à uèe mère de famille digne de ce nom. Mais son premier devoir, c'est que son instruction soii pratique^e c'est-à-dire liée à ses travaux de ménagère et à son rôle de maman Nous montrions tout à Theure que les savants payent dé leur santé leur mépris du travail manuel — ils ne le payent pas seulement de leur santé, mais d'une partie de leur intelligence. Ils passent à côté de bien des découvertes parce qu'ils ne savent pas dessiner le modèle dei^e iustruments dont ils ont besbin et qu'ils sont incapables de lès construire eux-tnêmes. De même la femme qui ne sait pas tout faire de ses mains i coudre^e raccommoder^e broder, laver» repas^e set, faire la ctiîi^eine, etc.^e est Une infirme. A presque toutesⁱ l'oisiveté physique coûte la santé. Mais elle leur coûte aussi beaucoup dIntelligence» car il n'y a de solides connaissances que celles que l'on réapprend chaque jour par le travail et dont la pratique seule montre le sens et léslimites^e Qu'elle ne s'en laisse pas accroire : il y a beaucoup de pseudo-intelligence dans le monde et même dans le monde des érudits. Un coUectioniièur de timbres-postes ou de papillons vaut l'érudit à lunettes qui apprend sans y ajouter et sans l'interpréter ce que d'autres ont découvert. Une part énorme de l'érudition historique et littéraire n'est logée que dans la mémoire. 1. Pàytot, Cours de Morale, Les mAlailitss de la veUfte.

188 LA FAMILLE A quoi bon connaître par exemple dans ses détails VAndromaque de Racine et savoir que le sujet en est tiré du troisième livre de V Enéide et de VAndromaque d'Euripide, si nous ne « confrontons » le caractère d'Hermione avec notre propre expérience de la jalousie et si nous n'en tirons pas nous-mêmes et pour l'éducation de nos enfants une vigoureuse illustration des ravages que cause cette passion qui détruit peu à peu la raison et la conscience. Qu'importe qu'on ait épuisé l'érudition sur Polyeucte, si on ne fait son profit de l'admirable vérité psychologique que nous enseigne Pauline : si nous acceptons le devoir qui nous est imposé et si nous faisons taire les inclinations contraires, celles-ci finiront par se soumettre à la raison : bien plus, elles apporteront leur élan au parti du devoir. Nous ne devons aucun respect à la femme érudite, à la femme « savante » qui a tout effleuré mais qui ne sait rien à fond, et chez qui le savoir emprunté ne transfigure pas la vie quotidienne et ne se tourne pas en maîtrise de soi, en générosité, en sérénité. Une femme ce savante » dont la science ne se traduit pas par plus de bien-être et plus de sagesse pour les enfants, pour le mari, pour l'entourage, c'est une précieuse ridicule. Comme on le voit, la question ne se pose pas comme elle se posait pour Diderot et pour George Sand. « Un homme de lettres peut avoir une maîtresse qui fasse des livres, mais il faut que sa femme fasse des chemises ». Une femme complète et vraiment intelligente sait faire des chemises, et de plus, elle a une solide culture scientifique, littéraire et artistique. Il n'est pas à souhaiter qu'elle fasse des livres, car rien n'est aussi rare qu'un bon livre. Nous sommes encore éloignés de cet idéal ! Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter un de ces journaux de modes dont tant de femmes, dépourvues d'esprit

LA FEMME COURAGEUSE 189 critique, acceptent les directions. Puérilité, complication de la vie, étalage de vanité, toilettes excentriques, conception d'une vie de plaisirs insipides, sans devoirs, absence totale d'esprit scientifique : tout y est! Certains numéros, de la première à la dernière ligne, sont uniformément sots et malfaisants. Comment nos jeunes filles ne réfléchissent-elles pas que la mode doit être pour elles tout au plus une indication, qu'il dépend de leur goût et de leur jugement de V adapter de façon à cacher les imperfections et à mettre en relief les beautés de leur jeune corps. Rien ne vaut la fleur de la jeunesse : se trop parer, appeler les regards sur le vêtement, c'est commettre la faute d'un grand peintre qui entourerait un chef-d'œuvre d'un cadre somptueux dont les dorures fatigueraient le regard et rémousseraient. Que les jeunes filles laissent donc Télégance et la richesse excessive des toilettes aux personnes qui ont besoin de détourner l'attention d'elles-mêmes ou qui sont contraintes à « réparer des ans l'irréparable outrage ». LA FEMME COURAGEUSE En résumé une femme instruite et active réduit au minimum les difficultés de l'existence. Elle sait quelle lumineuse aisance et quel loisir donne une conception simple de la vie, débarrassée des formidables entraves de la vanité. Elle accepte avec courage les réalités d'une existence saine : un mari, des enfants. Elle sait que les devoirs qu'elle assume sont le prix qu'il faut payer pour fonder le foyer, l'abri où elle vivra protégée contre F horrible indifférence du monde, ou contre sa malveillance. Elle a la vue claire de la beauté de son rôle dans la maison. C'est elle qui assure jour par jour, les assises

190 LA FAMILLE du bonheur et de l'indépendance de Tàge mûr. Par sa science du ménage, par son habileté d'économe avisée, elle affranchit peu à peu les siens de l'impitoyable esclavage économique et de l'insécurité de la maladie et de la mort. D'aplomb dans sa solidité de femme courageuse, elle demeure inaccessible aux idées des innombrables déséquilibrées qui, incapables d'une vie normale, prôchent qu'il faut « vivre sa vie », entendant par là une vie sans travail, sans devoirs, mais aussi privée de toutes les joies profondes. Elles confondent servir et servitude. Elles ne comprennent pas que la plus haute liberté consiste à servir. Servir Dieu, servir son pays, servir une grande cause, c'est le contraire de la servitude. De même pour une femme, servir, c'est mettre son activité, son amour, son dévouement dans la plus noble des créations : celle d'enfants qui seront demain des forces et des lumières pour notre pays. Celles qui choisissent une vie sans devoirs, subissent toujours la sanction d'une vieillesse ridicule et d'un isolement atroce. LA VIEILLESSE Car la vieillesse est comme le jugement de la vie. Les anciens disaient que nul ne peut être dit heureux avant sa mort, car nul ne sait « de quoi sera fait demain ». Ils croyaient que le Destin inexorable pliait jusqu'aux dieux eux-mêmes sous sa loi. Les exemples de malheurs imprévus fondant sur la réussite éclatante de certains hommes tels qu'Œdipe-roi, les empêchaient d'observer le cours normal des existences moyennes : toujours l'exception accapare l'attention des esprits plus sensibles que réfléchis, sans quoi, ils eussent découvert que cette Nécessité qu'aucune force ne peut fléchir, n'est

LA VIEILLESSE I91 pas celle d'un Destin extérieur à nous : elle est en nous. C'est nous qui la laissons s'installer au Goeup de notre volonté. Cette force redoutable, nous l'avons formée heure par heure, par l'accumulation Inces* santé de nos petites lâchetés, de nos mauvaises habitudes de penser, de sentir, d'agir. Si elle est invincible, c'est que notre volonté, brin après brin, s'est laissé ligoter par les fils ténus qui, jours après jours, durant toute la jeunesse, ont fini par former des entraves infrangibles. Pour les énergiques qui ont lutté contre la paresse, les passions, la vieillesse est une libération. Par leur prévoyance ils ont échappé à Tesclavage économique; ils échappent au servage de la pensée et au servage tourmentant des passions : pour eux, la vieillesse est un épanouissement. Sophie Gay disait que le plus bel âge de la femme commençait à soixante ans : « Quelle délivrance : plus de vanité, plus de soucis, plus de jalou' sies féminines! » C'est l'avis de Sophocle pour les hommes : « Il y a longtemps que j'ai secoué le joug d'un maîti*e furieux et brutal * » . Mais cet épanouissement dans la sérénité n'est le lot que des sages Les imprévoyants et les faibles de volonté ont laissé les habitudes déraisonnables se fortifier, aussi, quand la vieillesse vient, l'Incorruptible Comptable qui jour par jour a inscrit dans le cerveau le passif et l'actif, fait le total et c'est la faillite de la raison et de la santé. Tel gros mangeur, torturé par la goutte et par un sentiment constant de lourdeur, de gêne, de souffrance vague, et par des insomnies, continue à se suralitrner et à s'empoisonner, car son estomac dilaté, est d'une avidité morbide. Un autre a laissé s'établir la tyrannie des stimulants et le voici alcoolique. Celui-là, asservi aux imagi1. Platon, République^ I,

i93 LA FAMILLE nations lubriques qui ont envahi le cerveau, devient un monomane, candidat au gâtisme. Cruelles destinées, conséquences des lois implacables de la psychologie ! Dans la bourgeoisie, victime des préjugés antiques et d'une éducation qui fait des inKrmes musculaires, beaucoup de vieillards éprouvent de la tristesse morose et sont dégoûtés delà vie. « Si on observait les hommes, dit Buffon, on verrait que presque tous mènent une vie timide et contentieuse et que la plupart meurent de chagrin ». Aussi rien n'est-il plus rare que de mourir de vieillesse. Quand un homme a « fait sa carrière » ou fait fortune, la vie ne lui offre plus rien de nouveau, rien ne rintéresse plus. Retraité ou retiré des affaires, il n'a plus le soutien du travail régulier et obligatoire. Il ne tenait debout que par des appuis extérieurs à l'âme. Un chêne imposant est jeté à terre par la tempête : le cœur de l'arbre était vermoulu et malgré l'apparence de la puissance, le géant n'avait plus la force de résister. Il en va de même chez beaucoup de fonctionnaires, de commerçants, d'industriels. Il semble que leur volonté soit intacte, mais, faute d'exercice, elle est ruinée intérieurement. Elle ne tient debout que par une écorce d'habitudes routinières et de travail machinal. Ces volontés « vermoulues » résistent aux circonstances habituelles, aux poussées du service quotidien qui ne demandent aucune initiative. Tel fonctionnaire accepte avec joie la partie matérielle de sa tâche : signer des diplômes, recevoir des gens, mais il ne dirige plus son service: il est dirigé par lui. Eteinte l'intelligence alerte, active, vigoureuse, nuancée qui permet d'agir sur les gens et sur les choses : l'homme s'est mué en bureaucrate. Le jour de la mise à la retraite, « l'écorce » des habitudes routinières disparaît : c'est l'effondrement. On ne fait pas assez attention à ce malheur si fréquent. Cette crise est connue depuis longtemps dans les cou

U VIEILLESSE 493 vents. Un moine irréprochable, devient tout à coup négligent, mélancolique : rien ne l'intéresse plus. li sombre dans le dégoût, la tristesse, la langueur. Il ne croit plus, ne peut plus prier : il se sent abandonné de Dieu. C'est la terrible akédia ^ , Dans les couvents d'Egypte où le travail manuel était en honneur, on parvenait à rééduquer la volonté par les occupations manuelles. Mais dans les couvents d'Occident où cette ressource n'existe pas, la maladie est désespérée : le moine sombre dans le dégoût, la torpeur : les inclinations basses régner en maîtresses. Le malheureux devient une épave. De même, une foule de vieillards sombrent dans la neurasthénie parce que la volonté, in active et stagnante, s'est rouillée. Ils n'ont plus que la lecture, fatigante pour des yeux à lunettes et vite fastidieuse pour qui ne produit aucune œuvre. Le travail manuel, où la lutte est incessante contre la matière et qui donne la joie profonde de créer, est une perpétuelle éducation de la volonté : c'est lui qui tient debout les paysans et les artistes dont la vieillesse est incomparablement plus heureuse que celle des intellectuels aux muscles atrophiés. Si l'on trouve de vieux paysans neurasthéniques, cela tient à la privation des consolations intellectuelles : ils sont comme les oiseaux dont on a cassé les ailes : désormais ils ne peuvent quitter le sol de la bassecour. Les esprits incultes, incapables de s'évader, ruminent les soucis, les chagrins et ils ne peuvent sortir de leurs contrariétés indigentes. Mais le vieillard complet, à qui rien d'humain n'est étranger et dont la volonté, pendant les bonaces de Tintelligence, reçoit le stimulant de travail manuel, n'a jamais à redouter la terrible aké1. Mot formé de x7]8o{iai, s'intéresser à quelqu'un, à quelque ebose, et d'à privatif*. Payot, — Bonheur, 13

194 LA FAMILLE dia^ ni la sombre hypocondrie, ni la désagregatioa mentale qui livre tant d'intellectuels aux vices sordides : à l'avarice, à Talcoolisme, à pis encore. UNE GKISF. 11 peut surmonter une crise pénible, inévitable surtout pour les âmes d'élite : Taccablement que cause la brusque intuition que font les hommes qui ne sont pas atteints du délire des grandeurs, qu'ils doivent renoncer à la plus grande partie de leurs ambitions et accepter les étroites limites qui bornent leur essor individuel. Ce sentiment, les plus grands le connaissent. Pas un homme ne réalise la moitié de ce qu'il pouvait faire : pas un, à plus forte raison ne réalise la dixième partie de ce qu'il avait rêvé d'accomplir. Cette crise de l'orgueil est salutaire, car cette souffrance révèle aux âmes d'élite que la vie individuelle est peu de chose. Aussi le sage acceptè-Uil ce qui le limite invinciblement : s'il n'a qu'une condition modeste, qu'il ne peut améliorer, il s'y installe, décidé à tirer le meilleur parti de la situation. Il sait que les circonstances extérieures ont une faible influence sur le bonheur et c'est l'intérieur qu'il soigne, la sève profonde de l'esprit. Il est sauvé de Takédia par la découverte que la seule valeur certaine, c'est la vie de l'esprit et que la seule raison d'être, c'est d'accroître le domaine de la vie spirituelle. La douloureuse découverte de la limitation individuelle apporte le salut à ceux qui comprennent que les plus grands éprouvent, cuisante, la même dure leçon de modestie. Napoléon l'a connue à Moscou et à Sainte-Hélène! A un moment, pour le sage, la vie change d'aspect. Comme du haut d'une montagne, on domine les ensembles, du hfi^ut de son expérience, il découvre le vide de la yie mesquine, des distractions, des satisfac

II>^E CRISE 193 lioas de va^iité. Il prend cooscience que ce qui importe, c'e^t de conquérir une vie libre, originale, de se sentir comme porté par la force spirituelle des plus nobles âmes de tous les temps. Voilà pourquoi il faut plaindre les vieillards qui ne savent plus rien voir de nouve^iu sous le soleil. Un vieillard intelligent et laborieux, — on cesse d'être intelligent peu après qu'on a cessé de travailler — est nécessairement un révolutionnaire aux yeux du monde, car il CQnsidëire comme illusoires les buts que se proposent la plupart des grands enfants que sont les hommes. Il découvre que la vie est plus simple, plus profonde qu'ils ne le croient — il en discerne Téssentiel. De même que les horizons immenses enivrent et trans-* portent l'alpiniste, les vues d'ensemble sur la vie donnent aux vieillards une sorte d'enthousiasme permanent. C'est pourquoi les grands vieillards, depuis Parménide, Socrate, Sophocle... jusqu'à Malebranche, Renouvier, Pasteur sont d'une si belle sérénité! Les vieillards qui ne se sont pas haussés à la vie spirituelle, mais qui QPt fait leur devoir familial, voient « leur antiquité chenua refleurir en la jeunesse » de leurs petitsenfants : ils ont un succédané de la vie supérieure. Ils ne connaissent pas l'affreux isolement et la misère du vieux garçon peu à peu enlisé dans de lamentables habitudes de cercle, de jeu, etc. Les conséquences ruineuses de la grande guerre feront peser pendant longtemps sur les gens de condition moyenne, un esclavage financier inexorable qui exaspérera les pauvres d'énergie et les poussera aux pires folies. I4ais peut-être les hommes de bon sens, dont beaucoup ignoraient les joies de la vie simple, sobre, stoïque, les découvriront-ils? La pauvreté qui va Ôltre le sort commun leur révélera la vérité profonde incluse dans les religions et dans les philosophies : que la vie spirituelle,

196 LA FAMILLE qui n'est possible qu'« dans une existence d'« encombrée des besoins arti« is, a seule une valeur souveraine et qu'elle consiilue le fonds solide de notre destinée iMais un«* révolution dans les mœurs est nécessaire, et cettf* révolution diâl partir d'en haut. jyjme Henry Gréville, qui avait accueilli mes débuts avec une touchante bonté, relevait d'une maladie grave : elle reprenait ses réceptions. Dans son salon défilaient des femmes de ministres, d'écrivains, d'ai'ist^s : lontes, sans ^^xception. attribuèrent SM ma'adie an surmenage « Vous avez fait une œuvre consi lérable, vous êtes célèbre et ricthe. cessez d'écrire... » Quand nous fumes seuls : « N est ce pas pitoyable ? » me dit elle. Ces dames considèrt*nl le travail comme une corvée. Aucune n'en soupçonne la nécessité pour l équilibre mental et pour le développement de soi. Elles n'imaginent pas quelle pitjé elles méritent pour leur vie dissipée et stérile. » A la réflexion, je trouvai les paroles des visiteuses plus désolantes encore, car leurs maris occupaient de hautes situations ou étaient des écrivains connus : ils n avaient donc jamais parlé chez eux de la valeur vitale du travail ! C'est donc qu'ils travaillaient sans joie, comme des forçats et que pour eux, comme pour cet autre, le travail était une forme lente de suicide! N'est-il pas à craindre qu'au fond de conceptions aussi désolées, Fidéal secret n'ait été celui d'une vie de jouissances faciles et de paresse? Aussi que de vieillesse moroses, châtiment d'une conception absurde de la vie! La vie forme un tout organique : Fâge mûr et la vieillesse sortent de l'enfance et de la jeunesse comme la conclusion d'un syllogisme sort des prémisses. A nous de faire que la vieillesse, au lieu d'être le cinquième acte d'un drame rempli de folies et d'amertume, soit semblable à un beau coucher de soleil, resplendissant.

CHAPITRE Vin L'Amour de la Nature Esope disait d« la langue qu'elle est ce qu'il y a de meilleur et de pire. On peut en dire autant de l'habitude. Nous avons vu l'Incorruptible Comptable inscrire jour par jour à notre actif les actes d'énergie et en constituer les habitudes libératrices. Mais souvent, l'habitude, au lieu d'aviver les couleurs de l'âme, les éteint. De même que le temps pâlit les couleurs tendres ou éclatantes de la rose, de même l'habitude ternit le velouté délicat de nos impressions et refroidit l'ardeur de nos sentiments. C'est elle qui décolore tant de vies, les faisant mornes et maussades. Elle nous rend insensibles à la splendeur des spectacles naturels. Durant des centaines de siècles nos ancêtres ont vécu au sein de la nature : ils se nourrissaient du produit de la chasse, de la pêche. Beaucoup plus tard, ils vécurent de leurs troupeaux et de la culture. C'était une vie rude : elle est encore celle de la

198 l'amour de la nature majeure partie des hommes. On comprend qu'exposés au froid, aux intempéries, ignorants, bornés à leur courte expérience, ils n'aient pu goûter la beauté des spectacles au milieu desquels ils luttèrent. Pour eux la nature était mauvaise, brutale, ou au moins, indifférente à leurs souffrances. A la crainte de ses cruautés s'ajoutaient des terreurs superstitieuses : ils peuplaient les champs, les forêts, les rivières d'esprits malfaisants « aussi nombreux que les grains de poussière que Ton voit se mouvoir dans un rayon de soleil » *. Pour qu'on put aimer la nature, il fallait que la vie devint moins opprimante. Il était nécessaire, d'autre part, que l'emprisonnement dans les villes meurtrit les puissants instincts héréditaires de liberté physique et de vie au grand air. Pour sentir le prix de ces biens indiscutables, fondamentaux, il fallait qu'on souffrit cruellement de leur privation. Les explorateurs, les poètes qui chantaient les beautés de la nature, les maîtres du paysage trouvèrent dans les villes un public vibrant parce qu'il ne pouvait donner à ses souffrances d'autre allègement que celui de revivre par l'imagination dans le paradis perdu. Enfin le progrès des sciences révéla la grandeur infinie du monde stellaire, l'immensité des forces en jeu dans la constitution du sol, la richesse du monde des plantes, des insectes, des animaux et l'imagination en reçut une excitation prodigieuse. LA SERVITUDE DES VILLES La servitude physique des grandes villes serait insupportable si l'habitude n'en atténuait les souffrances 1. Saint Michel, archange» La Légende dorée^ h de Voragine.

LA SERVITUDE DES VILLES 199 incessantes et si, par réaction, ne se développait une sophistication passionnée destinée à exagérer la valeur des compensations qu'elles offrent en regard des pertes si douloureuses (Qu'elles occasionnent. C'est ainsi qu'un prisonnier, s'il veut vivre, doit cesser d'apercevoir les murs de son cachot et les Prisons de Silvio Pellico enseignent l'art de cueillir les menues joies que la vie de réclusion ne refuse à personne. Paris est une ville admirable avec ses quais, ses Champs-Élysées. Sa lumière, toujours tamisée par un léger brouillard, atténue la brutalité des lignes : mais au regard de la douceur et de la variété infinie des contours de la nature, la limitation des formes des maisons a quelque chose de misérable : ce ne sont que rectangles, triangles, demi-cercles et rudes lignes verticales. Les oisifs auraient le loisir de goûter la beauté relative des quais de Paris et de l'avenue des Champs-Élysées si la vie trépidante de leur monde permettait l'éclosion de sentiments profonds. Mais l'immense population laborieuse vit confinée dans de petits appartements, dans des rues affreuses, sans horizon. Partout où il n'y a pas d'arbres, non seulement l'amour des belles formes est mortifié, mais aussi celui des belles couleurs. Ce ne sont que murs barbouillés de suie, du rouge brique, du bleu violent, etc. Le malheur est que peu à peu le sens délicat du beau, qui ne s'affine que par l'exercice, s'émousse. Au sortir d'une exposition de Rembrandt, où nous avons admiré un paysage qui donnait le sentiment d'une étendue immense, le soleil se couchait derrière les collines de Saint-Cloud, et mon compagnon, un écrivain connu, n'eut pas un regard pour ce spectacle somptueux ! Les citadins se ferment de plus en plus à la beauté de la lumière, du ciel, vérités certaines, qu'ils remplacent par le faux luxe.

{ 200 l'amour de là Nature Ce n'est pas seulement la vue, hélas! qu'opprime la grande ville. L'odorat évoque chez l'homme de plein air de puissants sentiments : l'odeur d'un feu de sapin dans un chalet de montagne, l'odeur d'une tasse de lait dans un alpage au retour d'une rude excursion, l'odeur d'une avalanche de pierres, évoquent chez le montagnard des émotions diffuses, comme la fumée de genêts en suggère à l'officier, habitué du désert. Aîné de nos sens, l'odorat souffre de la ville qui ne lui apporte que puanteur et relents fétides. Aux grandes harmonies du vent, de la pluie, de la mer, au murmure apaisant des forêts, au gazouillement des ruisseaux, au chant des oiseaux, des grillons, la ville substitue le tonnerre des camions, le déchaînement des trompes d'autos, le vacarme des voitures : jamais on n'y goûte le charme du silence, ni la paix profonde des nuits où, dans les intervalles du chant des rossignols, on n'entend que les battements réguliers du cœur qui rythment la fuite du temps. À ces multiples crucifiements que prodigue la grande ville s'ajoute la diminution des joies profondes que donne le jeu normal de la triple-alliance des fonctions organiques : travail musculaire, circulation du sang et fonctions respiratoires des poumons et de la peau. Le travail musculaire donne à l'homme de plein air des sensations volumineuses et tonifiantes : les poumons, abondamment oxygénés, font le sang riche et donnent cette allégresse du corps qui est une sensation vitale des plus délicieuses. La fatigue physique saine est elle-même agréable et après un rude labeur physique le repos et les prémices du sommeil sont exquis. Au contraire, à la ville, les premiers jours on éprouve toujours une sensation oppressive pénible, protestation de la sensibilité des poumons contre les fumées et les poussières qui les encrassent. c< Les villes, dit Charron, l'ami de Montaigne, sont :]fILMi

l'usure produite par là ville 201 prison même aux esprits, comme les cages aux oiseaux.. \$ Le feu céleste qui est en nous, ne veut point être renfermé, il aime l'air, les champs où tout le ciel étendu apparaît, où le soleil, les eaux et tous les éléments vous sourient : vivre aux villes, c'est être banni et forclos du monde ». Heureusement, on s'y habitue. Ne vit-on pas avec une maladie chronique ? Mais parce qu'on ne fait plus attention à Son mal, et que la souffrance s'assourdit, celle-ci n'en existe pas moins. Comment^ sans l'habitude, pourrait-on supporter l'entassement dans le métro,* la bousculade, la gêne et l'air irrespirable? Comment supporterait-on l'atmosphère ignoble des salles de spectacle ? Comment tolérerait-on d'habiter de vrais clapiers? Comment ne se fatiguerait-on pas des efforts d'attention pour éviter l'écrasement*? Comment accepterait-on le bousculement, la gêne constante des mouvements, la contagion de Ténervement? l'usure produite par la ville Les adultes, dites-vous, résistent à ces causes de mauvaise santé et d'usure! Illusion! Les employés des pompes funèbres viennent chercher la plupart des gens dix ou quinze ans avant le terme que ceux ci eussent atteint dans des conditions de vie saine. Une grande ville ne se renouvelle que par l'apport incessant de la province. Au bout dç deux générations la plupart des familles sont atteintes dans la santé des enfants. D'autre part, les hôpitaux sont surpeuplés. Les systèmes nerveux détraqués par des conditions de vie anormales, sont innombrables. Les asiles d'aliénés s'ils étaient réunis, formeraient une immense cité de folie. 1. 200 écrasés en juiUet 1912, Le Matin, 20 août.

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

202 l'amour de la nature Considérable est le nombre des vaivocius de la vie qui dépendent de l'alcool l'abolition de la pensée, du sens des réalités, et le retour à la sentimentalité élémentaire. L'Imagination, affranchie par l'alcool, du poids écrasant des misères, se réfugie dans une espèce de paradis de Mahomet et chaque soir s'ajoute à la foule des aliénés enfermés la foule plus considérable encore de ces aliénés temporaires. Quelques heures passées devant la fosse commune d'un cimetière parisien en disent long sur les effets de la grande ville. Les pauvres morts pressés de gagner enfin le repos, arrivent paroles ininterrompues. Chaque heure, c'est un mur de cercueils qui se dresse, bientôt élayé par un mur parallèle d'horreur. Ces murs s'édifient constamment dans tous les cimetières. C'est là que se rassemblent, en rangs serrés, les villageois qui ont fui le soleil et le grand air, qui ont été happés par les tentacules de la grande ville, affreux minotaure qui dévore les hommes. Les adultes ont ce que mérite leur ignorance des conditions du bonheur et leur sottise à aller se briller comme des phalènes aux feux fumeux de la grande ville. Mais hélas ! les enfants qu'ont-ils fait pour être condamnés à la prison ? Car pour eux le séjour à la ville est un châtement. Ils y sont privés des influences bienfaisantes de la nature, du soleil, du grand air : ils n'ont d'autre milieu que celui de rues laides, bruyantes et puantes. Même les enfants des riches, qui jouent au Luxembourg ou aux Champs-Élysées, gênés par leurs vêtements de poupées somptueuses, sont privés des joies du jeu libre. Quand je vois ces pauvres visages d'enfants trop affaiblis, trop délicats et qui s'étiolent, la vie d'enfant si libre, si hardie, si aventureuse forêts de ma vallée natale : nous étions des oisifs. Nous nous construisions des maisons de été et de glace l'hiver et des forteresses entou

l'usure produite par la ville 203 rées de fossés pleins d'eau; Nous savions tout faire de nos mains, car nous regardions travailler les artisans^ les maçons, les charpentiers, les paysans, les boulangers, les confiseurs, les tailleurs, prêts à les aider, car souvent ils travaillaient environnés d'enfants. Tout à coup, hélas 1 fat fermée pour moi cette porte de lumière sur l'univers : la réclusion commença... Je n'eus plus que les vacances pour vivre d'une Vie libre et naturelle. Il n'est pas un enfant de pauvre paysan qui ne soit plus heureux que ne Test un enfant de millionnaire enfermé dans la grande ville. La grande ville est l'enfer des enfants. Les écoles urbaines devraient être au milieu de grands parcs afin que l'enfant fat, durant quelques heures chaque jour, arraché à la laideur, au bruit, à l'énervement ahïbiants. Mieux eticore, les petits citadins devraient être élevés en pleine catnpglgne et ils le seront à boil compte quand on aura compris que les jeux et les sports ne sont que les « ersatz », les succédanés inférieurs du travail productif de la terre et de l'atëliér. Chose terrible et qui achève de faire pour eux de la grande Ville un enfer, les enfants, comprimés dans de petits appartements s'y énervent. Le bruit qu'ils font et leur besoin de mouvement deviennent intolérables aux parents énervés eux-mêmes par la fatigue. La fée malfaisante des grandes villes mue en mauvaise humeur pour tous la joie vivante et le renouvellement de jeunesse qu'apportent dans la maison les enfants bien portants ! Pauvres oiseaux captifs ! A travers les barreaux de leur cage, ils regardent passer le libre vol des hirondelles ! Il faut que l'attraction de la grande ville soit puissante pour que tant de gens en acceptent les dures contraintes et les souffrances! Hélas! la plupart des écrivains, qui font l'opinion publique, habitent la grande

204 ' l'amour de la i^ature ville! Les convictions finissent par se plier aux conditions de la vie et les citadins s'appliquent à justifier leur vie anormale. « Il ne tiendra qu'à vous, beau sire, « D*être aussi gras que moi, lui répartit le chien. a Quittez les bois, vous ferez bien... « Le loup déjà se forge une félicité « Qui le fait pleurer de tendresse. Mais chemin faisant il voit le cou du chien pelé parle collier. « Attaché? dit le loup : vous ne courez donc pas « Où vous voulez?., Maître loup s'enfuit... préférant la liberté. Mais le chien revient à sa chaîne, et si grandes sont les ressources de l'âme pour s'adapter à son sort, qu'il finit par l'aimer ! Il est une catégorie d'hommes intelligents qui se font facilement happer par la grande ville : ceux qui ont horreur de la petite ville et qui n'ont pas de personnalité : ils n'osent régler leur existence comme le commande la raison. Ils étouffent dans l'étroitesse et la bassesse de la vie provinciale. LE GÉNIE ET LA GRANDE VILLE D'autre part, malgré que la grande ville n'ait fait que gâter le génie des hommes de premier ordre, qui ne se forme que dans la solitude, tout le monde accepte l'affirmation que Paris est nécessaire aux développements supérieurs de l'esprit. C'est le contraire de la vérité. Beaucoup d'esprits originaux auraient pu créer des œuvres influentes : ils ont été dévorés par l'agitation brouillonne de la grande ville, par la soif de

LE GÉNIE ET LA GRANDE VILLE 203 réclame, par les exigences exorbitantes de la vie mondaine qui vole aux meilleurs les longs loisirs nécessaires à la croissance organique des pensées. Le coût de la vie et du luxe les oblige aux énervantes besognes du journalisme et des revues et aux travaux hâtifs producteurs d'argent. Combien, parmi ceux qui emplissent la presse de leur prose intarissable, ne laisseront derrière eux aucune œuvre de valeur! La vérité, c'est que Paris est nuisible aux esprits originaux : il n'est utile qu'aux écrivains de volonté faible qui (ont besoin pour penser de l'excitation des polémiques, à ceux qui, comme les allumettes ne s'enflamment que par frottement; aux faibles de volonté qui, pour travailler, ont besoin, comme des collégiens, des excitations de l'émulation, des éloges des journaux, des compliments mondains qui ne manquent à aucune œuvre médiocre. Paris est utile aux jeunes gens : il leur fournit ses bibliothèques, ses laboratoires, l'exemple des maîtres et surtout le stimulant ardent des camarades d'esprits différents et passionnés. Mais dès que l'étudiant ou l'artiste se sont assimilés les méthodes, qu'ils ont appris le métier, ils doivent fuir Paris. Leur apprentissage sous des maîtres éminents les a mis en possession du trésor des règles et des inventions accumulées par les hommes de génie et par les créateurs de tous les temps : personne ne peut plus rien pour eux : seuls ils peuvent jouer leur jeu, c'est-à-dire développer leur propre personnalité et leur conception ou leur sentiment des réalités. Dans cet approfondissement d'un esprit par lui-même, qui est le fond du talent ou du génie, Paris peut nous contrarier ou nous distraire du but, mais ne peut nous aider, car nul ne peut assurer pour nous les longues méditations calmes et le travail patient nécessaires. Paris, par la vie trépidante, hâtive qu'il impose, laisse

206 l'amour de la nature ' rarement intacte la santé de l'esprit.

Déjà Cicéron déclarait « qu'à Rome on n'a pas le temps de respirer »[^] La dispersion de l'esprit, à Paris, est effroyable, et quelque énergie qu'on ait, il est difficile de ne pas s'éparpiller. Malgré soi, on perd de sa force dans ce milieu de scepticisme élégant, de « blague » féroce, dans ce coudolement d'arrivistes. L'ouvrier parisien lui-même n'a pu s'élever à une conception socialiste originale. Il n'a pensé qu'à singer le bourgeois dans son goût pour le faux luxe. Il a fait faillite à sa mission qui était d'élaborer l'idéal d'une civilisation fondée sur le travail. Comment le pourrait-il? Beau parleur, proie des marchands d'alcool, il n'a jamais su concentrer sa vie autour du travail, comme le font les véritables artistes et les paysans. Le travail, expansion de toutes les énergies humaines, il le considère comme un châtement, comme une corvée qu'il sabote. N'ayant ni l'intelligence profonde du métier, ni l'intuition qu'un homme ne réalise ses inspirations essentielles que par le travail et dans le travail il conçoit la vie comme la conçoivent les enfants, les midinettes et les gens du monde : vivre, c'est faire la chasse à la sensation, aux jouissances faciles, aux spectacles, aux fêtes, à tout ce qui distrait, qui dissipe[^] qui abêtit. Cette conception de la vie, d'après un penseur anglais, est la cause initiale qui a précipité l'Europe dans un abîme de misères. Le but de l'éducation prussienne est, en effet, basement matérialiste. Ce qui fait pour la plupart des gens attirer de la grande ville, ce sont moins les musées, les beaux concerts musicaux, que la facilité d'échapper à toute surveillance, et disons le mot, la facilité des amours sans devoirs. 1. Ad[^]Q. frat, III, i. 7,

LA RANÇON 207 Le jeune provincial, libéré de tout contrôle, entre tout à coup dans le paradis de Mahomet. L'étudiant arrive à Paris à rage où les sens bouillonnent; il se trouve dans un milieu de prostitution, de spectacles excitants*, de vie sans responsabilité, qui lui paraît enivrant. Il confond licence et liberté ! LA RANÇON Hélas! Pour ces années d'amusement, de jouissances, de vie facile, combien paient une lourde rançon ! Que de morts prématurées ! que de vies mapquées, misérables! que d'inielligences définitivement ruinées! Près du quart de ces jeunes gens, pleins d'espérances^ et de projets d'avenir, la grande ville les rend empoisonnés par Tavarie, le cerveau ensemencé pour Tataxie, pour la paralysie générale, pour la démence précoce. Si, criminels ils fondent, malgré leur tare, une famille^ c'est une cascade de qdisères et de malheurs pour eux, pour la femme, pour les enfants, Si nous détournons nos regards des terribles sanctions qui atteignent tant de jeunes gens pour observer les têtes grises, nous constatons que plus le succès social est grand, plus ceux qui occupent les hautes situations de la finance, de la politique, de l'administration, sont privés de soleil, d'air pur, de liberté. Combien de femmes du monde n'ont jamais vu lever le soleil ! Similis, préfet du Prétoire, exilé sur ses terres par Adrien, s'écriait au bout de quelques années : « J'ai passé soixante-dix ans sur la terre et j'en ai vécu sept)>.

208 l'amour de la nature LES GENIES MÉDIATEURS En un sens, la compression par la grande ville des besoins séculaires de vie au grand air a été un bienfait pour l'humanité, car ce sont ces aspirations refoulées qui ont inspiré les grands génies médiateurs entre la nature et une humanité durement opprimée par les contraintes de la vie dans les villes. C'est grâce aux grands peintres, aux grands poètes que l'amour de la nature n'est pas devenu lapânage exclusif des vagabonds. Mais si les poètes ont l'intuition de la vie débordante de la nature, ils seraient bientôt à bout de souffle si les savants ne nous avaient appris le sens profond des choses. Une ferme de Brie évoque, par sa disposition analogue à celle d'une forteresse, les temps anciens où la sécurité était précaire. Les géologues ont découvert les rapports vrais des choses. Quelle évocation soudaine de périodes prodigieuses éveillent quelques fines lamelles de mica qui scintillent au soleil en Camargue! On pense aux millions d'années qu'il a fallu aux dépôts du Rhône pour repousser la mer de Valence aux Saintes-Mariés. Ces dépôts, les affluents du Rhône les ont arrachés aux Alpes et la musique des torrents qui emplît les hautes vallées est comme le chant de mort des montagnes orgueilleuses. Il y a des batailles de rivières qui durent des siècles : la Meuse et l'Aisne ont décapité le Bar et la Marne belliqueuse et victorieuse a gagné une bataille de rivières dont elle s'est annexée les bassins. Les blocs de houille extraits de la mine évoquent les immenses forêts préhistoriques qui leur ont donné naissance. Les minéralogistes nous montrent partout les lois admirables auxquelles obéissent les cristaux. Dans

LES 6ÉNIGMS MÉDIÂTEOnd â09 leurs formes resplendit la géométrie qui exprime Tordre profond de Tunivers. Quelle émotion n'éprouvons-uons pas quand un savant génial comme Kirkpatrick, nous révèle des preuves de vie organique dans les roches cristallines, reculant dans un passé sans limites Tapparition de la vie sur notre globe! Les botanistes, les liaturalistes comme Fabre, ont enrichi notre connaissance des plantes et des animaux, ces frères inférieurs, et nous ne pouvons, en regardant une fourmilière, oublier les observations de Hubert et de tant d'autres. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye », dit Pascal. Cependant le ciel depuis Pascal s'est prodigieusement élargi et enrichi. Nous savons aujourd'hui que notre soleil se dirige vers la constellation d'Hercule à la vitesse de plus de plus de dix-neuf kilomètres par seconde. Des nébuleuses font deux millions de kilomètres à l'heure. Notre soleil est à peu près au centre de la Galaxie (voie lactée) et celle-ci compte deux milliards d'étoiles. La nombre des nébuleuses est voisin de un million et chacune d'elles est un univers sans doute aussi riche que le nôtre en soleils et en planètes. Ces découvertes de la science confondent l'esprit et lui donnent le sentiment du sublime. Gomme on le voit, le sentiment des beautés de la nature doit beaucoup à l'étendue de nos connaissances — mais savoir ne suffit pas : il tant sentir. Il faut entretenir constamment la flamme de la sensibilité par une véritable création continuée. L'habitude, de même que le temps, ternit le coloris délicat des tableaux de maîtres^ flétrit le velouté des sensations; elle laisse s'encrasser le mécanisme si délicat qui associe les idées aux émo-^ tiens, et qui ne joue plus, de sorte que les idées perdent leur pouvoir de résonnance dans la sensibilité : elles deviennent pauvres, abstraites et comme desséchées. Payot, — Bonheur, 14

The text on this page is estimated to be only 26.10% accurate

210 l'amour DB UI kature Le rôle des poètes, des peintres est de nous aider à réincarner l'idée dans le sensible de raviver malgré notre légèreté, notre paresse, les sentiments profonds que doit susciter dans une âme vibrante la beauté des spectacles habituels. Us nous empêchent d'être des sourds et des aveugles volontaires. Ils découvrent la signification des choses quotidiennes, leur charme caché. Ils gardent la vivacité d'impression du créole qui voit tomber la neige pour la première fois[^] et l'âme ingénue de Tenfaot qui s'amuse d'un rien, et dont l'imagination enrichit ce qui Tentoure. Il faut des miracles pour émouvoir les âmes épaisses : le poète sait faire les miracles nécessaires. Il sait nous montrer que dans chaque grappe de raisin se renouvelle le miracle de Caua. Le sentiment de la nature, on ne le reçoit donc pas passivement. Il faut que, par l'exercice continu et par l'attention persévérante, les sensations, les perceptions et les émotions qu'elles suscitent, atteignent leur plénitude. Il faut savourer la joie de respirer, d'être à Tombre l'été, de se obauffer au soleil l'hiver, joies élémentaires que goûte le lézard; il faut savourer les sensations de l'allégresse physique, de la raolivité, celles de l'appétit aiguisé, de la saine fatigue. Il faut goûter profondément la fête perpétuelle et variée que la nature s'ingénie à offrir à nos yeux et à nos oreilles. Mais il faut davantage encore, parce que la sensibilité ne se suffit jamais à elle-même. Elle est la condition nécessaire de tout développement de l'âme, mais[^], restreinte à ses seules ressources, c'est la pauvreté, car l'habitude en ensevelit les fleurs les plus délicates sous son terne colmatage. En outre les émotions ne dépendent pas de nous et au milieu du paysage le plus grandiose, je puis ne rien éprouver.

COMMENT LUTTER CONTRÉ L'hABITUDE 21 4

COMMENT LUTTER CONTRE l'hABITUDE Comment lutter contre cette loi de Thabittide qui ète à Témotioû sa fraîcheur et contre cette pasdirité (}ui la soustrait à notre vouloir? La stratégie est la même que celle qui transfigure l'amour physique en amour conjugal. C'est une opération de chimie mentale analogue à celle qui, par l'adjonction d'un peu de carbone, transforme le fer en acier. Il faut combiner avec les émotions fugitives, ondoyantes et diverses, un élément qui les fixe et qui les mette à notre disposition. Cet élément c'est rintelligence* Le problème est de fondre dans l'émotion nos connaissances morales, historiques, scientifiques, d'incorporer à la sensibilité inégale, fuyante, capricieuse, le calme et la stabilité des pensées les plus hautes. Les moindres faits deviennent émouvants, quand on en saisit le rapport avec les lois universelles. Souvenons-nous de l'enthousiasme de Newton quand la chute d'une pomme lui fit découvrir la loi de la gravitation universelle. Sî nous n'étions si distraits, si paresseux d'esprit, nous garderions présente à la pensée la double éternité du temps et de l'espace et nos émotions participeraient à sa sublimité. Aux platitudes de Lamartine et même de Hugo sur les Alpes, qu'on compare la qualité des émotions que donne la fusion dans le réel de notre connaissance des lois de Funivers ! Les gouttes d'eau innombrables sont enlevées à l'Océan par le soleil, transportées par le vent sur les sommets, elles sculptent la montagne. Elles forment les névés et les glaciers, socs qui labourent les rocs. Elles s'intrôduii^ent dans les fissures, et converties par le froid en boins irrésistibles, elles désagrègent les roches les plus dures. Elles emportent au fond des vallées les débris dé là montagne, les

â12 l'amour de la l^ATURE livrent aux torrents, qu'elles forment par leur réunion et ceux-ci les portent au Rhône qui, grâce à leurs apports, a chassé la mer de Valence jusqu'aux Saintes-Mariés. La chute d'une avalanche, en reportant la pensée sur le formidable travail des forces élémentaires, révèle que. les faits, banals pour l'ignorant, sont comme les nœuds où s'entrecroisent les plus grandes lois de l'univers. Que l'on compare les efforts de vaine rhétorique d'un versificateur qui cherche à produire l'émotion et qui, naturellement, ne trouve que des mots sans caractère, avec la poésie intense suggérée par les faits ! Un poète poitevin chante « le pays de la- verdure et des blondes moissons »; ses « sinueux cours d'eaux ». Il parle du « front chenu » de sa vieille province. Ces expressions, avec leur banalité, conviendraient aussi bien à un paysage de Beauce ou d'Ukraine. Mais, voici venir Vidal de la Blache. Lorsque les mers jurassiques se séparèrent, le Poitou devint un détroit. La mer déposa ses sédiments entre deux longues parois de falaises que la marée et les tempêtes sculptèrent, les faisant abruptes. La plaine se couvrit de plaquettes calcaires que le paysan cassa et dont il fit des tas (chirons). Entre les chirons la terre « est douce comme de la soie », admirable pour le blé et pour d'innombrables noyers. Les falaises escarpées appelèrent les oppida et plus tard, les châteaux féodaux, auxquels succédèrent les villes (Lusignan, Poitiers). Le paysage est fait de belles lignes horizontales. Le poète, qui ne connaît que des mots, n'a vu aucun de ces caractères essentiels qui proviennent de causes qui agissaient il y a des millions d'années et sa pauvre poésie est la banalité même. Quel caractère poétique la Provence ne prend-elle pas, quand on sait qu'elle résulte de formidables conflits. Les Alpes, dans leur soulèvement, sont venues buter contre les montagnes de Mercantour, de l'Esterel, des Maures.

COMMENT LUTTER CONTRE L'HABITUDE 213 Les Maures se brisèrent, laissant s'effondrer devant leur front le piassif qui les reliait à la Corse. Ces Maures, TArgens, dont les eaux sont souvent furieuses, les a coupés de TEsterel, solitude boisée, véritable Monténégro, autrefois repaire des Sarrazins. Il a comblé le port de Fréjus et repoussé la mer sur plusieurs lieues, faisant du pays une région insalubre, vraie campagne romaine où ne manquent ni les pins parasols, ni les fièvres, ni les ruines d'aqueduc. Ce ne sont pas seulement les connaissances scientifiques qui donnent de la poésie à un paysage : tout ce qui émeut notre sensibilité concourt à faire vibrer notre imagination. Un pays prend un vif intérêt quand nous savons qu'un grand homme y est né ou y a vécu. Quel Français n'est ému en visitant à Meaux le jardin de Bossuet? Qui demtore insensible en voyant du train la statue de Vercingétorix à Alésia et en contemplant la colline sacrée où périt l'indépendance de la Gaule ! Verdun, la Marne, seront éternellement émouvants parce que là fut arrêtée la plus formidable des invasions de barbares. On voit que tout paysage devient poétique quand on le situe dans l'histoire, aussi bien que lorsque la science le riiontredans un recul prodigieux et discerne les causes qui Font modelé durant des millions d'années. La vie étouffante des grandes villes nous a donné l'amour de la vie libre au grand air, mais cet amour, quelque peu développé par les poètes, a pris une force et une amplitude splendides depuis que la pseudo-poésie des versificateurs en quête d'épithètes fait place à l'enrichissement de nos sentiments par l'intelligence informée. Dans les objets les plus familiers la culture de l'esprit fait apercevoir le jeu des lois universelles. Maxwell nous a révélé que les gaz sont constitués par des atomes innombrables qui se meuvent avec des vitesses relatives prodigieuses et que chaque atome est un monde stellaire

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

244 l'amour dk u haturb infininaent petit, tout à fait comparable au système selaiFe. L'homme instruit trouve donc partout à admirer. Tout, pour lui, a la grandeur et la beauté du ciel, et quand nos paysans seront cultivés, ils vivront d'une vie hautement religieuse, puisque la vie religieuse supérieure consiste dans le sentiment profond de la vie univeS6lle. LA VIE AU GKA?IP AIR Cette vue d'ensemble comprise, quels beaux, spectacles et quelles occasions d'enthousiasme pour ceux qui vivent à la campagne! Les pays qui, à des yeux. superIEiciels, semblent monotoues, tels que la Champagne pouilleuse, la fieauce, la Camargue, ont la grandeur de l'horizon, les espaces sans fin, les belles lignes tranquilles, le délicieux estpmpement des lointains. Les grandes ligues horizontales, celles de la mer, des plaines immenses, donnent ui^e impression d'équilibre, de solidité, de repos, de calme* La mer dorée des moissons de Beauce, qui ondule sous le vent, est un beau spectacle. Partout en Champagne, quand on arrive sur l'arête de Tune des côtes qui rident la plaine, on a l'impression de l'immensité. Mais la plaine avec ses couleurs, ses fleurs, n'est que la moitié de ce que Ton voit : son complément c'est l'immensité du ciel, la splendeur des soleils levant^ et des soleils couchants; c'est l'infinie variété des lumières et des teintes. Que de nuances délicates, fragiles! C'est la prodigieuse variété des nuages, depuis les nuées d'qrage, basses et noires, jusqu'aux nuages enlumines des couleurs les plus riches : rouge, or, orangé, avec le bleu intense du ciel dans les intervalles et des vert-pâle d'une délicatesse à désespérer les coloristes. Pour épuiser la richesse infinie des tons, il faudrait sur deux {lages

LA VIE AU GRAND AIR 215 épuiser la liste des couleurs et de leurs qualités : Ton s'apercevrait alors de la pauvreté du vocabulaire des peintres en comparaison de l'infinie richesse de la nature ! Que dire de la splendeur des nuits dans la grande plaine ! Nuit tièdes d'été, froides nuits d'hiver pendant lesquelles l'atmosphère si limpide fait de chaque étoile une flamme ! Pythagore avait mérité, par la pureté de sa vie, d'entendre l'harmonie des sphères célestes : mais tous nous pouvons, en y pensant, sentir leurs mouvements. Tous, par la méditation, nous pouvons transformer nos connaissances en astronomie en un sentiment vivant de l'ordre admirable de l'univers. Dans le silence des nuits, les perceptions réductrices des sentiments disparaissent, laissant la sensibilité s'épanouir. La grandeur des espaces infinis, la durée inouïe des siècles que met la lumière des étoiles lointaines pour nous parvenir, ont une mélancolie profonde quand nous faisons un retour sur notre chétive existence personnelle. Nul spectacle n'est plus propre à nous donner le sens des proportions et à nous faire envisager nos misères sous l'espèce d'éternité. C'est par une belle nuit d'été qu'on comprend pourquoi Spinoza était « ivre de Dieu ». Ce sont des méditations de saveur amère, mais qui tonifient l'âme et ne nous permettent plus d'accepter dans la vie ce qui est de médiocre ou de rabaisant les pensées égoïstes. On sent que l'égoïsme, vanité, susceptibilité constituent une espèce d'imbécillité morale et on prend l'habitude de se situer dans la double éternité du temps et de l'espace. Même les soirs où la lune, cet astre mort, brille au firmament et éteint la clarté des étoiles, la lumière calme et mystérieuse dont elle revêt la campagne et les bois, éveille des pensées de beauté et de grandeur. En laissant sentiments et idées s'éveiller dans une demi-rêverie, on peut garder une sensibilité d'impressions aussi vive que celle d'une personne qui verrait pour la première fois le

216 l'amour de la nature ciel étoile et une émotion comme celle qu'éprouvent les navigateurs, quand, après le passage de la ligne, ils voient monter du fond de l'horizon des constellations inconnues d'eux. LA FORÊT Ce ne sont pas seulement les grands horizons, le soleil et ses prestigieuses colorations, la nuit et le firmament étoile, dont sont privés les citadins — mais aussi des mille beautés de détail qu'offre à ses fervents la nature. « Quand au ciel les nuées d'orage battent le tambour, quand les torrents de pluie emplissent les chemins de l'air et que le moine dans un creux de montagne s'abandonne à la méditation : non, il ne peut y avoir de joie plus haute. Sur le bord des rivières parées de fleurs et que couronne la guirlande diaprée des forêts, il est assis, joyeux, plongé dans la inédition : il ne peut y avoir de joie plus haute* ». Et saint Bernard ne dit-il pas : Aliquid tnelius inventes in sylvis quant in libris. Dans le fond de la mémoire s'éveillent les émotions de lalongue vie ancestrale dans les immenses forêts pleines de mystères et de dangers. Leur solitude éveille des sentiments puissants, stimulés sans doute par l'air chargé d'oxygène¹. Je dois aux forêts de Chamonix les heures les plus doucement émues de ma jeunesse. La beauté des arbres de nos forêts françaises est si pure et si variée! Chaque saison les transforme : l'hiver nous montre leur musculature puissante et l'automne change chaque feuille en une fleur d'or ou de pourpre. Chaque arbre a son caractère, depuis le platane tranquille et sage jusqu'au chêne à la puissance tourmentée, saccadée; des feuilles luisantes du houx au frissonnement argenté 1. Theragâthâ 81²², 531.

LA FORÊT 217 du bouleau. Partout éclate la prodigalité des fougères, des mousses, des licbeus. La forêt contient une grande richesse d'essences, de formes. On y a partout le sentiment de la vigueur patiente, de la vie intense. A regarder les lignes maîtresses des arbres, on devine quels vents les tourmentent : les pins penchés de la vallée du Rhône accusent la violence du mistral et tel arolle, déjeté, tourmenté, aux racines énormes, se maintient contre la neige et les tempêtes à la limite où cesse la végétation dans les Alpes et son histoire, sa résistance désespérée mais tout de même victorieuse, est inscrite dans ses formes de lutteur aux muscles hypertrophiés. Chaque arbre a sa beauté propre : a Je me mis à dessiner très soigneusement un jeune tremble... et à mesure que je dessinais... les belles lignes pures... devenaient toujours plus belles, à mesure que, Tune après l'autre, elles se détachaient de Tensemble et prenaient place dans l'air... je m'apercevais qu'elles « se composaient » d'elles-mêmes, qu'elles obéissaient à des lois délicates... Que tous les arbres de la forêt fussent plus beaux que les plus fins réseaux gothiques, que les décors des vases grecs, que les plus merveilleuse^ broderies de l'Orient, que les plus admirables peintures des plus grands maîtres de l'Occident, c'était la fin de tout ce que j'avais pensé jusque-là *... » Si Ton quitte des yeux les grands arbres, quelle vie fourmillante! ce ne sont qu'insectes, que rampements, glissements, bourdonnements, bruissements d'ailes Pardessus tout, le chant des oiseaux ivres de joie et partout un indéfinissable murmure, une symphonie étrange qui s'enfle et qni meurt, faite de la voix de chaque arbre, jcar chaque arbre répond au vent par une musique caractéristique. 1. RvLskm, Praeteritay in fine.

The text on this page is estimated to be only 24.69% accurate

218 l'amour de la nature If^ . forêt tout entijère est une voix divine : Ecoute-la. Le chêne gronde et le bouleau Chuchote, puis se tait, lorsque frémit l'ormeau; Et le hêtre murmure et le frisson du saule» Incertain et léger, est presque une parole, Et, fort d'un âpre bruit et d'un souffle marii^^ Mystérieusement se lamente le pin^ . L'on envie la 4pstinée ^es grands paysagistes comme Corot. Gomme flappignies, qui pnt pass^ leur vie à cgmprendre la beauté des arbres et à }'exprime]r : ils ont vécu dans h splendeur de la nature et leur sensibilité toujours exercée a gardé sa fraîcheur et sa délicatesse : ils ne l'ont pas laissée s'encrasser p^r des b^itudes d'inertie et ils ont trouvé la récompense de leur attitude vivante dans les joies toujours renaissantes de la beauté savourée. Nous avons l'aud^^ce de souhaiter m^e vie étemelle pour notre âme^ çepec^dant que nous vivpns d'une vie mor^e, insensible, au milieii des splendeurs qqe prodigue la nature! Ce n'est pas |a forêt seulement qui est belle, mais les moindres brin^ d'herbe. Qui va syuipatbiser, en antoipne, avec les frêles promesses du blé qui pointent hors de terre et que lesfrifn^s vont recouvrir? Qui remarque sur les pierres les lichqns splendides? Qui va, cpnime le^ Japonais, cpptempler au printemps, les cerisiers eq neige? Qui se penche sur les fleurs pour en admirer la couleur et les dessins? Quels artistes s'insr pirent de la sobriété exquise des traits qui décorent la pensée jaune : deux traits noirs aux grands pétales, deux petits traits en b^ut et ces touches délicates sont d'une incompar^blô rnaîtrise. l| n'est pas un briu d'herbe, pas une fleur qui n'ait sa beauté propre et son caractère. P^s n'est besoin, pour qui sait observer, de chrysanthèmes rares, de tulipes qui valent une fortune : il suffit de se baisser et de regarder, chose facile — et de sortir l . Henri de Régnier, Le Sang de Marsyas,

The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate

LBS FBÈRKS INFÈRIEUⁿS S19 de la stagoation où nous laissons s'engourdir notre sensibilité. LES FREINS INFERIEURS Les enfants nous donnent le bon ex.^{ei}(iple, au moins en ce qui concerne les animaux familiers : ils aiment les chats aux pieds de velours et leur beauté p[^]trideDoe; les cliens sont des camarades et les petits paysans vivent dans la familiarité des animaux de basse-cour. Mais déjà, ils prennent l'habitude de ne regarder que les êtres qui sont de leur entourage immédiat et à la façon des sordides qui se privent de tout, ils préparent par étourderie et par dispersion, par débilité mentale, la vie indigente et môme qui sera la leur. À peine feront-ils attention à la beauté des oiseaux, à la robe japed'oret au chapeau à cardinal du chardonneret, au magnifique plumage du martin-pêcheur. Us n'iront jamais écouter dans les guérets les chants enivrés de l'alouetiâ. À plus forte raison ne remarqueront-ils pas les poissons agiles, les reptiles, les insectes diaprés. Ils ne sentiront jamais, au retour des troupeaux, la beauté paisible des bœufs puissants et des vaches aux pis goflés de lait. « Un enfant de six à sept ans. beau comme un ange et les épaules couvertes sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint JeⁿBapliste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les Sers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour

220 l'amour de la nature exciter, car les bœufs irrités par cette brusque résistance bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus et se seraient jetés de côté... si, de la voix et de Taiguillon le jeuoe homme n'eût maintenu les quatre premiers tandis que Tenfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug et malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toute chose ^ ». 0 fortunatoi nimium^ sua si bona norint Agricolas!.. Secura quiés^ et nescia falleve mta,,. Mais il serait nécessaire que l'éducation fût bien comprise et qu'elle éveillât dès Tentance, dans l'âme du jeune paysan, les puissants instincts poétiques que nous laissons s'atrophier! Il faudrait que des livres bien faits missent à sa portée les découvertes dans Tordre de la beauté faites par les poètes, par les écrivains, par les grands peintres, par les hommes de grand cœur et d'intelligence qui ont été des initiateurs, et qui ont regardé et senti les spectacles ravissants ou splendides que la nature, avec une prodigalité royale, offre à nos yeux et à nos oreilles. autres spectacles Ainsi initiés, nos jeunes gens ne laisseraient perdre aucune splendeur sans en nourrir leur âme. Il n'est pas jusqu'aux jours de pluie qu'ils ne goûteraient. Ils ver1, George Sand.

AUTRES SPECTACLES 221 raient comme la pluie avive les couleurs pour la joie des yeux. Ils sentiraient la beauté des orages, des tempêtes, de la neige, celle même des brouillards qui donnent aux paysages coutumiers une délicatesse exquise. Nos rivières et nos fleuves, si variés, qui ont chacun leur personnalité, les enchanteraient. Il a fallu les peintres modernes pour nous révéler la beauté des nuages. Combien de pauvres d'imagination sont sourds à la mélodie de la pluie et aux modulations du vent ! Pour une âme artiste, tout est sujet à ravissement. Même la route, en apparence monotone, sait émouvoir de Miomandre : « La chair de la route est d'un grain dense et délicat^ suave au regard comme la peau des blondes. Elle brille comme si elle était parsemée de mica. Et, parfois, par certaines journées insoutenables, sa poussière offre l'éclat pur du camphre chanté par les poètes orientaux. Pas une ne se ressemble et on les aime toutes... Et chacune elle-même varie, d'un angélus à l'autre, et selon chaque jour de chaque saison. Celles qui traversent des plaines tristes sont aimables en elles-mêmes et consolent des pays où elles vivent. Elles ondulent avec coquetterie, elles se font sentiers, corniches, esplanades, elles se nouent autour des montagnes, ouvrent dans le noir des forêts une trouée de lumière, hésitent devant les lacs avant de leur faire enfin une ceinture toute blanche. À la plus déshéritée^ il reste encore son ciel, plein sans cesse de féerie et aussi, à droite et à gauche, ces herbes modestes et ces fleurs^ au parfum de miel, aux formes d'orchidées en miniature : le trèfle rose, le serpolet plein d'arôme, la scabieuse mauve, le mélilot d'or et cent autres dont on ne sait pas le nom ». Nous ne pouvons qu'indiquer combien par apathie, par ignorance, nous laissons incultes les magnifiques

2â3 l'amour d& la nature facultés d'enthousiasme et d'admiration qui, faute d'exercice, meurent en nous ! LES ALPES Heureusement beaucoup de citadins s'échappent aux vacances de leur milieu de laideur. Prisonniers durement privés du contact avec la nature, contact essentiel au bonheur, ils viennent demander aux Alpes de raviver la braise presque éteinte du sens de la vie naturelle. Je me considère comme favorisé d'être né à Ghamoûix, « la Mecque de l'alpinisme » l'un des deux pôles de la beauté, comme dit Ruskin^ et d'avoir passé mon enfance et ma jeunesse au pied de mon clocher tiatal, le plus hardi et le plus majestueux du monde, le Mont-Blanc. Les grandes Alpes sont les montagnes les plus jeunes d'Europe, donc les moins « usées ». D'où leur caractère : leurs parois sont presque verticales et forment des précipices effrayants. De Saussure raconte les impressions qu'il éprouva au sommet du Mont-Blanc : a Ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'en- ^ semble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps connaître l'organisation... je n'en croyais pas mes yeux, il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentièrre, le Géant, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisisais leurs rapports, leur liaison, leur structure et un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir* ». Le lent refroidissement du globe terrestre, laissant sans support une immense bande de terre, eellè^i s'est effondrée. Quand on regarde du sommet du Buet, les 1. Voyage dans les Alpes ^ Paris 1855«

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

LES ALPES 223 huit ou dix grands plissements dont le plus majestueux est celui de la chaîne dominante, l'imagination reste saisie. La base qui supporte le Mont-Blanc n'a que treize mille mètres de largeur, tandis qu'un tunnel sous le Gaurisankar[^] qui n'a pas le double de la hauteur du Mont-Blanc, aurait quatre cent soixante kilomètres ! Aussi le Mont-Blanc a-t-il une sveltesse, une hardiesse prodigieuses ! Du Buet (3.111 mètres) qui est le plus bel observatoire sur la chaîne, le Mont-Blanc est une « aiguille » aux pentes vertigineuses. Admirablement équilibré, malgré sa hardiesse, car les montagnes qui, de part et d'autre du colosse, lui font un cortège splendide, ôùt, deux par deux, la même altitude[^]. N'importe part on ne sent d'une façon aussi intense la puissance lente, continue, formidable de la gravitation universelle, qui, après avoir provoqué la formation de la chaîne, travaille sournoisement, mais avec acharnement à la détruire. Alliée à l'eau qui s'infiltré et à la gelée qui transforme ces infiltrations en coins irrésistibles qui font éclater la roche, la pesanteur précipite incessamment pierres et rochers sur les flancs de la montagne. Aux altitudes de trois mille cinq cents mètres, on assiste à une canonnade incessante : pluies, torrents, glaciers charrient vers la plaine les blocs détachés quelque énormes qu'ils soient. Usées par le glissement du sable, écaillées par le choc des cailloux roulés, ces roches au bout de quelques kilomètres, sont devenues du sable fin, que l'Arve emporte au Rhône. C'est avec ces débris que le grand fleuve constructeur a créé les terres de la vallée du Rhône et édifié l'immense Camargue. Quand on assiste à ce travail prodigieux et incessant qui sculpte la montagne, on est émerveillé qu'avec des 1, Mont-Blanc du Tâcul et Dôme du Goûter; Aiguille du Midi et Aiguille du Gôûtel^{^*}

224 l'amour de la nature moyens aussi modestes la nature obtienne des résultats immenses. Elle n'utilise, en effet, que le flocon de neige. Par leur accumulation, le glacier qui occupait la vallée de Chamooix avait neuf cents mètres de profondeur et il portait ses blocs erratiques jusqu'à Mâcon et jusqu'à Vienne. LE SCULPTEUR DE LA MONTAGNE Ces spectacles grandioses sont animés par les varia-» lions de lumière : l'aube pâle éclaire les glaciers d'une teinte lunaire et le soir les enlumine d'un rose vif et souvent d'un rouge pourpre. Le soleil est, en effet, le dieu des Alpes. Le sculpteur, c'est lui. C'est lui qui charge les vents des nuées et qui recouvre les Alpes de leurs neiges, éternellement renouvelées. C'est lui qui déchaîne sur elles les orages formidables. C'est lui le maître du flocon de neige innombrable, qui crée les sources, les torrents mugissants, les rivières et les grands fleuves européens : Rhône, Pô, Danube, Rhin, édificateurs du Piémont et de la Lombardie, de la Hongrie et de l'Alsace! C'est lui, aussi, qui permet dans les Alpes le développement d'une flore admirable, aux couleurs qui font le désespoir des peintres. C'est lui qui fait les hautes vallées si riannes, avec leurs chalets, leurs troupeaux. C'est lui, qui fait que les superbes forêts de sapins montent à l'assaut des montagnes jusqu'à deux mille mètres. Assaut toujours vaincu, car sur les limites supérieures de la forêt, quelles luttes les arbres tenaces ont à soutenir contre le froid terrible de l'hiver et contre les tourmente de neige ! On les trouve rabougris, courageux quand même, qui poussent malgré tout : ils y mettent le temps et à vingt ans, ils ont la stature de sapins de quatre ou cinq ans : mais ils s'acharnent à vivre*

LE SCULPTEUR DE LA MONTAGNE 22S Parfois, isolés, on trouve des arêtes courbées, penchées, déjetées, dont la silhouette tourmentée dit la lutte héroïque contre la neige, contre le froid, contre les ouragans. Ils donnent aux touristes, humblement, une leçon de stoïcisme et de courage : ils tiennent bon dans une lutte incessante et terrible. C'est si bien le soleil qui anime et qui crée la beauté des Alpes que lorsqu'il boude, l'hiver, les Alpes s'enferment dans un silence farouche. Les torrents mettent fin à leur fanfare. A quoi serviraient-ils ? La montagne, sous la gelée fait bloc. Chaque pierre reste scellée à sa place : rien ne descend vers la vallée, et les torrents chargés du charroi, n'ont plus de travail. Aussi, dès que leur souverain reparaît au printemps, les Alpes s'éveillent de leur sommeil, le chant des cascades, l'allégresse des torrents, le tonnerre des avalanches recommence. Parce qu'elles sont jeunes, les Alpes sont une source intarissable de splendeur et de joie. La nature, comme si elle avait profité de l'expérience acquise dans l'élaboration des autres montagnes, a réalisé dans les Alpes de Chamonix la beauté suprême. Dans l'atmosphère sans poussière, la netteté sculpturale des arêtes déchiquetées, des lignes, la multiplicité des plans, des assises, des cassures, des saillies, des creux donne à l'esprit le sentiment de l'immensité et de la puissance. Le soir, à mesure que l'ombre monte du fond des vallées, une grande simplification se fait. Ce ne sont plus que masses formidables sur un ciel d'or, puis les Alpes flamboient dans une lumière pourpre pure et puissante. Un autre charme délicieux des Alpes, c'est que lorsque l'énergie de la contemplation des espaces immenses et le sentiment des forces éternelles que l'on entend et voit travailler autour de soi, ont lassé l'âme, il suffit d'abaisser le regard pour entrer dans un monde • Patot. — Bonheur, 151

The text on this page is estimated to be only 7.61% accurate

226 L'AWdUlt DÉ LA «ATCRË nouveau. Qliàfad Vtèil Ht
Uligtié par {a Vue àèH fiarufdlilles foffftidàblé^ et par réélât iûsouténâble
de» ùeige^, qâ'il a épûhé la g&maïé deiï bletiâ IntèûSëâ déi^ éfêfài^iie^^ il
petit ^é l'epoâei' mt lësfdtéis, stif iéâ alpâged, âVéc lètifd èhaletS et leurs
twupëau^. L'ofëillë écoïlte la joyeuse et vivante symphottié Aëi elôChettée.
Lé filttiicleb âéôôdVfe que lé^ câ^ôades d<:^t)t1ëtlit iûû âéCôrd pâtfâit d'tit
tûâ]ëut « eûi*ichl d'uû fâ plOs gfaVé, étrâdgêr à Tâëcoi^d. » d'est lé châilt
deiï Câscîadéâ. Paflês ôelWrôicë de la forêt, le fegafd plôOge dàtis là
plaine, bûf lès ïectâtiglès Ati pi*airles vêt*tes OU siir Vot des fftolâSôtië.
hëi villages y i^ont gi'odpés, dôûtûitie de^^ villages de Lilliput ou comme les
maisoùnettès dés }»m d*eflfärtts. ^ SPLENDEUR DE LÀ FLORE
ALPfS^YHË . Oati*e ces spectacles qui, lotis, dotlhéttlutie impfesâlôti de
iéfénllé, \èi Alpes dffî^enl mt yetfx étnei^Veilléé une fldte admirable.
Aaiani elles sotit mélaneoUtideg l'hlvef , quand elles liotit plongées dahs
iihé léthargie sitendcuâë, aûtatit, des que le soleil les féveilië, étiëâ
deviehiiiëUt Vivantes. La iieigë â peine fondue, HiépatiqUes, PëfCé^ ttéigé^
Tussilage.^, Pi^ImeVëfëS, fort èclalëf sut^ leS alpages lëdfs bleus, leur
jauueâ, leurs blaiics, lents rouges! Utlë fdttlë de planteii s épatlôuissent àii
soleil, hétirëUfeeS d'échappet* à là longue et obècufë rééltislôû sôuS la
neige et elles lûadifeiiiéiit uûe brQlâbtë jbie dé vîvpé. Qui tt'à pas Vil les
petites qui domifiënt la Mel* de Glace, étincelanles de leur immense parure
de thodôâëùdfdai, ne peut IttiagiDër k somptuosité des Alpes au début de
Tété. Aussi le rhododendroû est-il la lleui* préférée du moutdgûard. Eillé
datis les plâtttëfe, SII eu âpëtçOll uUè touffe èécbéë, quelle étnbtiôii fait
battre sôU cœur! Il ést pour les yeux ce qu*ëiâit pôui* lëb

The text on this page is estimated to be only 15.17% accurate

SPLen^ÈCn m LA fWKJÊ, AL»£STKË 22l ofèi)Ie« lé tAnt Aée
vâchëft qui faûait désêrtéf leè gafde^ ftûiïàéd... Le rhodod^ûdron après
àvôïï" pfôdigué Éèû délicièasés flêur^ roses, d'Und pdfeté si tendre» pm
encore en automne, avec les rfïyflillés^ là tiiûU^% dM Ifrlébdîûr'ft de éëè
feuille» pottrpî'ée : ttt milieu d« 6es feviiettieûtd fougês^ orâUgeâ, le métèié
fâil éèlâtW âdâ ôrs. Lès platitéB alpestres notili dèiitiem des leçdûS pi'dfl^
tables* Leur vie est rude, cet le eliifiât, dàâs lei^ altitudes où elles luttéut,
est terrible i glâôîâl là Mit, torride dans lé jour. Aussi ont-^ellèS dés racideS
prô-^ fondes et robustes, où elles accumulent leurs réserves. Elles n ont pas
le temps de pousser des tiges : tout de suite, elles sépanôûisseînt en fleurs,
très grandes comparées à leur taille et elles en créent à profusion. Elles
condehlrent léuf énergie et sont toUt radines él tout fleurs. N'est-ce pas aiûsi
que nous devrions jeter des racines robustes et profondes dàûS la sensibilité
àlin que ûos idées S'épanôdissent en fleurs éclatantes? Pauvres petites fleurs
héroïques! J'dl vu en septembre, sur les bords d'uU név^ê qui fondait
tardivement, des fiéUrs de printemps, des Primevères ronges, des Percé-*
fielge verts et jâuues, ensevelis depuis deut ans sous la neige, se hâier
d'éclore et d'être beaux! LeS pâpilloHs ël les âbtillles Iris aperdevroni-ils
assei loi pour les féconder àvatit les gelées très prochaines? Chose
touehàUte, ces plantes ascétiques, habituées aux rudéS couditious de la vie
(lui leur sont faites, dépérissent dès qu'ou léâ ti'ansporte dans dès régions
plus favorisées. Le eôuforl les tue : elles ue veulent vivre que de privatidUs
' . De feéltft rudesse des éléments et aUssl dé Tactlon brûlanie dU soleil
viennent anjt fleUi*s des Alpes l éclat de leurs couleurs, qu'on ne retrouve
nulle part, leur i, tire îe fceçtîi UVre àé b, j?lemwèll : Sur tAlpe fleurie.

I 228 l'amour 9b ia nature caractère si parlîcàlier, leur énergie, leur élan vital, leur flamme. On sent que victorieuses dans une lulte terrible, elles s'épanouissent dans une intensité de vie. Ce sont des fleurs heureuses. Mais les Alpes, ainsi que font les chefs-d'œuvre delà pensée humaine* ne se rével< nt jamais aux indifférents ni aux indignes. Elles ne se donnent qu'aux âmes ferventes et nobles, capables de sentir leur présence dans rintimité profonde de la sensibilité. Quand je ferme les yeux et que je pense aux Alpes, je sens passer dans ma conscience une onde de joie et de vie. LES JOIES DES ALPES A quoi tient leur emprise sur la sensibilité? Les vrais alpinistes allrontent des dangers redoutables et ils trouvent des guides qui risquent leur vie allègrement. Les profanes ne peuvent comprendre la folie des escalades. C'est qu'on ne voit pas les Alpes avec ses yeux : on les voit avec ses muscles. L'image qu'imprime le Mont-Blanc sur sa rétine, l'habitant des plaines qui n'a jamais vu de montagnes est incapable de la comprendre. Un aveugle-né, qu'on opère, voit les objets sur un même plan, tant qu'il n'a pas appris laborieusement à en interpréter les images au moyen de ses muscles. Le nouveau-venu dans les Alpes est cooHne un aveugle opéré. Aussi les réflexions des non-initiés que les trains de plaisir amènent au Montanvers sontelles naïves et ignorantes. Tel journaliste compare la neige des sommets « à des serviettes qu'on aurait miscH à sécher » et tel médecin comparait devant moi la hauteur de pics vertigineux à celle des hôtels de la vallée. Ce n'est que peu à peu. par des escalades énergiques, qu'on apprend à discerner les plus fines nuances des

LES JOIES DES ALPES 22\$ images imprimées sur la réinepar la grande montagne. Dans les rudes escalades on a aussi la révélation des joies volumineuses que donnent les muscles en action. On ressent la volupté profonde de la fatigue saine. L'énergie musculaire en jeu dans une atmosphère parfaitement pure, dans une lumière splendide, au milieu de spectacles grandioses, infiniment variés, tonifie l'organisme et produit un sentiment d'allégresse physique, de joie débordante. A cette joie profonde s'ajoutent celle que donnent des sens avivés et la lutte victorieuse contre la pesanteur. Quand, solidement accroché à une paroi rocheuse, ou en équilibre sur une arête de glace, on voit et on entend tomber dans un précipice de plusieurs centaines de mètres, les blocs de glace que Ton détache en taillant des pas, on se sent une énergie calme, une confiance en soi, une audace qui, si nos grands philosophes qui ont étudié le plaisir ont raison, est la plus intense des joies. A cette volupté physique s'ajoute un plaisir subconscient considérable : le plaisir de l'ascétisme, de la libération de la volonté « maîtresse du corps qu'elle anime ». En outre, civilisés, ligotés par les servitudes des conventions sociales et d'une vie compliquée jusqu'à l'absurde, on revient aux sentiments simples de la vie primitive. On goûte la vie libre des vagabonds, la joie des repas frugals, assaisonnés par un appétit robuste et au retour le plaisir des soifs étanchées aux sources vives ou dans les alpages où le lait pur est à lui seul une symphonie gustative. Dans cette communion avec la vie universelle, et au milieu des dangers, on a avec ses compagnons et avec ses guides des rapports fraternels: d'ailleurs la corde qui vous attache à eux n'est elle pas comme la matérialisation de la solidarité qui nous lie? Quelques catastrophes, chaque année, rappellent que la réalité peut en devenir dramatique. ,^__.

The text on this page is estimated to be only 9.23% accurate

93d lVnoijh ois u ^kTVW GherQÎQ ffi^ant. qa# d^^vanlur^s
au^^quelles il faut faire face : tourmente» dç neige, orage» subite loin de
tout secoure. Corume on apprécie ie refuge auquel pa parvient à la nuit!
Nuita spleiidides, d'une transparence limpide, qui faU de chaque étoile une
flaoïme, mtis «uita glaeialf^ qui font apprécier ce qu'est un toU et un fij^ri,
oho^e^ dont le cit^dio a perdu la notio^t D« cep immensités de la
moutagne, dont on est le Duaître et qui «ou» appartiennent en toute
propriété, pn descend dans la vallée dan^ un silence iuîpres^ionnaot, rompu
par le fracas de quelque avalanche, et à h fatigua de c^is inierminabjes
descentes, on gagne le sentirneut d'une profondeur ^ans ^t\.,. Ne croye» pa?
qu« rentré à la maison, c'en soit fait delivress^ d<^s hauteurs, de
larévêlaiion d»^ la grandeur SJOUvQraine des Alpes. Us souvenirs sont
trop profonds pour s'user : pendant des années, ils colorent la niémpire
comme les couchers de soleil le Mout-Bianc Une longue vibration
d'enthousiasme persiste. De ce qu'on a ga\$[né ^n force, en patience, en
endurance, en hardiesse, longtemps on bénéficie. On W reste plus
énergique, plus désintéressé, plus vraiment libre. Corneille paraît un plus
grand génie k qui descend des Alpes qu au citadin j^tagnant : tant il est vrai
que quand on a communiqué avec répergiède l univers infini* on 3'est par là
même haussé à un plan supérieur de vie d'où Ton ne peut plus déchpir. WS
VpYACES JOe ce qui précède, on peut déduire ce qu'il faut pena^r des
voyagea. Il en est un que nous faisons3 sans le vouloir et sans en réaliser par
Timagination la vîesse prodigieuse, sans que nous suivions les
changements incessants du décor formé par les consteUatiods- 14

The text on this page is estimated to be only 10.38% accurate

iES VOYAGES 23i tçrre est l^ncéç Hm^ l'espace à use vitesse de cexit sept mille kilomètres à Thewre,,, La plupart des ypyageurs font leurs odyssées avec aussi peu d'eurichisseuieut iutellectuel et seuiimeutaï que leur eireuit autour du soleil. Nous avons vu)♦ oesquioerie des iruppei^sious qu'éprouvent e» préseuoe des Alpes les citadins nou initiés* il eu est ainsi partout. « Je suis étouné du nombre de gens qui passent à Pékin, y restent un jour ou deux, fout rapideroeut les visites ordonnées par Cook et s'en vout ailleurs... Nous voyons reparaître à l'hôtel... uue bande d'AllewaRds^ quip uous ayaut quittés à Singapour, il y a uo rouis, après avoir visité les Indes, out VU, depuis i Sumatra, Java, Boruéo, le Siau>. le Cambodge, rAuïwrof le Toukiu,.. le Japon et s'en retournent à Berlin eo passfint par Pékin, Moukden, Rarbioe, le Baïkal, Moscou et Pétersbourg* >), « L'âme qui u'a point de but établi, elle se perd.., Ce n'est être eu aucun lieu que d'êtxe partout* ». <^ Nous empêchons la prise et la serre de Tâme h lui donner tant de choses à saisir >>• Quand j'interroge mon expérience personnelle, je suis confondu de la pauvreté des sonvepirs qui roe restent de mes voyages. D'un voyage à Milan et à Yeuseï si je défalque ce qui surnage dans Ja mémoire grâce sans doute au i^ photographies et aux albums que i'pa feuillette fréquemment, que reste^tril? Presque rieu que le souvenir d'incidents de route qu>n pourrait situer o'importe où! Chaque fois qu'ouï interroge de«f soldats ou des officiers revenus d'Orient, de Palestinoi 4e Russie, d'Amérique on fait la constatation du quasi' néant de leurs souvenirs. Quant on lit un voyage de Loti au Japon, ou de Bour^get aux États-Vois. Si l'on 1. L. Çi()>attier^ Illustrmiion, i^^ mars 191\$. 2. JB9S€.iSy 1, ix«

232 L*AMOUH t)E LA NATURE retranche la masse des lectures utilisées et qui sont visiblement étrangères à l'expérience directe de Tauteur, la pauvreté des renseignements vivants louche à l'indigence. Les erreurs y pullulent *. C'est ainsi que Chateaubriand a écrit sur les paysages de l'Amérique du Nord {Atala) des pages comiques. « Nous avançons avec peine, sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, deâ indigos... des lianes rampantes qui entravaient nos pieds comme des filets... les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts... » Or les buffles, Tantilope, Tours, ingénieurs sagaces, avaient tracé des chemins aussi larges qu'une double voie de chemin de fer et les animaux se taisaient — et pour cause! — Tout les détails du « paysage » de Chateaubriand sont faux^. Quant aux observations sur la population d'un pays, elles sont impossibles à qui ne fait que passer. Nul n'a le droit d'en écrire s'il ne connaît l'histoire et la langue du pays jusque dans ses nuances délicates. Quand vous interrogez un étranger, ce sont presque toujours ses réticences et ce qu'il ne dit pas et la gêne qu'il éprouve à ne pas le dire qui ont de la valeur. Aussi, comme l'art d'observer et de découvrir la réalité sous les apparences est aussi rare que le don d'observer en sciences, il n'est pas un livre de voyage sur cent qu'il ne soit hasardeux de lire. Limer notre cervelle contre celle d'autrui, c'est une opération très compliquée. Pour comprendre par exemple le Japon ou la Chine, il faut une connaissance approfondie de la géographie et de l'histoire du pays et une sympathie éclairée pour le Bouddhisme. il faut, de plus, connaître la langue, habiter le pays, laisser peu à peu la lecture des livres de valeur 1, Outre-mer^ de Paul Bourget, a créé une légende \$ur l'Amérique. Il a écrit avant d'arriver. Voir, p. 155-; « Lettre » d'un vieil Américain à un Français i», traduction Duplan, Paris 1917. 2. Voir John Finley, Les Français au cœur de l'Amérique, ch. VIII, Sur la piste des coureurs des bois.

LES VOYAGES 233 et des journaux, les conversations, dessiner dans la mémoire les grandes lignés du génie national. Sinon, à des impressions inexactes se surajoutent des images confuses et pour échapper à la confusion, on finit par se rejeter sur quelques idées préconçues, nécessairement fausses. Si vous voyagez uniquement pour visiter de beaux sites, vous serez encore dupe de votre besoin d'agitation, car Fimagination se fatigue vite, et il vous arrivera devant les plus beaux paysages, de ne rien éprouver, par suite de votre sécheresse d'âme et de l'indigence de votre pensée. Comme la grâce, l'enthousiasme souffle quand il veut et non quand vous le voulez. Il faut le mériter par l'étude et par la méditation. Il prend rarement le rapide ouïe paquebot avec vous. C'est vous qui partez avec vos préoccupations, vos tristesses, votre état de santé médiocre : c'est là ce qui vous accompagne et peut-être qu'en face de la montagne sacrée de Fousi Yama, vous ne pourrez penser qu'à votre malle qui n'est pas arrivée ou à l'hôtel où Ton vous a maltraité. Sedet atra cura. Si tu as la jaunisse, tu verras tout en jaune. Tout paysage est un état d'âme. Si tu n'as en toi ni beauté, ni magnificence, tu n'en trouveras nulle part dans la nature. De nouveau nous voici en face de la vérité dominante, comme dans les Alpes on aperçoit le Mont-filanc à chaque détour de la route. Cette vérité capitale, c'est que tu dois soigner, avant toutes choses, ton âme. Et pour ces soins, les voyages ne valent rien, car ils te livrent aux choses extérieures, donc hostiles ou du moins dissipantes. Reste donc chez toi. Vis et souris entre les tiens. Découvre chaque jour des horizons nouveaux par le travail et par la méditation. Reste tranquille dans ton village et tâche d'y trouver la paix dans la stabilité. Sache adorer chez toi « les plus simples des choses, les plus coutumières, les plus

The text on this page is estimated to be only 8.94% accurate

chères 9^m i ton esprit et ^ tpu çœqr, çellç» quf Ml peyx voir,
pbaque soir d'été, Iç long (J(5s rnj»ce^ çQurji 4'çatt, parmi k^ QoWms
b4sse3 de te? viçjlle» çontréeu foiDilwle? : ajme-les, rçgarde-l<*9 e» toute
sii»pliçiié. I^AwMQae, l' Indus, le» Aodej^, Jç Caupfse ©e peuvent rien te
donner de plus.. » Prend* coHîme exeoiplç Teofaot qnj, ?il n'a qu'un
bateAu en papier, sait le tran^Wrwer en m nsvire de haut bord et pour gui le
ruisseau qui passe au fond du verger tient lieu de fleuves şt d'Océan r Toute
la sagesse consiste à laisser pjiûrir dans râwe de puissants sonti^ roentsSi lu
tiens à voyager, n'imite pas les touristes ridicules menés par une agence
comme un troupeau de moutons. Vas Vinstaller dans quelque site choisi, et
pendant l'année qui précède les vacwcea, prépare ton voyaga? étudie les
géologues, les» botanistes, les poètes, les écrivains qui ont aimé iç pays où
tu vas, ou des pays similaires. Arrivé, fais-toi bumblei afin que les view
paysans, qui sont riches d'une longue expérience et qui résument en eu^ les
traditions du pays et sa vie profonde, te fassent participer à leurş irésorş.
Voyager intelligemment implique par conséquent qu'il faut fuir h
promiscuité des snobs des Pal&ce et leur valetaille, Uur béiise et leur vanité
sont contagieuses, comme une grippe morale. La façon intelligente de
voyager est de vivre dau\$ uu village, d'en partir deux ou trois fois par
semaine avec sa femme et ses enfants ou avec qqelquQs amis choisis^ pour
des randonnées libres. Au milieu de Tine^^iricable réseau des servitudes de
la vie civilisée^ Thomme libre, c'est le vagabondt Iv'outil de sa liberté, c'est
le sac qu'il porte sur son dos^ Imitons-le- l^e sac nous affranchit de la
nécessité de suivre les routf^s jalonnées parles hôtels i grice 9 lui, nous
devexwns maîtres des forêts profondes, des montagnes et des valieus
sa^uvages. Uu^ belle source j

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

n[^]tis tent[^] avi[^]c [^]on e[^]u pi[^]re? Noup; faifons faalla «(E[^]ous 4éjawn<)»s frugalement Uq bçaa pojpt d[^] vqç [^]'offrert-rfl ? Nous 1[^] s[^]vpijroos longaerî^{^^^}nt et pou\$ p[^]\r gooq\$ les malheureux, qui, tput s[^]u fqpda la v»l|\$, sont wtmnéi pw j« Kaio. s[^]li» p^{*}r [^]» fttw4ei étçarcM» p[^]rle fracas de ## fermillQ I[^]PttS ijqmpftljssQf im)(««toR)obi|i3tÉi\$ qw, mr l4 roatQ, wbj[^]ieot iç ({oublp «iip* pîicfi difi l# vit[^]sis€> at 4[^]s rafpl[^]» d« pon«|ji[^]r[^] ! \in bw» ehé»e oljrg't-il [^]Q pqribre? Uo wmoîe mérilié p«r pb9 longue mal'(^b[^] m m régftl <9t »p« fr[^]W» wmeur» !«# él5[^]r[^]ajls, (mh[^]r[^]is p^{*}r ?iotr« iwipqoWlité. a««)iPUint » ootre révejK On fait ainsi prQvieÎQO d« »ouvapir\$ r^{*}ii[^]U3[^]* qfli s'accumulent dans la mémoire sans se nuire, parce qu'ils sont fortement liés à des impressions vigoureuses de santé, de joies élémentaires, de repos délicieux, de festins dont l'appétit fait les frais. Les incidents de la route sont des occasions de rire interminables, parce qu'on est débordant de vitalité. Quand j'ai quelques ennuis; je n'ai qu'à fermer les yeux pour qu'accourent, du fond de ma mémoire les souvenirs gonflés d'allégresse, frais et transparents, de randonnées de huit jours dans les Alpes, avec les inconfortables et hasardeux couchers dans les chalets des hauts alpages : tel de ces souvenirs, qui date de quarante ans, met incontinent en fuite les noirs soucis. Quand une éducation bien comprise enverra-t-elle chaque année, sur les routes et les sentiers de France, de joyeuses équipes de jeunes gens cueillir une ample moisson de santé, d'énergie, de salubres impressions de beauté et de grandeur? Quand ils auront longuement appris à regarder et à comprendre le visage si beau, si varié de leur province, puis de la France, ils pourront aller voirie monde. Platon interdit « de pérégriner avant quarante ans » parce qu'avant cet âge, on ne sait pas extraire des spectaoles de la nature étrangère la keauté

236 L'Amour de la nature qu'ils recèlent, ni de la fréquentation des races différentes de nous les leçons qu'un homme solidement instruit en peut tirer. Mais rien ne vaut comme beauté, comme grandeur, comme variété, les paysages de France. Puisqu'on ne pénètre dans la pleine compréhension d'un chef-d'œuvre qu'à force de travail^ de patience et aussi grâce à l'aide des grands esprits qui nous ont précédés dans l'amour et l'admiration de l'œuvre, faisons de même pour les chefs-d'œuvre de la nature Installons-nous au milieu d'eux. Dans le calme, par le travail^ avec l'étude de ceux qui ont su adroïtement mériter par leur ferveur que leur beauté se révèle à nous et qu'elle enrichisse notre âme.

. \ CHAPITRE IX La Culture intellectuelle L'homme vulgaire est an éparpillé : le grouillement des impressions extérieures, le foisonnement des idées, des sentiments qui, dans un galop de cinématographe traversent la conscience, dissipent l'énergie de son esprit. Au contraire, l'artiste, le poète, l'écrivain, le philosophe, quand ils ont du génie, ne gaspillent pas le trésor d'énergie mentale qui leur est dévolu. Comme de puissantes lentilles ils font converger vers un foyer principal pour les y transformer en chaleur les rayons du soleil qui, sans cette coordination, se fussent perdus, inutiles. Mais le cerveau du penseur n'est pas, comme la lentille de cristal, un corps que l'on taille une fois pour toutes. La concentration de la lumière intellectuelle par la pensée est difficile, précaire, parce que la dissipation est l'état naturel de l'esprit. L'attention persévérante demande de la volonté, une patience sans limites, un mépris permanent des distractions. Nous avons vu que la suprême liberté de l'esprit

The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

238 LA CULTURE INTELLECTUELLE consi^{te} en cette double fermeté de vouloir penser à ce à quoi l'on a décidé de penser et de refuser audience aux impressions ou idées flui tentent de faire tumultueusement irruption en nous. Velle et noli, c'est tout le génie. Nous avons dit du travail qu'il donne sur chacun de nous le verdict définitif. Tout travail bien fait implique le pouvoir de résister à la dispersion, de faire attention. Il implique donc la liberté. Le contraire de la lib^{rté}, c'est la sujétion aux choses extérieures, avec sa conséquence, la nullité. Ou cesse d'être une personne quand on est ballotté comm^{me} pli^{me} âd vent. Cela est si vrai que nous admirons tout travail où nous apercevons les effets de celte liberté qui est le chefd'œuvre de la vol^{ti}ilé hurftaJnê. (Jné dentelle, quand elle est d'un dessin gracieux et qu'elle est exécutée avec un soin scrupuleux, est belle. Une couture, une boutonnière[^] quand les points sont fins, réguliers, égaux, également iⁱ[^]pâcéâ, ûdus pardii^l[^]enl belles parce qu'ellèà sddt une preuve de pœillétteèi, d'égallté d'huméùr, de vigueur d'attenllôû et dé cotlsciéhce. Uriê fobô ééégatité et sitople ttâciifeste le triomphé de Tesprit qiii l'a cônçtie et élécutée sur la matière et chose plas difficile sur Tinâttefiiioh et rétôUrdérië. Il en \& de mètDé d un plat doât h ftâvêur éxqiiUé prouvé qu'i) est réussi. iôUt travail àcôOknpK. parfaï, émèuieti nou[^] la sympathie etràdâ)H faiiôti parce que la splendeur d'une âme hutnainô libre s'y ré&étô. Feuilletez un vieux missel du moyen-âge : voUS é&tèt fâvl et rasséréné par la finéàsé, la déliôaléâse, là charlUa&té tiaïv^{el}ë. la dou[^][^]eur, la fui sans trouble du tnoiûô qui, abstrait dés cruaulés de la vie d'aloï's, déâsinattla Vierge, le[^] saïutés, et d'Un pihceau habile, ihinuUéul, étalait sur le parchemin les bleus éclatante. lëS éearlatës et les ors. Ou imagiUé les autres Moines penches sur le chef[^]d'œuvre et leur ferveur d'admiration semblable à ttii« prlèté, Oa ttottvéra la mêtè coûsciènçe et le même

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

LA CULTURE INTELLECTUELLE 239 arftôur du tiravâit parfait
dân§ lÉÉ f eliarê^ de^ bêtètùè et quâtid ôt) exanûiné l'un de leurâ
admirables dessins, où panade letlt cbagfia quand ih s'apéfijôiveût qu'ils ôût
tuai priâ leurs mesures si délicates et on espère, avec m%, que lée rused
qu'ils emploieût pour ma&quer uûd faute légère, perâouûe û« les apereêvra.
Cest le besoin du travail prdbe, pUr et cômme austère, qui a fait la gfauteur
et la sublimité deà eathédralês gothiques. Les hommes qui les ont réalUées
étaient des hommes de foi, coniseieucieux, équilibrés, des hommes libres,
les plus beaux exemplaires humains que la Frauee ait produits et siirement
les plus heureux. t)e la même lignée sont nos grauds artistes, ho6 grands
poètes, nôs grands écrivains, uôs grands philosophes. tIS sont supérieurs
aux travailleurs spécialisés qui réalisent des œuvres qui ue serviront qu*â
un seul, OU k Mû petit nombre ! eux, ils travaillent pour tous. Ils ont su
résister à répârpillement du vulgaire : ils ont pénétré à travers la gangue des
ap[]arences qui cachent le pur diamant des réalités : sous cette surface, ils
ont découvert la réalité suprême : Tesprit. De même que dans les plis des
draperies ils sentent la force de la gravitation universelle qui fail rouler la
terre autour du soleil, ils savent découvrir dans les visages les plus humbles
la beauté et la grandeur des âmes qui péniblement, éommé nous tous,
montent leur ealvaire, avec combien de chutes! vers la libération dé tous les
esclavages. Dans tout Objet, ils savent discerner la peine dés humains. bân
les animaux et même dans la nature, par la puissance de leur sympathie ils
sentent que l'esprit enchaîné par la matière fait effort vers la libération... ï)e
même que selon Porphyre les esprits célestes sont les médiateurs entre les
fidèles et Dieu, les artistes, les poètes, les philosophes sont lés médiateurs
entre les hommes, distraits par nature, et myopes, et les réalités I...

240 LA CULTURE INTELLECTUELLE spirituelles. Non seulement ils nous révèlent la beauté des lignes des rivages,, des colliaes, des montagnes, rharmonie des arbres. Non seulement ils rendent aux aveugles que nous sommes la vue des splendeurs au milieu desquelles nous vivons sans les apercevoir; non seulement ils rendent aux sourds que nous sommes louie et nous révèlent les harmonies du vent^ de la pluie, le murmure des forêts et des eaux, mais ils nous enseignent la beauté des lignes maîtresses de notre existence, et ils ressuscitent les âmes mortes en leur ré vèlant la grandeur des plus humbles destinées. Ils nous communiquent leur amour de la vie et nous participons à la puissance de leur compréhension. Flambeaux des vérités permanentes, ils nous permettent de rallumer nos âmes éleinles à leur chaude lumière Leiu's grands cœurs ont ravivé pour nous des sentiments puissants que nous laissions éteindre et nous attendons le grand poète qui de nouveau rallumera dans nos cœurs le sentiment de Tentr'aide si puissant dans les guildes du moyen-âge. LES COMPAGNONS ÉTERNELS Ils sont pour nous des compagnons étemels qui, dans nos découragements, nous révèlent de nouvelles raisons d^aimer la vie. Dante appelle Virgile son guide, son seigneur et maître. « Ces riches âmes du temps passé)» sont aussi nos seigneurs, au sens étymologique d'hommes vénérables par lage et Texpérience (seniores) et nos maîtres au sens étymologique aussi, c'est-à dire les plus grands. Us ont de meilleurs yeux que nous, une patience héroïque qtii leur permet d'attendre les rares éclaircies pendant lesquelles on aperçoit la vérité et comme ils savent, et que nous, nous ne savons pas ou mal, ils sont aussi nos guides. Ils « ont continuellement fait des efforts

LES COMPAGNONS ÉTERNELS 241 pour acquérir la nouveauté continuelle de l'esprit* » et ils nous font le don de cette fraîcheur d'intuition : aussi nous aident-ils à mieux aimer, à aimer plus profondément. Les grands artistes nous émeuvent d'émotions libératrices qui nous font meilleurs. En outre, ils nous communiquent leur ivresse de créateurs, ce sentiment de force accrue et débordante. « Dans cet état on enrichit tout de sa propre plénitude : ce que Ton voit, ce que Ton veut, on le voit gonflé, serré, vigoureux, surchargé de force. L'homme ainsi conditionné transforme les choses jusqu'à ce qu'elles reflètent sa puissance — jusqu'à ce qu'elles deviennent des reflets de sa perfection ^ ». « Vous autres gens de l'Occident, dit le grand poète indou, me semblez vivre au milieu d'un combat perpétuel. Ce n'est ici que bataille et lutte pour la vie Nulle place pour le repos, la paix de l'esprit, pas de refuge pour la pensée, ce que dans notre pays nous croyons nécessaire à la bonne santé de l'âme ». A sir Rabindra- * nath Tagore, nous pourrions objecter que la sagesse des contemplatifs de la vallée du Gange ne sauve pas les foules indoues de la peste et de la famine ni de la servitude* Le poète indou a vu, hélas ! la dureté de notre existence opprimée par les besoins factices — mais nos Pasteur, nos Claude Bernard, nos Duclaux, nos Roux qui travaillent dans leurs laboratoires. Descartes « enfermé tout l'hiver dans un poêle », Malebranche dans sa cellule de moine, Corneille, si pauvre, Maine de Biran, Ravaisson et tant d'autres nous donnent justement l'exemple dont a besoin notre époque dispersée, celle de vies calmes, toutes consacrées à la méditation sereine. Ce sont eux qui, avec les grands organisateurs comme 1. Pascal à ses Sœurs, 5 nov. 1648. t. I. Lettre à sa sœur Idale»^ Urad^ Albeç*ti p 179,

The text on this page is estimated to be only 6.08% accurate

ii2 LA CUtfriKE iNTElCfrCtOEtU RrcfieliôcL Cdibert, aidés des
rtirfffoùs de travàfHwi^ (firi ont accompli pai^iWenaent et avec atttûiir fettt
frtttTgtfl, ont fâir la {jrfitttdear dit pays. Ces pstfslbiefs qftrî eréénf,
l'étranger uë tes voit pas Son artertition est atfrée p^ les Ihéàireux qui
occapett \t scfène, qtfp pàr'fttî, ^ font de grands gestes, qtril batattTent.
Mfarrs (fîe rèsté^-il ie de tapagiB vanitétrtt qiri i^mprft les hîstâîré»? Ifiirtr.
La profonde vie lîs^lfoîîafe eÉl slîlrlciettse : erife n^'appûtât qxie par ses
grands laborieux dé! génie, qtii (îût tetkoa^ veié fart, la poésie, fâ scient, la
pWlos^phfe. Leur exemple est phrs beau qtd CeM qnef âattû^tit îes grands
Orientanx parce qir'tl^ sont fès piôorttei* âfi fâ civilisîition nouvelle qui ne
ponrra rep(tser (lne st/r fe^ travail Les grands génies Françafs ont trarafffé'
avec joie Si les temps actuels sortît fn^iniéiatlt*, c'tf*# prtftW que la joîe dn
travaii a presifue disparu, nrars Fes rtpfft* d'IKe français ont fart une
j^cmmirerte capitalr qtft rt«* ne peut abroger : q*ie te bimbeur le plus
dottrpltrt ef fe plus slatbie est produit par fa coiïcetttraftett rfe ttwrtes fe»
énergies physiques, rnléttectuellés et morales âtittmfêtt travail eréateur*. Le
cfê>6rd!^e, sons toutes se^ fi^frfre^, leni- est intolérable. Ils ne peuvent
tespfr^r, en qhétum sorte, (lue dans Tordre et dans I harmonie. Lorsqu
ili^M^le» trouvent pasréafsrés autcmr dVux, \h ie» créeitli(i)&s leuTft
cfedvres par la puissance de fëfur génfcf. Le* cotîditiôlts^ lîJôrcialeg et
ra(6«eàcé ië vie îfifiSpîew«? « ^tûêrit&uiseiA ^ de plas; en plu# m»
&MMip&iisim^ Pdrt&idabfé est la dis*fpdifôft ièùêrj^ê «pfrftwrfft*! Hsf
è» ttettuent à Têcart de cette hliè galopaëct, teë^ gtMâèesprits calmes et
lucides. Us vivent dans la sérénité avec

The text on this page is estimated to be only 5.06% accurate

■ ■ Vniiiqâé jôié ptofûûâe de éféef. Nôû seuîeûaérit, UtâtÈ qtre
les âotr^af se rfisirfptiit, Ht sô càûcétâtent, ritâls ïh se lïotuTHSétift en c|ttëf
(ftref sorte? de l'énér gi* sprfittélië frâgmefirtàh^e (fei érspfîti^ de sēcotid
(Xrdte. !)â t^lstéM-^ bfêflt etf ét f* Tètp&tieùcé, les réflexldtlâr, tes
cfédoûvéte» dés ctireâttt atctffsf. te letof/s,

2ii U CULTURE INTELLECTUELLE opaque des cafés et dans leur atmosphère irrespirable une foule dense qui demande aux cartes, aux discussions politiques, à l'alcool, une excitation malsaine! Pour quelques sous, ces gens pourraient, au coin de leur feu, entrer en communion avec les grands maîtres. Leur unique lecture est le journal. Quand en la lisant, on constate de quoi est remplie cette feuille, qui serait si efficace pour l'éducation du public, on est tenté de désespérer de l'avenir. Et cependant, j'ai pu constater à l'Université populaire de Châlons, que j'avais fondée, qu'on peut, en s'en donnant la peine, former pour la joie de tous, une belle équipe de musiciens, de chanteurs, de lecteurs, de diseurs et nous avons découvert des jeunes filles qui avaient un beau talent — ignoré d'elles — de diction. Chaque petite ville pourrait, en dehors de tout esprit de parti, grouper ses ressources artistiques et intellectuelles pour le bonheur et l'éducation de tous. Les âmes mornes cesseraient alors de demander à l'alcool un peu de poésie et d'élan. Quelle douleur de penser qu'une partie des hommes en est là, quand des trésors de beauté et de réconfort leur sont offerts par tant de grands artistes et de grands écrivains! C'est pour nous que Nicolas Poussin avec son assiduité admirable au travail a « désencombré » la nature*. En subordonnant les détails à l'effet qu'il veut produire, il nous émeut. Voyez Argus assoupi par la flûte de Mercure: quel calme dans le crépuscule, dans cette fumée qu'il s'élève, dans ces bêtes qui paissent. De même, je n'ai qu'à fermer les yeux pour goûter la sérénité de la Geneviève de Puvis de Chavannes. Avec quelle simplicité s'y affirme la prééminence des valeurs spirituelles! Quelle joie durable cause à chacun de nous le souvenir de cette pure et frêle enfant et de sainte Geneviève virginité

pirital 1^ lia y^ Tb»in Ibs f^Satti^

SÉRÉNITÉ DBS CRÉATEURS 245 contribuent ainsi à enrichir notre sensibilité : c'est Rembrandt «fui glorifie la vaillance des modestes, les occupations de tous les jours sanctifiées dès qu'on en accepte le sens profond. Sur les visages brutalisés par le destin apparaît le rayonnement d'une vie morale supérieure au)(événements! Vies de droiture, d'empire sur soi, de travail pieusement accompli. Tous nous enrichissent : Fra Angelico nous ofTre le sourire de ses saints qui, derrière le vulgaire décor de la vie terrestre, aperçoivent le ciel. Le Titien peint l'énergie hautaine de ses aristocrates orgueilleuses et sûres de leur domination. Millet se& pauvres gens, misérables mais résignés. N'est-il pas douloureux de regarder les visiteurs d'une église passer indifférents devant les vitraux que les verriers de génie ont peint avec amour et avec une patience angélique? Dans les grandes scènes religieuses, les modèles de leurs vierges, c'étaient leur femme, leurs filles, des voisines. Avec une science consommée ils ont fondu dans le verre leurs couleurs si pures, de façon à ce qu'au lieu de s'éteindre, elles s'avivent les unes les autres. Combien de fois, dans la cathédrale de Reims, ai-je vu des ignorants, demeurer insensibles devant le flamboiement, au soleil couchant, des splendeurs de la grande rosace! Eux. les peintres verriers inconnus, ils savaient admirer et aimer la beauté du ciel, des nuages, des eaux, des visages et des attitudes. Le plus simple des dessins de Léonard de Vinci est une révélation d'une âme par le visage. Une éducation complète fera du dessin comme une écriture destinée à soutenir notre pensée et notre amour par un effort fidèle, persévérant, humble pour rendre la vérité des choses et les rapports profonds qu'elles soutiennent entre elles. « Aussitôt, dit Ruskin. que vous pourrez rendre exactefiient la forme de n'importe quel objet, et par là en expliquer le caractère à une autre personne, ou en

The text on this page is estimated to be only 3.74% accurate

«Widr[^] r««f«et elaiiP[^]t j[^]Uir03«mt pour m fnfifM[^] vop[^] Aimie
d[^] v9# eofoi[^], 4?;» jHres qui veip som abers, les copiant le pjdisir[^].ue r[^]f
4i)p[^]#i|t loi» la[^]efA[^] 4[^]3[^] ou€ litUf[^]«, ptr igfi[^]riKipe et par ii[^]olp[^]ç[^], se
l[^]trdiri[^] 1[^] pioa prafQi[^]ii[^] éniatjo[^] d'art #t la# peiiHQue dire de la
sculptnris? La Véo[^]ie 4e MiW* oe 4090*triey« pfl£ à B0\$ Beri«[^]i[^]m[^]pér[^]
par imi»[^]ie |plefi«(9 et[^]stiriis, ia haute iecen 4[^] ^a freinte sagesa^{^^} d'uoa
vi[^] barmanj/eofia, équi libres, raiaanaaM[^] ? lillieh[^]rAJige,»Y[^] ia
puissance 4a aa (otm eféatriea, nous »[^]mg[^]9 la aaijQtdté da Teffait, mais
au[^]ai il px>ijia jif Q4i,[^]J(? par smn éaargia saquiète, p[^]p le doulouraa!!
repUemeat da TaH[^]e amr dle-même. ftude at[^]uJèr[^] ranthQiiaiaaoie
pat[^]ioliqua. Laa daBae&Bas de Carpaaai ai aoiip)e\$ t[^]ai dallas laoua
révèleut la perfoctipji da Tart la plm udiraraa}, 4[^]lui 4p la dansa. Cet
arl«eat anaîan.Cheï le» paiiplaa pria[^]IUfo, aile est ita ofioyau d'a?[^]primar le
Fe[^]eDUi»e!al[^] d'apaî#[^]r la ûolèra dea diaus, da aa r[^]Joiir da laur\$
^Û9afaii# alla axpricea dea[^]eiitifneuiB. Ce[^]l une laogii[^]a élé[^]r taira, nsaia
aigi[^]ificaiive, une injmiqua. dasiinéa k sugr géral, par l-aicpraaaioo vraie
daagestaa, de» m^{^^}ve^{^^^} de la pfaysionomia da[^] santio[^]aats al iieê
passioua. N[^]9U[^] l'avoDs ravalée à des jeux da 8oei4té aana f[^]goiQ[^]aaiioa,
C'eat un art à tfaoaforrQer pajp pne aljiaaca a[^]rpjla avec la musique* Mou\$
avMa »\jit lea a[^]aiena Gi[^]eft[^] mi[^]grap[^]» mf[^]m[^]

The text on this page is estimated to be only 10.78% accurate

sç^wiut^, MUSIQUE 317 rMé. Ih c^OQUtiïssiaienXh mnsixjuje
L^nv^ f*han)s magiques avaient prise sur les dieux; ils Is â^jiiiâaJeQi, Jes
apiDm M lbrtn9s ^ i^taÎMlchaQiés sur l^s Loiohe^ et des ^bwts d» joie
(pae^i)^) claos les f^tes solejou^llas. J^ i\$ar îû conpaî^sitieat ^ puijisMQ«
ji^orale i^t \$ûp tçl4oQ sur les âioes, Jlats les «uicieas étaiwt p^iuvr^» en
iD&tniweints. Depiii\$ dôuK ceaU «d« uoe suoceasion de muâieiens de
géf^^ ont prodîjs^JeusBiaeni enrichi nos trésors musicaux. H^ ont eréé p

248 LA GULTaaE intellectuelle vigoureuse, tout est réuni dans les neufs symphonies de ce puissant génie. Qui peut résister à la pureté et à la majesté de la Marche des rois de Bizet? J'ai entendu plus de trente fois la Damnation de Faust de Berlioz et à chaque audition ma joie et mon enthousiasme augmentent. Il semblait que tout était dit en musique^et voilà que Debussy nous révèle des sonorités nouvelles délicieuses... Heureux le jeune homme qui a pu apprendre dès l'enfance à jouer d'un instrument comme le violon ou le violoncelle et qui s'y est appliqué avec une volonté tenace : il peut, dans sa solitude, entrer en communion avec les purs génies musicaux et s'enivrer aux sources mêmes de la beauté, de la tendresse, de l'héroïsme. Heureux celui dans la mémoire duquel chantent les plus belles harmonies créées par les grands génies musicaux! Pendant les heures inévitables de chagrin et de découragement, il peut trouver un refuge auprès de ces âmes sonores, recevoir d'elles consolation et décupler la résonnance de son âme propre en la faisant participer aux énergiques vibrations de ces âmes puissantes. LA MUSIQUE DES MOTS Mais il est une musique plus riche que la musique des sons, c'est celle des mots. Celle-ci ne s'adresse qu'à un sens, celui de l'ouïe; elle n'émeut qu'une sensibilité diffuse et obscure, tandis que la musique des mots met en activité tous les sens; par le mot s'opère la résurrection des richesses immenses accumulées dans la mémoire. C'est le mot qui fait appel à toutes les énergies de l'intelligence et aux émotions les plus pures et les plus hautes... La folie bavarde de nos contemporains nous empêche

LA MUSIAUË DES MOTS 249 de faire en nous-mêmes assez de silence pour que nous écoutions les échos qu'éveillent jusqu'au fond de rame les mots significatifs. Quel flot de sentiments et de pensées évoque chez un enfant le doux nom de maman! Est-il harmonie qui trouble plus délicieusement un jeune homme que le nom de sa fiancée! Peu à peu nos grands poètes et nos grands écrivains ont taillé et poli les facettes des mots significatifs de notre langue de façon que chacun, comme un pur diamant, étincelle et reflète la lumière jusqu'alors diffuse de l'intelligence. C'est naître dans une indigence intellectuelle et morale que de balbutier une langue maternelle qui n'a pas été façonnée par des milliers de penseurs. Quelle malchance que de naître russe* hongrois ou turc ou bulgare! Sachons apprécier notre bonne fortune : nous ' apprenons, dès notre enfance, une langue dans laquelle des ouvriers innombrables de la pensée ont fait passer * ce qui était assimilable pour nous des génies grecs et latins. Après avoir engrangé les plus belles récoltes de l'intelligence antique, notre langue a heureusement subi une élaboration de quatre siècles. Nous naissons millionnaires puisque nous pouvons puiser à pleines mains dans l'opulent trésor ainsi amassé par nos ancêtres. « Ceux que nous appelons anciens, dit Pascal, étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'entée des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres ». Dès ses premières années, nous devrions donner à l'enfant studieux le sentiment des splendeurs que l'étude va lui offrir : « Le grammairien qui une fois, la première, ouvrit la grammaire latine sur rosa, rosae

The text on this page is estimated to be only 4.83% accurate

i^ LA im^TiSW iN7JBU«CTIUBLLE »*^ faouiîs «Il «9f ([piel
fiorl^iTA da fleurs îl ouvr^ rame JAnne (J« r#D£a]tf q^ iif>praQd i».
laoga^ Ja IUb^l4i^, de Pascal^ 49 Voilain? Il uaidlQill^ 4« h^v4r4a,4e
y4iiilMx«4'96prito |aiiK,4'aJi^jMff ^Jkiiâ ^ iiiof)# xHHBfdMa df pi4>]idr
4a3 livr^iu Laal^iJ>ljlitb^ii^, fiaa9i»brée9 de livr^d înulilaa ou pui^iMw^,
sont d'inextricables forêts vierges où le dibytaat ^ ^&f4. Tn 4qî3 okwir
^mdm peut f^re ce choix iMMir toi, ^r j{ dépa94 d^ Um eara^^tèpa, 4a tef
l/tmâmot^»- Par eg^fwpl», l^ i»ot éternité provoqua ujo fr^iâaem^t f^9
luÎHa^éfBf 4IXV9 ADi^^iiS^e permaoeA^^ 4a moi^rir an ^^ 4a péabé
mortai. Ua nat sera aaqa vé^onmuç^ cbaz ^ aearioipaa kUm^ovU^WU
parsoojieUa Ce aa aaront paa tas siêaafs ahapiires 4a VJmUatiofi^ 4a oa
livre l^mirabta. q^ iiiflut^rônt sur im croyaot at sur un j^^ayaiH. Ppuf oa
daniier la partie larribJa du lii^ra a perdu aoa efficaeitè i il ae reata plii;i qu
iiiiie m^ditaian aur Ja l'ragilité 4e la ¥Îa tiuwalae a|. mv la i)éaaaaaii4 4e Ja
maiif ii^a ûe aoi. Je crois qu'une règle excellente pour unjeuaeheiowe
fmXd^ jia lift' qma dea ouvrages par«4s 4api]is nm douzaine 4*aafiée\$ lO^
qui, au baiii de 'e^tte périoda coQservept iVfiioa dea gaijs iqairyil*. Il
parati chaque aactéa d^a eentainea de livraa 4e p^oéaie. La plupart w saut
que daa éaumérationa. Le fi^oL d/tns las espiits aaas Corpe ni originalité,
u'évoqve que le cortège automatique des épithètes habiueUaa ^ 1, Péguy, V
Argent, 3. Voir k ee sujet aeire AfpreniUêmgt dtV^ri é'éf're, AnBttsd

The text on this page is estimated to be only 2.72% accurate

jVoiHi V0 pe^Eo^ fmi > ffft^v» q\^ dan\$ e^9 foil^ àa nw^ur»,
iauâ#x# oi^Uié^, qi^l^i^'iui ^-j^Skm»* fh^4 Victor g^gQ, l^ ihfftM
IpiiWfi* WW iPf«*ée, J?QiUfilU à H ^i^v^skî^ iM>4o4«nBée, «ouf £4te i
idéç 4e de Vî||tiy. 43^» 04»^ i^u^mm^^ i^jp^i^a^l^^e^ r^fH^atii^
l'tiJbfim^ité 4>v^r éorit y^j^fmfim, JSjp^ ^i^dormi, ei tefii^-wUw
i^ef;»-4'ûeuvf§. Quelle lignée g<^ eelie qui va de Ri90^ sard et de du
BeUi^y^ (W M^il^erJ^, CQfieUe, fii^enie, l^ f apt^Jpe.BûjJeaji d'w^'
jgrand bw een*,i MdréfitiéflMf, âïw;^, Vi^y, i^ftjaihedf ^if^e, Vieu>r Biigel
Mai« Tesseniie} est d'éebepper è Té^rpill^isieit qt|i riiJD.e U plMpart des
esprits eenteaiporaij)^. Ctioisî^poe uae centaine des plus belles pages des
grands poètes, ^îson^refi i^mme ^n jar^k 4e fleurs que npw
eîltre4lîei»4rpi)9 pj4^s^)[ii^i. Lee |i\$eui. lee reN^ajai, lee émni 9, he^te
veix, peue Jee ej[wpre«idrofte de wîe^ ^fl mi^^w ; eJJee éi^J^Urout e^
noue dee réstf>ii«eQpee 4e pJi^e eu plus profe^dee Le mk de sotre époque
éta^t la dj^pereioî). l^erpjjlemeut» la j^âte f4i>nle, riei3« dee:» i
iuielligeDee. daiie l^ m^ijafire, 4eu\$ I9 \$en\$llMli(4 ^ e'orgaiijibe. Chaque
{4^e, cMque ceutimem eet m'é : iU m e*eutf

252 LA GULTDRE INTELLËGTUBLLE piliers et ils y ont fait équilibre par des contreforts et des arcs-boutants qui leur ont permis d'évider de larges espaces et d'y prodiguer les vitraux aux pures couleurs. GoDStruisoDs de même notre vie poétique. D'abord, comme fondations, les poèmes significaiifs et sans défauts. Que par un choix intelligeqt nos idées et nos sentiments s'arc-boutent aux plus belles œuvres poétiques. Par une lente et patiente culture, faisons de notre mémoire une construction complète, mais où nous ne ferons rentrer que des « matériaux » parfaits. Dans les intervalles des parties fondamentales nous pourrions admettre des poèmes secondaires : mais que partout la solidité s'allie à la richesse des détails. Tard venus dans la longue suite des générations, nous pouvons puiser dans le trésor qu'ont amassé pour nous, non seulement nos poètes nationaux, mais les poètes de tous les temps et de tous les pays. C'est pour nous qu'Homère a écrit l'Odyssée, que les grands tragiques grecs ont créé Proraéthée, Œdipe, Antigone, Pbiloctète. Les plus humains des génies étrangers, comme Dante, Shakespeare, etc., nous sont accessibles. La plupart se laissent rouler par la vie comme les cailloux dans un torrent. Comme eux, ils perdent d'abord leurs angles et leur physionomie propre et peu à peu ils sont réduits par les chocs innombrables en sables anonymes. Sachons apprécier les bienfaits des longues méditations calmes qui seules nous permettent de prendre conscience de nous-mêmes, qui seules laissent aux hommes de génie parents de notre âme le temps d'éveiller en nous des résonnances profondes. Tout est lent à éclore dans la vie de l'âme parce que la vie n'est qu'organisation et que nulle organisation n'est possible sinon par le calme et par la persévérance. Aussi la lecture superficielle d'un poète est-elle inefficace. Il faut avoir relu vingt ou trente fois Polyeucte pour corn

ÉPARPILLEMENT, RUINE DE l'esprit 2^3 prendre et pour saisir la profondeur de cette magnifique analyse de deux âmes supérieures. Il en est de même des œuvres des grands philosophes, des Méditations de Descartes, du Traité de morale de Malebranche, des deux derniers livres de l'Éthique de Spinoza, des belles pages de Maine de Biran... Comment un Français peut-il s'ennuyer ou demander du divertissement à des plaisirs inférieurs, quand il a la chance de parler une langue qui le met à même d'amasser en lui-même un trésor d'énergies actives par la fréquentation assidue des moralistes nombreux et admirables qui sont la gloire de notre littérature, depuis Rabelais, Montaigne, saint François de Sales, jusqu'à Pascal, Bossuet, La Bruyère, Chamfort, Proudhon, pour ne parler que des siècles passés! Comment peut-on s'abêtir à des jeux de cartes ou à des conversations insipides, quand on peut fréquenter des historiens de premier ordre, et vivre tantôt en Égypte, tantôt en Grèce, tantôt au Moyen-âge et éprouver à nouveau les émotions qu'ont éprouvées nos pères dans leurs luttes pour défendre notre admirable patrie contre les oppresseurs du dedans et du dehors ! La lecture des historiens enrichit et stimule notre imagination et notre sensibilité. Cette lecture est comme un beau voyage : on remonte jusqu'à leur source le cours des siècles et chemin faisant, notre intelligence sympathise avec les souffrances et avec les joies de l'humanité entière depuis l'aurore des temps historiques. Ce que l'historien fait, dans le temps, pour notre éducation, les voyageurs, les explorateurs, les géographes le font dans l'espace. Ils élargissent notre âme aux dimensions du globe. Il est impossible de ne pas éprouver une émotion intense quand on lit les récits héroïques d'un Nansen à la conquête du Pôle Nord ou d'un Shackleton à celle du Pôle Sud. Dm «fxfltdra«îtms dti glotte^ dléffâ9 cSefBë de Cbri^icf^^

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

254 LA CULTURE H[^]TtUâi&[^]lÉ Coïomfe jusqu'à celfes dû
fhrbëf où cîe fAfriqiîé, sont une source inépufsaère dliéroïsme et de
grandeur; et elles [^]réaénient un intérêt supérieur S celui deè beàux rcunaiis.
Céûi qui, à ces réserves d'entfiôisiasiné, péiit ajouter Fintérèt passionné
pour la botanique, pour k géôio[^] gte» pour Tune des sciences
expérimentâtes, n'[^]à pfûs riën a soûh[^]ler. Évidemment, tous né peuvent
atteindre aux |oîes prodigieuses d'un tavisief découvrant l[^]dxygène de l'air,
d*un Laënnec découvrant l[^]auscultâtion, d'[^]un Mariette découvrant sous te
sabfé du désert le cônf trentième Sphinx qui id conduit au [^]cfap[^]ûtîL de
Mentphis, d'un Pasteur accfamé etqfûe j*âi vu sanglotant de jôié devant
rovalion qui lui était faite par fës étudiants — mais chacun peut se donner
les jôîes de Itousséau ému jusqu'shix larmes devant une fteir râfe, ou cetle
du géoiogde qui découvre qu'une montaginé à été cfrarriêe puisqu'elle
repose sur des éouches pitis récentes Qu'elle. Ôiacun peut, avec une somme
sans importance[^], se créer un fâboratdite de chimie, oii pousser fort loin des
études microscopiques flfthnef, LuBbock, Fabren'ont eu besoin qued[^]un
espritil'oÈseftâtîtfû lucide et persévérant pour éfudîer Tes mœurs des
foirims et celles de beaucoup d[^]inséctes. Là niôissoiL engrangée par ces
savants est faible endoré et if fèsCé nén [^]as à glaner après eux», mais à
fàfré des tSéâtCè[^] considéi[^]ÊIes. ÔcfauGôup gaspillent feur forcé inentafë
a Îlîte des rômw. liesi[^]ùôî({ues douzaines de ces œuvr

0 ÉPAkPiLLËiiENT, RUINE DE L^ESPRlt SSS roman le plus pathétique. En oultre^ ces luttes ont sur les péripéties des romans la supériorité d'être véridiques. La plupart des romans, écrits par des médiocres, font partie de la littérature « alimentaire ». Ce sont des contrefaçons d'art. Les drames profonds de la vie proviennent de ce qu'une volonté faible se laisse emmurer dans des habitudes de penser et de sentir égoïstement et basement. Ces habitudes, devenues irrésistibles, produisent inévitablement des conséquences dramatiques. Mais l'étude de cette fatalité qui fait que le présent et l'avenir découlent du passé comme la conclusion découle des prémisses, demande le génie d'analyse d'un Corneille ou d'un Racine. Aussi la plupart des romanciers ne poursuivent-ils qu'une forme d'excitation à peine supérieure à l'excitation que produit le récit d'un crime ou d'une exécution capitale. Les invraisemblances matérielles et psychologiques sont la règle. On fait appel à la crainte ou à une sensiblerie puérile ou aux pires instincts. Le style est d'une grandiloquence niaise. Ce sont des lectures excitantes comme Test Talcool. Comme l'alcool elles laissent le lecteur énervé, déprimé et dégoûté. La règle d'hygiène mentale doit être de ne jamais lire une œuvre médiocre. Ne lisez pas non plus les œuvres de malades aigris et mécontents. A plus forte raison ne lisez pas des balivernes. Il y a tant d'œuvres splendides à étudier ! Il y a tant d'écrivains dont on peut faire des amis intimes, qui sont toujours prêts à vous communiquer leur vaillance, qui ^vent apaiser vos colères, calmer vos chagrins, vous reconforter : ils vous tendent la main pour vous aider à monter avec eux dans les régions cautes de l'âme, vers plus de lumière et de sérénité.

CONCLUSION De chapitre en chapitre, nous voici parvenu à la conclusion de ce livre médité depuis la jeunesse. La récompense d'un écrivain qui n'a cessé de travailler et qui monte vers le faite de la vie, laissant audessous de lui de nombreuses années d'expérience, est analogue à celle de l'alpiniste qui, pas à pas, émerge des brumes de la vallée et qui[^] arrivé sur une cime élevée, domine les chaînes secondaires et leurs enchevêtrements. Il découvre, dans leurs lignes organiques, les plissements de la croûte terrestre qui ont formé la chaîne principale. Le chaos des vallées se débrouille et l'œil discerne ce qui est essentiel de ce qui ne Test pas. De même, quand on contemple les complications des destinées humaines du sommet d'une vie presque révolue, on en aperçoit les grandes lignes. On leur trouve tout d'abord quelque ressemblance avec les Alpes. Les Alpes sont les plus jeunes montagnes du monde : leur caractère primesautier, leurs parois verticales, leurs cassures abruptes n'ont pas encore été atténuées par l'usure des agents atmosphériques et par l'inexorable pesanteur. De même, le caractère le plus évident de l'humanité, c'est sa jeunesse bouillonnante» passionnée, que la calme raison n'a pu encore assagir BÎ régulariser. Patot. — Monheur[^] 17

The text on this page is estimated to be only 19.12% accurate

288 Conclusion Là plupart des hommes sont « turbatifs » S menés par leurs passions désordonnées, de sorte qu'ils vivent à l'aventure, au hasard. D'où l'état chaotique des énergies humaines et le gaspillage insensé des ressources de toutes sortes. Il serait trop facile de montrer ce gaspillage durant l'usage de la guerre d'où nous sortons. Mais la guerre n'a été que l'exagération jusqu'à la folie de ce qui est l'état normal, car l'état normal de notre société, c'est la dilapidation. On a démontré que tous les pauvres d'une ville seraient boutés hors de la misère avec un emploi intelligent et ordonné des sommes que la charité a organisé à remplir le tonneau des Danaïdes, représenté par le vieillard, par les chenapans, par les ycleps d's pauvres. Voyez dans votre quartier cinquante épiciers, autant de bouffiers et de boucbârs, par conséquent nous ne savons pas organiser de puissantes coopératives. Nous avons en France des milliers de journaux. au lieu d'une demi-douzaine de 40 grands quotidiens qui représenteraient les tendances nationales et qui, à cause de leur journalisation, pourraient être servis pour quelques heures à leurs abonnés dont ils deviendraient les éducateurs. Trois employés d'administration feraient tout le travail de dix si les chefs appliquaient une intelligence lucide à simplifier le travail en l'organisant. Il y a en outre une multitude de gens occupés à faire de la pure dilapidation, et vous pourrez imaginer de quelle charge les effroyables gaspillages sont pour la France. L'épaulage de la carrière; le travail réel * Mêmes les gens qui ont la vie mouvementée ne savent pas organiser la vie. La première vérité française à imiter est celle-ci :

The text on this page is estimated to be only 10.58% accurate

LK HASAKD |>éCiDE DB NOTRE VIE 380 tendancf's, acquérir une ferme volonté. Nous avons étudié de mémi) ' commeat un travailleur iotelleciuel pouvait organiser seg forces, leur faire produire le nvixiojum de rendement aveo le minimum de fatigue. Dans notre préi^^t livre e^ur le bonheur, nous étudions eomment, par une direction saine, intelligente de\$ énergies spirituelles, que la plupart dilapident, on peut réaliser dans uà^ vie modeste^ un boBbeur durable et profond. Le feASARD pÈmt DB HOTÂË VIK V Mais pour réussir, M ne faut pas laisser le hasard décider de notre vie» La plupart eussent pu, comme Dandin la solution de ses procès, jouer m% dés le choit delà rottt^ où ils se sont engagés. « Ce n'est merveille^ dit un ancien, que le hasard puisse tout sur nous^ puisque nous vivons par hasard. » Le sage Charron Fe^marque que les gens«f font tout à bon escient, sauf de vivre. Toutes leurs actions et petites pièces deleui* vie leur sont sérieut^es; mais tout le corps entier de la vie nest qu'en passant et comme sans y penser... Ce qui n'est qu'accident leur est principal, et le principal ne leur est qu'accessoire. << Ils s'affectionnent et roi* « dissent à toutes choses^ les uns à amasser sciences^ ^ honneurs, dignitez, richesses; les autres à prendre « leur plaisir, chasser, jouer, passer le temps ; les autres €c à des spéculations, fantaisies, inventions ; tes autres

c\ 260 CONCLUSION Il est vrai que les sages eux-mêmes arrivent tard à la sagesse. Ils ont reçu de si puissantes suggestions avant réveil de la réflexion qu'ils risquent, eux aussi, de troquer, comme fa fait blve, le paradis contre une pomme. Ce n'est que tardivement qu'ils découvrent que quand un homme vend son âme au diable, il est toujours mystifié. C'est que la raison ne s'acquiert, comme le remarque Platon, qu'au prix des plus grands efforts *. On a de la peine à voir clair autour de soi : on ne regarde pas ce que les gens font, ni ce qu'ils sont. On écoute ce qu'ils affirment qu'ils sont et on est lent à découvrir la misère morale lamentable de ceux qui piaffent. Peut-être que plus on a l'esprit riche, et plus il faut de temps pour se déprendre des illusions, parce qu'on leur prête les couleurs brillantes de sa propre imagination. C'est ainsi que les mieux doués en sensibilité parent les succès sociaux, les succès politiques, les richesses, de couleurs très brillantes. Ce n'est qu'après le vide et les déceptions consécutives à la réussite, qu'on est capable d'un retour à la vérité et qu'on peut découvrir qu'il n'y a de bonheur que dans une activité créatrice conforme à nos tendances profondes. Les sages ont souvent eu une jeunesse plus troublée et de moins de sang-froid que le commun, par la raison qu'il faut que les plus grands saints ont été souvent des mauvais sujets à cause de la puissance de leurs passions qui les aveuglaient sur la réalité de leurs impressions et substituaient à la vérité de leur état une image fausse mais vivement colorée. Mais, pour ces âmes ardentes nécessairement se lève la pleine clarté de la vérité. Un beau jour ils font du sommet de leur expérience, la découverte capitale de la vie morale. Leurs yeux dissipent la confusion que font les esprits sans force entre les causes efficientes¹. RéjibtiipLè, Vï*

LE HASARD DÉCIDE DE NOTRE VIE 261 comme disaient les scolastiques dans leur langage précis, et la cause formelle. Comme notre alpiniste pour lui le chaos s'ordonne suivant quelques grandes lignes, le sage découvre ainsi l'organisation fondamentale de la réalité spirituelle. En effet, il a acquis la totalité de la sagesse découverte par des générations de penseurs une fois qu'il a compris qu'une seule réalité a de l'importance dans la conquête du bonheur, à savoir la cause formelle, la forme de l'âme qui reçoit. Les causes efficientes^ succès mondains, fortune, pouvoir, n'ont par elles-mêmes aucune réalité. L'eau épouse nécessairement la forme du vase où on la met, de même, ce qui est extérieur à l'âme prend nécessairement la forme de l'âme. On désire une chose parce qu'on l'aime, et s'il n'y a pas dans l'âme un mouvement prévenant, une tendance, une sorte d'élan vers la chose, la chose demeure indifférente. Un repas succulent provoque une sensation de répulsion chez qui souffre de l'estomac, tandis qu'un repas frugal est délicieux pour l'appétit qui vient après un rude exercice. Quelles émotions un inculte trouvera-t-il à écouter la Symphonie avec chœurs? Que peuvent évoquer les Alpes dans l'âme d'un obèse incapable de mouvement? Quelles satisfactions donnerait le pouvoir à un scrupuleux? La beauté de la nature et les joies de la vie saine continuent-elles à être senties par ces vieillards rabat-joie « en qui la tristesse envieille a pénétré jusqu'à la moelle des os, fané le visage et flétri l'âme tout ensemble de telle façon que rien n'est plus agréable en eux? Toutes les joies se fondent en cette âme passion comme la beauté d'une perle se dissout dans le vinaigre^ ». » D'ailleurs la folie ou l'hystérie fournissent-elles une preuve par les contraires puisque des aliénés ont de la paffection %, l'histoire de la Constance. Guilleaume du Yffr.

The text on this page is estimated to be only 21.18% accurate

202 GONGLUSIO^f pour (le*ⁱ ordores r[^]éptignantes et (lⁱtiè dans les établissements fie jeunes filles les bâtons de craie sbrll dévorés pat" les anormales. Comment peut-on perdre de vue cette vérité pitUGTdiale que les causes extérieures de plaisir sont inexistantes poiir nous si notre âme éi[^]t inapte à allef au devant d'elles par le désir. Ne sâit-on pas que le mondé eitérleur lui-même, qui totalise toiites no\$ sensations, est relatif à nous-mêmes? SI notfe oreille était construite de façon à ne percevoir que les Vibrations snpérient^{ès} à trente-huit mille par seconde, tous les sons actuels seraient ineitist[^]lnts pour nous, et nous cdntemplefions sans rien entendre, les gestes de Torchestre jouant la Damnation de Pauèt de BerlîoÉ. Si nos yeux étalent Constitués de façon à ne percevoir que les Vibrations de rinfraviolet, notre monde actuel des coulenfs serait totalement aboli. La seule chose, donc, qui importe pour notre bonheur, c'est lft qualité, la formé de Tâme : le monde extérieur est en fonction de cette forme. Vôilà pourquoi les a tnrbsltifs », ahuris ,et ahanants, toujours partis à la recherche du jardin des Hespérides-et des terres in(?onnues de bonheur paradisiaques, Sont de perpétuels déçus : d'est qu'ils demandent aux choses extérieures le bonheur qui n'est qu'en soi. Cequ il faut soigner, c'est donc la cause formelle, c'est-à-dire l[^]me. Il n'y a rien qdi au sens absolu, soit beau ou laid, digne d'amour on d'avetsion. Tout dépend de meslendances, de mes sentiments. Aussi le vieux Pindare avait il raison de dire qu[^]fel'être vêrlslble est le commencement d'une gratide vertu, i 4 LA QUESTION CAPITALE Nous voici ramenés à la question capitale. L'état de l'âme a seul de l'importance dans la question du bonheur — mais peut*on agir sur cet état de l'âme et le

The text on this page is estimated to be only 20.40% accurate

LA QUÏSTIOIY CAPITALE 269 modifié!* s'il n'est pas bon ?
Celte qnestiôii qui domine Féducatiôu de lâ volonté, dordine du ûième coup
Idqueé^ tion de Téducatlon déis enfants et éelle de la canquête du bonheur.
Vous mê promettez, dit Hume, de me rendre heureux c< mais mon bonheur
ne dépend^il pas de ma constitution interne ? Il faut donc qiie VOus ayeal
Tort de me refondre et que vos règles puissent fté eréer de nouveau*. »
Chaôuu des mots qu'emploie Humé AaM ce passage me paraît dénué de
sens. Constitution interne n'a aucune signification. C'est une expression
aussi vague que le mot caractère. Évidemment l'auteur suppose que le
caractère est un bloc. Or, te cahaciètt n'est qu'uh mot, un îtïot commode
mais dangereux pour les gens qui pensent avec des mots. Descendons
jusqu'au! réalistes qu'il représente et nous ne trouverons qu'une incohérente
et volumineuse horde de tendances, dé senti*^ ments, d'idées, d'hdblluded
qui constituent la Vie psychologique. SI vous étudiez un groupe d'enfâiit»
bien équilibrés, vous remarquerez chez tous les mêtnéÈ éléments, les
mêmes sentiments. En regardant plus attentivement vous discernerez chez
certains une iùcli* nation dominante, mais vous vous souviendrez que ces
éiifants ont déjà subi une longue déformation puisque des enfants de deux
ans sont déjà gravement gauchis par une éducation absurde. Soyefc donc
prUdent avant d'affirmer qu'une tendance n'est pas deveîiue dominante par
suite d'une mauvaise habitude. Toutefois^ même en tenaut compte de cette
possibilité d'erreur, nous pouvons admettre qU'uné tendance t orgueil,
Irascibilité, sensualité, prédomine dans Tâme d'un enfant. Est-ce à dire
qu'on ne puisàe rien pour eïl contrecarrer le développement? Simple officier
devlen*dra-t-elle nécessairement Napoléon P'? i» Les Quatre Philosophes^

264^ CONCLUSION Nous ne prétendons pas que non, car, si on la laisse aller, par un phénomène bien connu d'attraction, elle peut grouper peu à peu autour d'elle la force des autres penchants et devenir irrésistible. C'est cet état que présentent les déséquilibrés, les violents, les orgueilleux chez qui, dans le vide laissé par la raison, une passion s'enfle comme une vessie sous la cloche pneumatique. Mais souvent une seconde d'attention donnée ou refusée décide lequel des deux systèmes de sentiments et d'idées chassera l'autre. Les résultats prodigieux obtenus par l'éducation des Spartiates, par celle des noviciats de jésuites, par celle des moines bouddhistes prouvent, non la toute-puissance, mais l'énorme puissance d'une éducation persévérante. La question est plus épineuse du point de vue de la conquête du bonheur, parce que notre livre s'adresse à des jeunes gens chez qui des tendances mauvaises ont pu déjà se fortifier durant des années de non-surveillance, ou d'éducation à rebours. Mais notre conviction, fondée sur l'expérience, c'est qu'on peut obtenir 4s.sûimême presque tout, à la condition de savoir s'xprMdrie.* C'est à toi, jeune homme, de ne pas la^i^sfir., ton âjne dans l'état de malformation où Ta conduite une éducation manquée. ^!.*=La plus belle intelligence, si elle reste inculte durant des années, est semblable à une terre négligée où ne poussent plus que ronces et chardons. Il en est de même des sentiments : l'âme inculte ne produit que passions désordonnées et instincts aveugles. Si, dans le train ordinaire des choses « le naturel et le tempérament font presque tout » et si « les « maximes générales n'ont guère de pouvoir sur nous lorsqu'elles ne s'accordent pas avec nos penchants », cela ne doit pas nous surprendre, car rien qui en vaille la peine, ne s'obtient sans efforts. « 0 Dieu, tu nous vends tous les

LA QUESTION CAPITALE 265 biens au prix de Tefforl. * » « Ne saïs-tu pas, dit Socrate*, que le monde est plein de gens qui ignorent le métier dont ils font profession? Qu'il y en a, mais bien peu, qui le sachent et qui méritent qu'on fasse cas d'eux. » Or, qui se donne la peine d'apprendre son iLétier d'homme ? « Chacun court ailleurs et à Ta venir, d'autant que nul n'est arrivé à soy '. » Ce n'est pas notre éducation dispersée, et notre vie contemporaine stupidement extériorisée qui nous donnent le conseil du poète : tecum habita'^. L'expérience nous enseigne la profonde efficacité des influences secrètes et insensibles de la culture des sentiments entreprise avec persévérance. Il faut refuser de voir la clarté du jour pour contester la puissance prodigieuse de l'association des idées dans le développement ou dans l'affaiblissement des sentiments. On criera au rouet! Pour prendre la résolution de combattre un sentiment, il faut avoir de la volonté ! Eh oui I il faut avoir de la volonté pour en acquérir, comme il faut avoir un peu d'argent pour en gagner beaucoup. Comme me le disait un voleur en observation à SainteAnne, « le plus dur à se procurer, c'est le premier billet de mille. Une fois qu'on Ta, les autres viennent tout seuls ! » Il en est de même pour la volonté : avec un tout petit peu, on en conquiert un peu plus — et ainsi de gain en gain : le plus dur c'est le premier billet de mille... les autres accourent comme fascinés par lui. Mais de même qu'autour des sensations fondamentales : joie de l'effort vainqueur, de la fatigue domptée, du danger affronté, l'alpiniste organise une phalange de sentiments et d'idées associées : beauté et majesté des 1. Léonard de Vinci. 2. JSuthydème, fin. 3. III, XII. 4. Perse Satire^ IV.

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

âtiê COJ!«GLUSlOrf »ilc5, déliées d'une flore éclatante, feaveur des rf*pô9 gagnés, indépendance etc., de même tout jeune homme peut coordonner autour d'une vie salubfe et énergique un puissant faisceau d'idées, de sentiments, de tendances associées. Cela, il ne le fera pas en un jour, mais avec le temps, il le fera. Une fois qu'il Taura conquise, peutêtre découvrira-t-il avec surprise qu'une vie droite et vertueuse est comme une belle jeune fille intelligente : point n'est besoin de dot pour l'épouser : par ellemême elle est un tel trésor que c'est dérision que dé la mettre en balance avec une dot. L'effbrt du philosophe — et c'est celui que lious avons tenté dans ce livre, — e'est d'aider les jeunes gens à se faire une habitude de ces sortes de réflexions réconfortantes et enrichissantes pour l âme. Toutefois, n'oublions pas qu'il ne faut pas demandeï* rimposf^ible. La nature humaine est imparfaite. Nous avons hérité d'un long passé de violence et de sottise. Les mieui équilibrés sentent au fond d'eux-mêmes ce sentiment de sourde inquiétude et d'ennui qui pousse les gens à toutes les folies, car « tout le malheur des^ hommes vient d'une seule chose^ qui est de tie savoir ! pas demeurer en repos, dans une chambre. » L'ennui remplit l'esprit de son venin, d'où la recherche à tout prix « du divertissement » qui nous rend dépendants « et partant sujets à être troublés pai" mille accidenta qui font les afflictions inévitables. » La recherche du divertissement est la plus grande de liosmisères. « Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nom porterait d chercher un moyen plus solide d^én sortir» » Il est évidemment impossible de trouver le bonheur hors de nous et il est difficile de le trouver en nous. Pourquoi ? Pourquoi ne cherchons-nous pas le moyen solide de sortir d'ennui ?

The text on this page is estimated to be only 21.05% accurate

LA QUESTION CAPITALE 261 A cause ât notfe dissipai ton. La pltij^art dès gens ii*ônt ni le goût ûi le loisir dfe regarder les réalités eii face. Regarde les choses eti face^ maxime vraiment héroïque! Cependant, comme le dit Bufifon, « la vraie phildsophife efet dd voir les choses telles qu'elles sont » *. « Lorsque le ccbur est corroftipu, on ù'esl guère en état dé contempler l'ordre en lui-même : on ne Considère âvec plaisir que les rapports imaginaires que lés choses ôht avec soi, et on méprise les rapports réels qu'elles ont entré elles » ^. Lé cdBilr tt'a même pas besoin d'être corrompu : là dissipation suffit pour anulhiler l intelligence. Si les jeuties geiis étaient capables de considérer leur vie dans son ensemble et s'ils savaient que leur avenir est dans leurs mains, quelle belle destinée ils pourraient réaliser ! Mais à vingt ans nous sommes trop ardents pour réfléchir. Nous sortîmes tout entiers tournés vers le monde extérieur, ^ous avons d'ailleurs notre carrière à faire, qui noUs arrache à nous-mêmes. 0e plus nous souffrons : douloureux sont les premiers heurts avec ladunité, rinjuslîce, l'incompréhen^ siûn, la lUéchancelé des autres hommes. Incapables d'uti retour sur nous-^mêraes et d'Un effort de sincérité, nous refusons d'apercevoir au fond de notre âhae cette mênfie dureté, cette même injustice, tîette même Incompréhension, eette même méchariceté dorit Uous ne souffrons que quand nous en sommes victimes. La crise de nos vin^t ans est une crise d'orgueil. Nous sommés sévères pour les autres : cependant nos chttteSj notre avidité, notre paresse, les aVorlements incessants dé notre volonté débile, devraient noUs montrer le ridicule de nos indignations Juvéniles et dé notre 1. HisU Nat., 585. 2, Malebranche, p*"» p. Ch. V., XXH de scm admii*able Morale.

268 CONCLUSION pessimisme. La nature humaine est imparfaite, c'est certain; la société est défectueuse, nul ne peut le nier — mais toi qui te poses en critique amer^ n'es-tu donc l ni imparfait ni délectueux? I Bien des causes détournent noire attention de la science la plus essentielle et la plus fructueuse : celle de la vie spirituelle. Cependant une intelligence moyenne peut en comprendre les données fondamentales. Il n'y a pas à faire preuve d'invention : il suffit d'être docile aux conseils des maîtres de la vie morale qui enseignent le petit nombre de vérités découvertes par les intelligences organisatrices, et comment on augmente en soi les forces morales et comment on administre sagement ce précieux trésor. LES IDÉES VITALES Les grandes idées vitales de cette science sont peu nombreuses : rappelons-les. La première est ce qu'on peut appeler Imprimât de la vie spirituelle Tout le monde reconnaît la valeur incomparable de la vie spirituelle, mais on n'a pas Ténergie d'organiser sa vie en conséquence. On le sait; on n'y croit pas. « Je sais que je vais mourir, disait Renouvier à Prat, mais je n'y crois pas. » Or nous savons tous la valeur hors de comparaison de la vie spirituelle, mais nous n'y croyons pas, puisque cette croyance ne modifie pas notre vie. « Je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur » *. Vous ne trouverez personne qui « accepterait le marché de devenir imbécile pour devenir content», qui choisirait d'être un « porc satisfait plutôt qu'un Socrate mécontent » — mais, par paresse, par lâcheté, %, Histoire 4^ un bon Brami^,

Les idées vitalbs 269 nous vivons comme si nous ne savions pas que la vie spirituelle est le bien par excellence. Une autre vérité vitale, c'est que la loi de causalité domine notre vie mentale comme elle domine le monde matériel. Nous sommes libres dans la proportion où nous nous soumettons à cette loi fondamentale. Nous sommes libres parce que nous sommes intelligents et que nous pouvons, par notre habileté, insérer nos volontés dans la trame des causes et des effets. Nous sommes libres dans et par le déterminisme. « O admirable et prodigieuse nécessité^ tu forces par ta loi tous les effets par une voie très courte à participer de leur cause! Les voilà les miracles », dit le génie humain le plus complet, Léonard de Vinci, et il ajoute : « O admirable justice de toi, Premier Moteur, qui n'as voulu enlever à aucune force l'ordre et la qualité de ses effets nécessaires ». Les lois sont données, comme le piano est donné au musicien : si celui-ci a du talent, de ces touches qu'il n'a pas faites, il tirera une musique délicieuse tandis que l'ignorant n'en tirera que cacophonie. Les lois sont données comme est donnée la glaise au sculpteur. S'il a du génie, il crée la Vénus de Milo ou la Marseillaise de Rude. S'il est incapable, la glaise reste de la boue. De même nous recevons notre nature psychologique avec ses lois d'association des idées et des sentiments et nous pouvons, si nous sommes attentifs et patients, modeler au moyen de cette glaise une vie savoureuse, noble, heureuse. Indolents ou ignares, nous n'en ferons qu'une vie terne, indigente ou absurde. Donnez*moi un point d'appui, disait Archimède et au moyen du levier, je soulèverai le monde! Donnez-moi un point d'appui, c'est-à-dire une volonté ^t au moyen du levier qu'est la loi de causalité, je transformerai une âme humaine.

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

270 COKGI^SIÔIt — Mais il faut lq pruat d'appui f — Oui, mais oe poiut d'ppui ^KisU* Dans l'âme la plus débile, il y a, sous l'agilatton des passions et sous la couche des habitudes yçulfs, une volonté presque ruinée, mais que Ton peut consolider. En d autres termes, un peu de volonté suffit pour eu conquérir un peu plus, puis un peu plus. SI les éducateurs aidaient, avec autant d'attention (}ue le fait un horllculleur, les jeunes pousses de la volonté à prendre racine, à se renforcer et s'ils les défendaient contre le gel et contre les insectes qui sont ici les passions et la dissipation, les volontés seraient plus nombreuses et plus fortes. Mais, héritiers de générations de « turbatifs m, nous sommes inattentifs à cette autre grande vérité vitale de la vie spirituelle, qui est qu'on ne fait rien sans le temps, que le temps a une puissance lente mais irrésistible et qu'en l'obligeant à faire travailler pour nous le déterminisme des associations, nous avons à notre service une prodigieuse puissance de libération spirituelle. « Le temps est un trésor plus grand qu'oQ ne peut êr<9ire^ n L'homme vraiment intelligent séfit que la loi de causalité crée la vie morale; de plus, il le croit et il se soumet humblement à cette loi qui fonde l'ordre dans les choses et dans les esprits. Hélas! cette vérité primordiale, nombre de philosophes ont tout fait pour l'obscurcir, afin de défendre une absurde liberté d'indifférence, qui, non soutenue p^tiô déterminisme, aurait la fragilité du verre t Aussi le grand public est-il éU*anger à la tof de la cause et ^p^ effets. ' « On domptait à Paris, avant là guerre, 3^.00^ sôitiiiambules^ voyantes, tireuses de cartes, devins ou l. KodégUiLt, II, II,

The text on this page is estimated to be only 14.02% accurate

LES M[^] VITALES 374 deviiiâres[^]ôs, chiromanoïens, occuUistes, magnétiseuFS, graphologuejs S etc. » Or cette armée de measouge vit. ce qui suppose des millions de consultalions et au moins un million de niais. Ajoutez à ces crédules la masse des naïfs de toutes conditions qui croient au miracle dans les questions économiques et qui ignorent que tout argent dépeni[^]é, on le prend à ceux qui travaillent et vous verrez ce que donne l'absence du sens de la causalité . La Russie entière ae croit[^]eUe pas à la puissance magique des formules et des décriis? Une campagne organisée et cobérenle de[^] "grands journaux en faveur de Toccultisme donnerait des résultats désastreux[^] tant Tabsence d'éducation du sens de la causalité laisse les esprits sans défense contre la superstition ! De là vient le goût pour rexceptionnel. Le taureau de Phalaris, chauffé au rouge et où le sage lui-même n'a aucune possibilité d'être heureiix, a été opposé aux stoïciens. Ils ont pris le bon parti, celui de l'ironie et ils ont déclaré que le sage s'y trouverait très bien ! Ecoutez ce bon apôtre de Monts[^]igne[^] d'une intelligence si lucide d'habitude : « L'intelligence les a-t-elle exemptés des incommodités? Oqt-ils tiré de la logique quelque conso?* lation d[^] la goutte?[^] » Cependant n'est-ce pas lui qui conseille de « secourir l'imagination, de la flatter et piper, qui peul[^] >>. S0¥0r[^] ST01Qi[£S Ne perdons pas de teçaps à }a discussion d[^] çe\$ sophismes. Il y a dans k vîe des souffrapcesi et de[^] chagrips âi[^]s et in[^]njiérilé[^]. Ce n[^]est pas au sortir de 1. Journal dès Bébàti, 12 ôâtobr<» 1910. 2. Ap. Raymomd de Schonde. 3. III, xni.

272 CONCLUSION cette guerre atroce qu'on peut le nier — mais heureusement ce sont des cas exceptionnels — et nous croyons fermement que l'habitude de la sagesse et du stoïcisme donne une force supérieure de résistance et une facilité de rebondissement que les non éduqués n'ont pas. /N'est-ce rien que d'être porté à éclaircir le présent par l'avenir, et de savoir que si la sagesse ne peut pas grand'chose pour alléger un chagrin actuel, une activité réglée est toute puissante à la longue ? N'est-ce rien que de savoir de science certaine que rien autre ne peut remplir le vide des heures que l'activité et le travail et qu'une vie toute de plaisirs est intolérable ? N'est-ce rien que de connaître la force libératrice de la loi qui fait sortir les effets de la cause ? N'est-ce rien que d'avoir découvert l'absurdité des théories du caractère immuable ? N'est-ce rien, enfin, que de savoir que notre bonheur dépend de nous ? Un sage ne souffre pas de la goutte parce qu'il est sage. L'imbécillité et le vice, si on regarde la vie dans son ensemble, sont cruellement punis. C'est une grande vérité que nous ne sommes pas punis pour nos péchés mais par nos péchés. Le vieil Hésiode « corrige le dire de Platon que la peine suit de bien près le péché ». Il affirme « qu'elle naît en l'instant et quand et quand le péché » ^ ». Si nous étions élevés à discerner les effets inévitables des causes, nous verrions que toute faute se paye avec une terrible fatalité et alors nous oserions « être poires » avec sérénité. Nous serions d'ailleurs dans les deux plus grandes traditions du monde. D'abord dans la tradition chrétienne ^ Le rusé Judas s'est trouvé être en fin de compte un imbécile. Nous serions aussi dans la tradition nationale la plus pure. C'est en France que sont nés la chevalerie et l. V. Essais II.

SOYONS STOÏQUE 273 l'esprit chevaleresque. C'est en France qu'est éclos cette fleur de la civilisation, la générosité, le désintéressement. Quelle récompense pour cette glorieuse tradition qu'un grand écrivain anglais ait pu écrire « Que nous soyons les alliés de ces merveilleuses populations — voilà qui devrait suffire à nous rendre heureux de vivre en ces temps. Que l'Angleterre soit l'alliée de la France, voilà le plus grand privilège que le destin ait jamais accordé aux descendants de Hengist et de Horsa... car dans le monde entier, il n'y a que la France qui compte, indéniablement... cela grâce à l'honneur, à l'esprit de sacrifice, à la probité et à l'activité du peuple français^ »• Sauf durant l'époque de la chevalerie, où l'éducation morale était admirable et sauf l'éducation vraiment religieuse qui a donné à l'homme le sens de la vie spirituelle, on peut dire que dans le brouhaha et le tohu-bohu de la vie contemporaine, on a élevé le jeune Français en vue d'autre chose que lui-même, en vue de choses misérables quand on les compare à la valeur de la vie spirituelle. On l'a élevé pour l'argent, pour le succès et en dépit pour la vanité. Quand on s'occupera de sa volonté et qu'on l'orientera vers des fins dignes d'une âme française, on sera émerveillé de la richesse des sources spirituelles qui dorment au fond des cerveaux des jeunes gens de notre sol. La plupart ne savent pas. Ce qui les empêche de monter au niveau cornélien, c'est qu'on ne leur a pas appris le secret de faire avec tout leur cœur et toute leur ferveur tout ce qu'ils font. Cette façon d'agir dans les minimes détails (la vie en est faite), maintient l'âme à un niveau élevé d'énergie salubre, qui la rend capable, le jour venu, d'actes héroïques. C'est ainsi que Pauline, dans *Corneille*, parce qu'elle a lutté droitement contre des sentiments devenus coupables^ s'est haussée natu1. Ford Madox Huffer. Entre Saint-Denis et Saint-Georges ^ Vixot* — Bonheur, IS

The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

274 CONCLUSION rellement à rhéroisme et à te sainteté le jour où la gràed Ta touchée. /L& bonheur n'est pas autre chose qu'une Constante /l)abitude, au milieu du torrent des sollicitations externes^ / de maintenir en soi la pure flamme de la vie. Garde en I toi et nourris l'enthousiasme et Tamour. L. Regardé les belles choses, écoute les belles har* monies, goûte toutes les passions exquisés. Garde ton intelligence libre^ résiste aui basses habitude» (lui sont comme les approches de la mort; ouvre ton âme toute grande à toute connaissance qui élargit rhoriso&i c< On ne perd jamais rien à vivre généreusement, noblement, civilement, avec un cœur équitable» raisonnable^ et, comme on dit, royal ^ »>< Etre malheureux, c'est être meUquin^ bas, laid, d'hu^ nkeUr chagrine. Il faut donc, pour cohquérir lentement sa part de bonheur conquérir d'abord la liberté d'esprit et la claire vision qui vous permettra de manœuvrer au milieu des lois de la pensée de façon à faire échec el mat les mauvais instincts. Habileté plus grande encore! ces mauvais institicts, nous pouvons, comme, des chevaux fougueu domptés, les atteler au oha^ de la raison. LA CONVERSION Il faut ensuite se rendre attentif aux grandes vérités morales que nous avons exposées. Mais les connaître n'est rien si on ne les accepte avec son cœur : or c*èil là la définition même de la conversion. La conversion ressemble au mystérieux phénomène de la génération : le germe s'introduit dans Tovule, s'y développe avec Une puissance qui tient du prodige, et s'organise docilement suivant l'idée directrice qu'il contient en lui. La conversion est l'introduction dans la sensibilité d'une 1» IntPod, A la Pie dévatt, HI, iixvi.

The text on this page is estimated to be only 19.56% accurate

idée directrice qui organise la masse des Xendm[^] obscures qu'alla groupe, recevant d'elles une puissance qu'elle n'avait pas. Cette fusion de la pensée et de la sensibilité consue notre salut. Dans ce traité de la conquête du bonheur, qui est en réalité la science de la conquête de soi-même, de l'organisation de soi-même sous l'influence de quelques idées justes, nous n'avons eu d'autre intention que celle de rendre les jeunes gens attentifs à quelques vérités d'expérience. Souvent nous n'apercevons pas nos fautes -[^] mais la maladie du jugement consiste à ne pas les apercevoir quand un autre vous les découvre. C'est pour avoir erré, pour avoir été redressé par l'expérience, moniteur impitoyable, que mon attention a été appelée sur quelques faits très simples de la vie morale à côté desquels j'aurais pu passer, distrait, si je n'avais été fortement incliné à y réfléchir. Samuel Brown, qui vivait sur les bords de la Tweed, eut la première idée d'un pont suspendu en voyant une toile d'araignée jetée sur une allée de son jardin. Ma toile d'araignée a été la vue de camarades brillamment doués qui sont morts prématurément, après une jeunesse pitoyable. Je n'oublierai jamais le désespoir de l'un d'eux[^], qui s'écriait quelques heures avant sa mort : « Ah! si j'avais su! » Mais comment aurait-il pu réfléchir, quand un père absurde lui conseillait de « jeter sa gourme » ? Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Conception effroyable, car « tout ce qui est est, en quelque sorte, la semence de ce qui doit en sortir; ce qui succède est de la famille de ce qui précède* ». Devant ce camarade mourant, j'ai été saisi par l'idée de la puissance de la loi de causalité dans la vie morale : puissance terrible ou bienfaisante, comme le décidera notre choix[^]. C'est de ce jour qu'a pris naissance dans ma pensée le projet de ce livre, M[^] 1. Marc Aurèle,

276 CONCLUSION récompense sera belle si sa lecture rend quelques cœurs plus sages, plus attentifs, plus virils et plus sains. Arrivé au terme de ma vie, ayant vu se dérouler devant moi bien des existences humaines, et ayant réfléchi sur nombre d'expériences concluantes, je dirais volontiers comme le vieux philosophe Anaxagore à qui Ton demandait quels étaient les favoris de la vie : « Personne n'est heureux parmi ceux que tu estimes tels. Tu trouveras le bonheur parmi ceux qui te semblent malheureux : non au milieu des richesses ni des honneurs, mais parmi ceux qui cultivent d'un cœur fidèle et persévérant une petite campagne ou une science désintéressée* ». La plupart de nos contemporains, excités et comme ,fascinés par l'ambition, par le désir de l'argent, par les exaspérations de la vanité, s'égarent très loin de la voie royale du bonheur. Ils cherchent ce qu'ils ont et ne trouvent jamais ce qu'ils cherchent. Le salut est dans la sérénité, dans la vie simple, dans le travail qui laisse le corps en santé, qui rend l'intelligence saine et droite ; dans le vrai repos qui consiste à se mouvoir dans l'ordre et dans l'obéissance aux lois profondes de la vie; dans la vie douce, calme, sans trépidation, qui permet les joies de l'amitié et de la famille; dans la communion vivifiante avec la nature; dans les enchantements de l'art, de la littérature, de l'histoire, de la philosophie, de la science... Une basse sujétion à l'argent, à l'ambition, à la vanité ne permet jamais le bonheur : on le trouve dans la pensée et dans l'énergie libérées de ce qui rabaisse. Pour être heureux, il faut et il suffit d'être un homme dans la pleine et loyale acception du mot et ce livre pourrait avoir pour titre : Essai sur l'art de devenir un homme^ étant sous-entendu que la vie entière n'est qu'une éducation continue de soi par soi-même. 1. Valère Maxime, VII, u.

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

TABLE DES MATIÈRES Le devoir d'être heureux 3 Le rôle du moraliste : il y a une science de l'âme . 6 Faire travailler pour nous la force prodigieuse des infiniment petits 8 Le sens de la causalité dans la vie de l'âme 10 LA QUESTION PRÉALABLE 17 Le pessimisme pratique 20 La mort \ ■ 23 La seule réalité est la vie spirituelle : l'univers est raison 33 LES NEUF CONDITIONS DU BONHEUR 39 CHAPITRE PREMIER La Santé 39 La santé, résultat d'une création continuée 44 Préjugés concernant le plaisir 49 CHAPITRE II Le Travail. 53 Heureux qui a trouvé sa tâche 55 Sens religieux du travail 59 Une foi nouvelle 61 CHAPITRE III La Troisième condition du bonheur. — Conquête de la LIBERTÉ morale PAR L'UTILISATION INTELLIGENTE DE LA LOI DE CAUSALITÉ ET DE LA TOUTE-PUISSANCE DU TEMPS. . 65 En quoi consiste notre liberté 68 Etendue de notre pouvoir ••.... 71 Utilisons les passions 74 La région salubre de l'âme 79 Conséquences de la valeur éminente de l'esprit . . 87 Règle universelle de conduite •• . . • 89

The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate

278 TABLE DES MATIÈRES CHAPITRE IV La Société 96
L'isolement, misère suprême 96 Le « i^oade » formé d'éparpillép 98 Ce
qu'est la hiérarchie mondaine 100 Le critère mondain de la valeur 102
Plaisirs mondains;... 103 Leçon démoralisante 107 Ce que peut donner «
le monde » 110 CHAPITRE V L'Abobnt 113 Valeur de)a pauvret^' , , . , ,
115 La frontière du luxe inutile 117 Influences mauvaises de la fortune
..... 119 Autres méfaits de l'argent 123 La vie inférieure est seule possible
125 Le bienfait inestimable de l'argent 130 L'Enfer moderne - 131
CHAPITRE VI Le Pouvoir 133 La vie d'un ministre 135 Les grandes
réformes sont organiques 13^ Aucune lente croissance , , ••. 140 L'envers de
la puissance 144 Le pouvoir ne réalise aucune condition du bonheur. 149
Les vrais créateurs f ? • i^^ \ CHAPITRE VII La Famille .•,•..... 159 Le
foyer, région sereine 158 Pouvoir créateur du sentiment 162 Gibier d'avoués
^67 Les enfants 169 Mauvais mariages 172 La paresse, destructrice du
bonheur 177 La ména.'ère, créatrice de bonheyr. ^ 181 Le métier de
ménagère est le pla^ complet ia tOU9« 185 La femme courageuse •,....,«
189 La vieillesff •»••,....,» 190 Une crise . , . , 194

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

TABLE DES MATIÈRES	279
CHAPITRE VIII L'Amour de la	
Nature	197
La servitude des villes . i	198
L'usure produite par la ville	201
Le génie et la grande ville	204
La rançon	207
Les génies médiateurs	208
Comment lutter contre l'habitude	211
La vie au grand air	214
La forêt	216
Les frères inférieurs	219
Autres spectacles ■	220
Les Alpes	222
Le sculpteur de la montagne	224
Splendeur de la flore alpestre	226
Les joies des Alpes	228
Les voyages	230
CHAPITRE IX La Culture	
intellectuelle	237
Les « compagnons éternels »	240
Sérénité des créateurs	242
Sculpture, musique	246
La musique des mots	248
Éparpillement, ruine de l'esprit , . . .	251
CONCLUSION Le hasard décide de notre vie	259
La question capitale	263
Les idées vitales	268
Soyons stoïques	272
La conversion	275

The text on this page is estimated to be only 3.76% accurate

' , . ' . • o • • Saint-Denis • o •]. DARDAILLON. IMPRIMEUR ■

tn

The text on this page is estimated to be only 8.43% accurate

^ THXa BOOK U DVS ON THE LA8T DATE AN INITIAL
FINE OF 2B CENTS | WIU. BK AMESSED rOR FAILURE TO nmjRN l'
TMI« BOOK ON THK DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREME
TO SO CENT» ON THE FOURTH OVERDUE. S^ ^ ^^^ 12 .^43 N, fe A >
V ^ y •i: i'4J^ ^ r^èù ^^H /i ÉÛyK LD 21-100m-7,'39(4

